

LE NOUVEAU SAMEDI

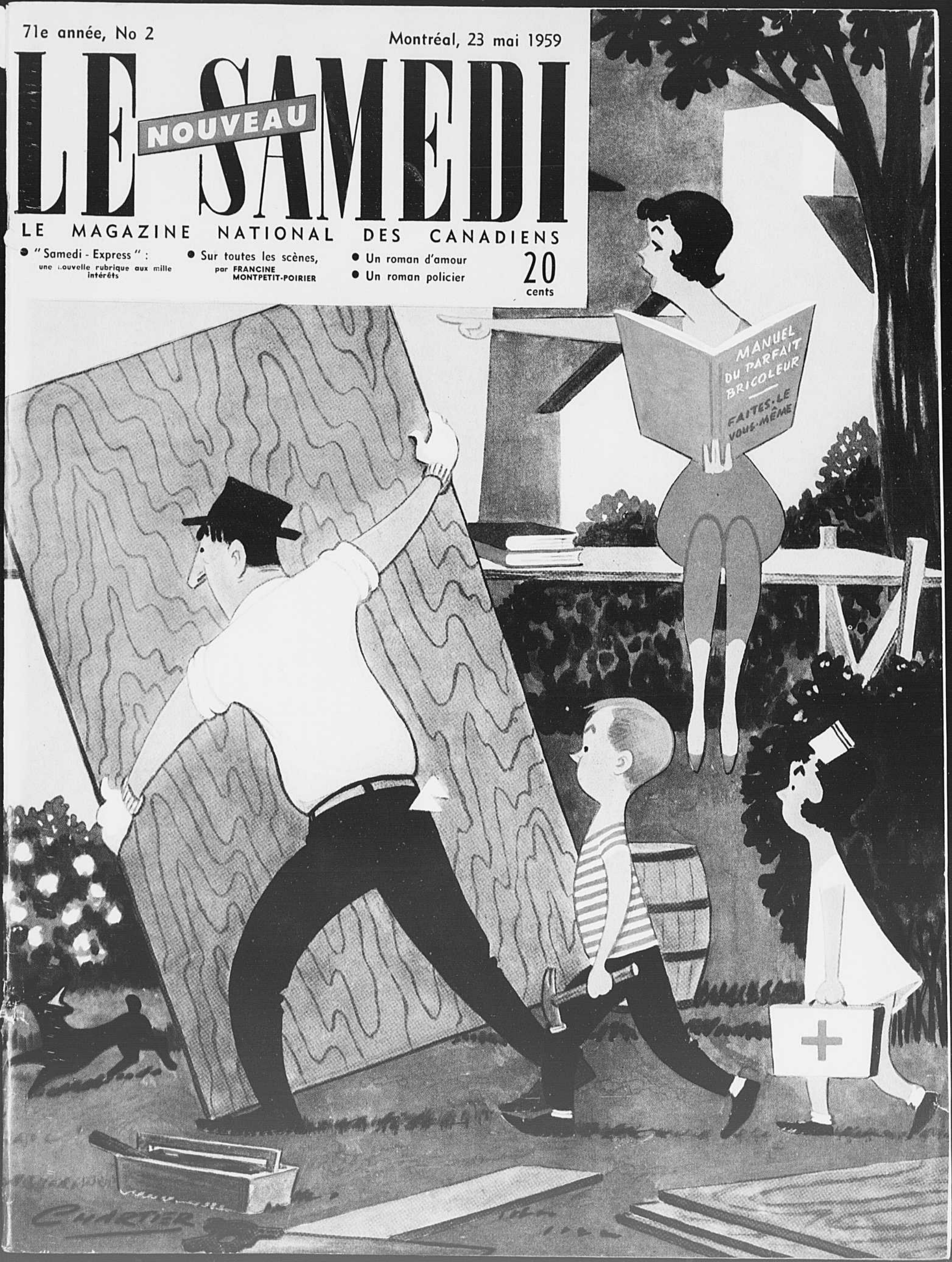
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

• "Samedi - Express" :
une nouvelle rubrique aux mille
intérêts

• Sur toutes les scènes,
par **FRANCINE**
MONTPETIT-POIRIER

• Un roman d'amour
• Un roman policier

20
cents



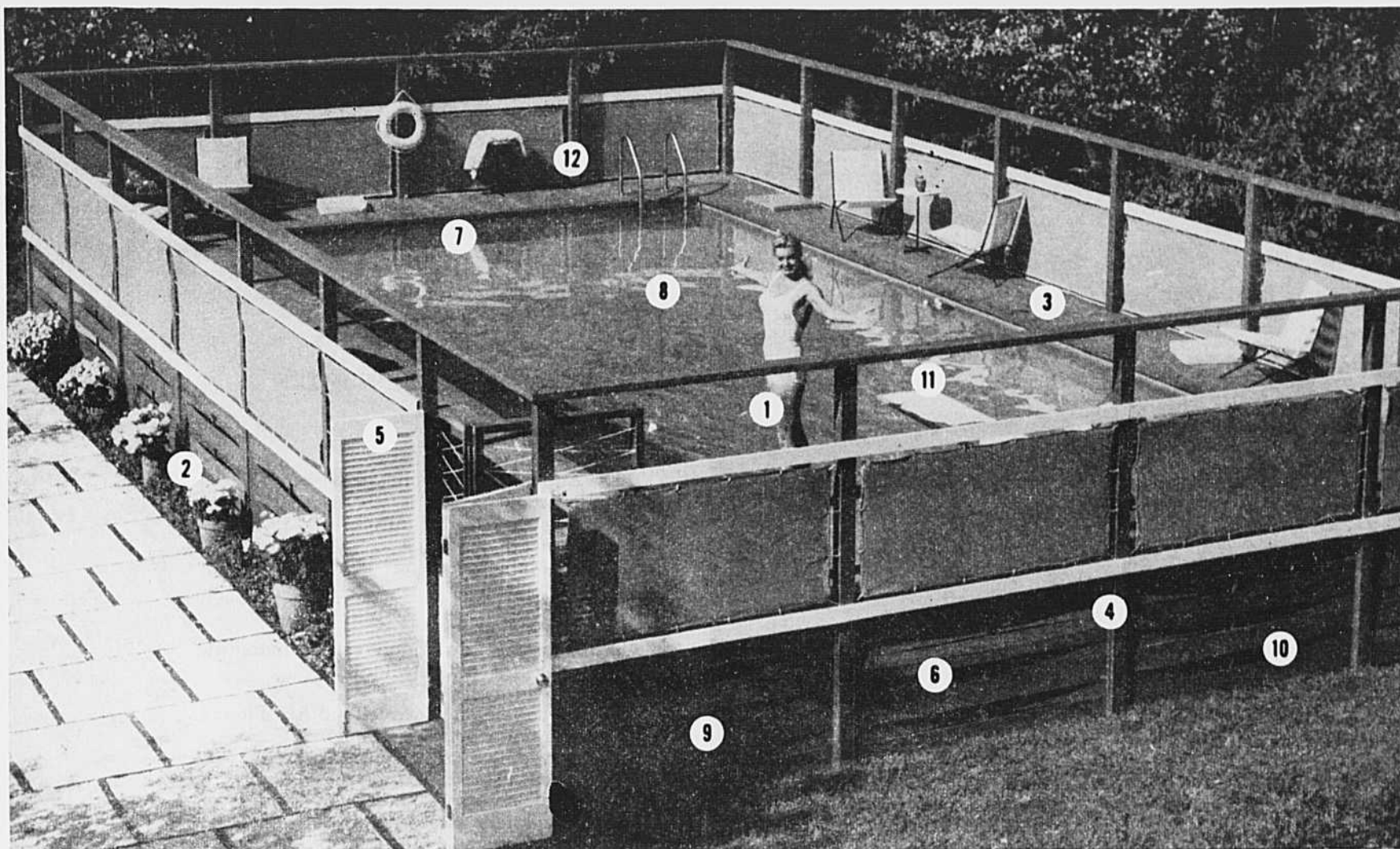
Charles



LA **MATINÉE** DONNE
 UN SENS NOUVEAU
 AU PLAISIR DE FUMER
 grâce à son nouveau filtre perfectionné
 et ses tabacs sélectionnés

La **MATINÉE** est spécialement conçue pour offrir aux Canadiens la parfaite **DOUCEUR** et la pleine **SAVEUR** qu'ils recherchent dans une cigarette à bout filtre. Son nouveau filtre perfectionné vous laisse goûter *tout* son arôme... doux, mais savoureux.





1 La célèbre nageuse Esther Williams a lancé l'idée de cette piscine exceptionnelle **2** L'unique modèle à deux plans peut être érigé en n'importe quel terrain, fût-il rocheux ou en pente **3** L'espace réservé au bain, de 16' x 32', est entouré d'une large promenade. Les dimensions extérieures sont de 25' x 41' **4** En cas de déménagement, la structure tout entière peut être démontée **5** Des portes à fermoir automatique et des clôtures de sécurité assurent la protection de vos enfants et tiennent éloignés les animaux errants **6** Le magnifique sequoia de Californie utilisé pour la promenade, les rampes, l'escalier et l'enceinte est pratiquement indestructible, résiste indéfiniment à l'eau et aux intempéries. Le sequoia ne requiert ni peintures coûteuses, ni entretien dispendieux. Il résiste au pourrissement, aux termites, au travail, au gauchissement — par temps chaud, son contact est frais, et chaud par temps frais **7** Le revêtement "Poolskin" imperméable, de vinyl jaugeage 20, ne nécessite ni peinture ni nettoyage **8** Le système de filtrage maintient l'eau claire et pure **9** La structure armée d'acier imite celle d'un pont pour plus de solidité **10** Un espace de 510 p.c. est aménagé sous la promenade pour l'entreposage des meubles et outils de jardin, des jeux, etc. **11** La piscine est faite dans un modèle de profondeur constante ou avec renforcement pour le plongeon, comprenant aussi un tremplin de 6 pieds **12** Tout ce qui est nécessaire à l'agrément de la famille s'y trouve. Pas de suppléments camouflés. Le prix d'achat comprend l'installation, le système de filtrage et de drainage, le revêtement "Poolskin", auvents, lumière sous-marine, aspirateur sous-marin, échelle en acier inoxydable, bouées de sauvetage, ceinture, drapeau et mât, registre et même le Manuel de natation d'Esther Williams. Tout sauf l'eau!

Un paiement initial de 10% seulement et dès ce mois-ci la superbe piscine Esther Williams est installée sur votre terrain. (Pas de paiement avant juillet-cinq ans pour payer.)

Veuillez me faire parvenir tous les renseignements concernant la piscine Esther Williams y compris le mode de paiement facile et le nom de mon fournisseur régional.

(TS-1-F)

NOM

ADRESSE

VILLE

PROVINCE

Dimensions approximatives de mon terrain _____
INTERNATIONAL SWIMMING POOL CORPORATION
188 East Post Road, White Plains, New York



Que se passe-t-il dans un hôpital à 2 heures du matin?

LES HÔPITAUX doivent être constamment à votre disposition . . . quelles que soient l'heure ou la nécessité du moment.

Pendant que vous dormez, le personnel de l'hôpital est peut-être en train de pratiquer une intervention d'urgence, de soigner un malade atteint d'un mal soudain, d'assister à l'arrivée d'un nouveau-né.

C'est un fait, les hôpitaux de notre pays soignent plus de deux millions de malades par année et prodiguent des soins d'urgence à des milliers de gens. Bon nombre d'hôpitaux s'occupent, en outre, d'enseignement et de recherches.

Un hôpital moderne reconnu est aussi essentiel à votre localité qu'une école, un poste de police, un poste d'incendie, et un service d'hygiène de premier ordre.

Si l'hôpital de votre localité a fait une demande d'accréditation et a rempli toutes les conditions exigées par le Conseil Canadien d'Accréditation des Hôpitaux, c'est que les moyens dont il dispose et la qualité des soins donnés par ses médecins et ses

infirmières ont été vérifiés dans le menu détail et jugés dignes d'une accréditation.

Les hôpitaux s'efforcent d'améliorer leurs moyens d'action et leurs services. Dans certains cas, c'est l'installation qu'il importe avant tout d'améliorer, alors qu'ailleurs la pénurie de personnel devient le problème le plus pressant à résoudre.

Quel que soit le besoin, l'hôpital qui reçoit l'appui constant des habitants de la localité où il se trouve, est assurément celui dont les services ne peuvent que continuer de s'accroître et de s'améliorer.

Bien des gens se plaisent à consacrer gratuitement une partie de leur temps libre au travail dans les hôpitaux. Peut-être pourriez-vous accomplir une infinité de choses dans l'hôpital de votre localité, pour soulager les malades . . . et faciliter la tâche au personnel toujours surchargé de travail, surtout aux médecins et aux infirmières.

La plupart des hôpitaux ont un besoin urgent d'aides bénévoles.

COPYRIGHT CANADA, 1959 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company

(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

— Sommaire —

Le Samedi

23 mai 1959

Editorial

- 5 Notre dixième province
- 5 Vive le plein air!

Grand récit

- 16 Harry Belafonte, roi du calypso

Chroniques

- 6 Samedi-Express
- 6 Sur toutes les scènes
- 22 Coupable ou non-coupable
- 24 Horoscope
- 28 . . . et le Ciel t'aidera
- 34 Dis-moi ton nom
- 39 Pêle-Mêle Magazine

Articles

- 5 Cour et jardin
- 6 L'Empereur du Japon est encombrant
- 6 Un Casino à Gibraltar
- 6 Finie la belle vie
- 6 Aménagement Caravelle d'Air France
- 7 Série noire pour les comiques
- 8 Les vedettes se serreront la ceinture
- 8 Fin en point d'interrogation
- 8 Les dictateurs en exil
- 8 Le sculpteur s'est trompé de siècle
- 8 Maccarthysme renaissant
- 8 L'Angleterre en 1991
- 9 Cours d'éducation sexuelle pour les pasteurs
- 9 Pour intimider les gangsters
- 9 On n'est jamais trop jeune pour apprendre à circuler
- 10 Comment fonctionne le FBI
- 14 Les Gitans du 24 mai
- 31 La chasse aux satyres modernes, par Alain Robert
- 41 Les beautés du monde aquatique
- 42 Qui est-ce?
- 43 Crime à l'insuline à Bradford

Fiction

- 21 Un roman d'amour complet: *Tout chemin mène à l'amour*, par Philippe Mouret
- 32 Un roman d'aventures complet: *Armes secrètes*, par Maurice Limat
- 44 Un roman feuilleton: *L'Ange consolateur*, par H.-L. Magog

Personnalités

- 6 Burgess ou l'air du temps
- 7 Marilyn rend fou
- 7 Françoise Arnoul chez elle
- 25 Un Yul en or
- 37 Une manière d'interview . . . avec Gilles Pellerin

Divertissements

- 26 Monsieur le Marquis
- 53 Arsène Lupin, gentleman cambrioleur
- 54 Mots croisés

Rédacteur-en-chef: CHARLES LAFRENIERE

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: UN - 1 - 5757*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

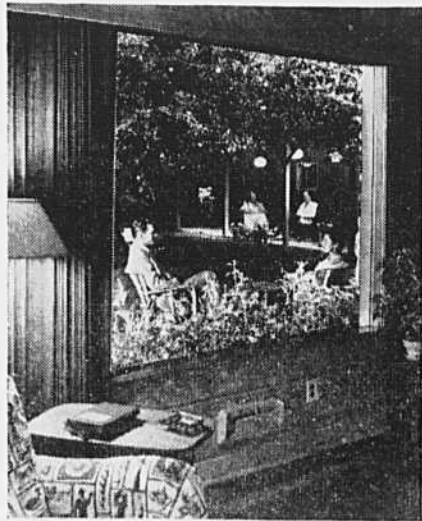
ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.
Published Bi-monthly at Montreal, P. Q.

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Cour et jardin

Certes, le plein air a été trop souvent chanté pour qu'il soit nécessaire de faire son éloge. Mais comment faire en sorte qu'il devienne, pour tous les membres de la famille, une pratique agréable. On ne peut s'attendre à ce que tous, jeunes et vieux pareillement, fassent de la course à pied, de la voile, du football... le plein air, ce peut être tout autre chose.

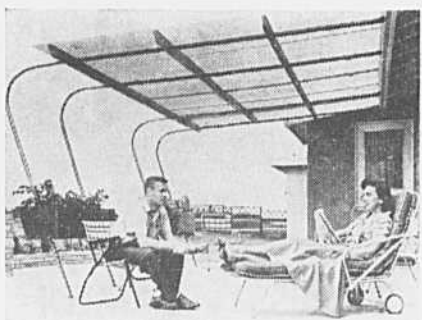
Ce peut être ce jardin, cette arrière-cour qu'on aménage pour les plus beaux jours de l'été en y installant une piscine, qui fera le joyau de tous sous les rayons ardents du soleil. On pourra y préparer encore un foyer de rôtisserie où de belles pièces de choix tourneront lentement sur la broche, pour la vive satisfaction des appétits



les plus délicats. Et dans ce domaine, il existe un choix d'appareils électriques susceptibles de changer en une tâche agréable les travaux quotidiens de la cuisine d'été.

Enfin, pour les moments de détente et de repos, aménagez une pergola préfabriquée que même les mains les plus inexpérimentées peuvent monter sans difficulté. On en trouve faites de matériaux légers et de montage facile qui deviendront un lieu de refuge parmi la verdure de votre jardin.

Et que d'autres facilités encore pour l'aménagement de votre jardin. Faites de votre arrière-cour, des quelques pieds de verdure qui entourent votre maison le lieu de toutes les joies estivales!



notre dixième province

Les importants événements qui se sont déroulés à Terre-Neuve, il y a quelques semaines, ont failli compromettre irrémédiablement l'économie déjà chancelante de notre dixième province, parent pauvre du Dominion. L'entêtement des syndiqués, des dirigeants de Anglo-Newfoundland Development Co. et du premier ministre aurait pu plonger dans un marasme à peu près complet l'industrie forestière qui, avec les pêcheries maritimes, représente 60% de l'économie de Terre-Neuve.

La modération, toutefois, n'a pas apporté de satisfaction, à la fois profonde, persistante, dont est affligée cette province depuis son entrée dans la Confédération canadienne et même bien avant cela. Alors que le revenu annuel moyen de chaque habitant était en 1954 la moitié moins élevé que celui du travailleur de l'Ontario ou du Québec, le coût de la vie dans la grande île est environ 10% plus fort que partout ailleurs au Canada, à l'exception peut-être du Yukon et des Territoires du Nord-Ouest.

Plusieurs raisons expliquent cet état de chose. Tout d'abord, la province de Terre-Neuve est, depuis dix ans, dans une période de transition, période de développements industriels, économiques. Or, il est rare qu'un pays en pleine expansion ait une économie très stable. D'autre part, les pêcheries maritimes et l'industrie des pâtes et papier de réelles difficultés à vivre. Les pêcheries terre-neuviennes ont perdu des marchés étrangers depuis la fin de la dernière guerre, et les moulins à papier de l'île sont aux prises avec des frais de production plus élevés qu'ailleurs à cause d'un manque flagrant d'équipement moderne. L'industrie minière de Terre-Neuve en est à ses premiers pas et la production agricole, instable et déficiente, oblige à importer à grands frais la viande, les légumes et les fruits frais.

Cette instabilité a pour effet d'entretenir un chômage élevé et permanent, et d'assurer seulement à celui qui travaille un revenu fort modeste. Ainsi, en 1958, alors que la population de l'île oscillait autour de 450,000 habitants, le nombre des travailleurs n'atteignit pas 120,000.

Avec le retour des beaux jours, et les perspectives d'un radieux été, chacun d'entre nous aspire un peu à la vie saine et reconstituante des beaux jours de grand soleil... Rien de plus souhaitable en effet car, de plus en plus, nous appartenons à une race d'hommes assis. Il est un fait que beaucoup semblent ignorer : les savants devront bientôt ajouter aux trois grandes races humaines une quatrième : celle du bureaucrate ! Nous sommes assis dans le chemin de fer ou l'autobus. Beaucoup d'entre nous sont encore assis dans un bureau ou même dans un atelier une bonne partie de la journée ; le soir, pour se délasser, on s'assied devant le poste de télévision ou pour lire un journal... Cette existence moderne, qui pose en principe que le progrès consiste en majeure partie à supprimer le plus possible d'efforts quotidiens, peut avoir, à la longue, de graves conséquences ; car il existe des gestes naturels absolument indispensables au bon équipement physique et mental de l'homme. De

Les quelques 20,000 travailleurs forestiers employés par les deux grandes entreprises de l'île, la Bowaters et l'Anglo-Newfoundland Development Co. sont plus à proprement parler des chômeurs intermittents. A peine le tiers d'entre eux travaillent-ils aux chantiers une saison complète, c'est-à-dire environ deux mois et demi à trois mois. Le reste du temps ils doivent s'employer à d'autres travaux comme la pêche, l'agriculture, les usines de mise en conserve ou, éventuellement, les mines. Encore faut-il tenir compte du fait que les travailleurs forestiers ne touchent guère de salaire hebdomadaire supérieur à 50 ou 55 dollars, déduction faite des taxes et frais de pension retenus par la compagnie qui les emploie.

La condition du pêcheur terre-neuvien est encore plus précaire, plus hasardeuse que celle de son collègue des forêts, surtout lorsqu'il s'agit de propriétaire de bateaux, d'équipements. Jadis, et jusqu'aux années 1930 la chasse au phoque, la revente des peaux, de la graisse et de l'huile avaient donné naissance à un commerce extrêmement florissant qui faisait vivre — autour de 1865, par exemple — des milliers de familles. Aujourd'hui, à la suite de facteurs économiques et de l'évolution des techniques modernes, beaucoup d'industries n'emploient plus de ces produits et la chasse au phoque est presque abandonnée. A peine une centaine de Terre-neuviens s'embarquent-ils encore, chaque printemps, pour un voyage de deux ou trois semaines dans les glaces du Labrador, voyage dont ils retireront 50 ou \$500 selon la chance...

Mais ce que Terre-Neuve réclame actuellement, ce n'est pas un attendrissement puéride sur ses difficultés présentes. Le gouvernement de St-Jean espère que des financiers et industriels canadiens seront assez clairvoyants ou hardis pour miser sur les possibilités futures de l'île. Il réclame surtout du gouvernement fédéral le paiement de la dette promise, paiement qu'Ottawa s'était engagé de faire à partir du mois d'avril 1957, en tant que contribution du pays à la dixième province. L'échéance est passée depuis deux ans, mais le gouvernement de St-Jean ne voit toujours rien venir...

vive le plein air!

ceux-ci, la marche et les exercices au grand air sont certainement les plus importants.

Dernièrement, aux Etats-Unis, où la loi du moindre effort ou ce que l'on appelle couramment la « push button life », prend des proportions parfois ridicules sinon franchement inquiétantes, un groupe de médecins de l'Université de New-York attirèrent l'attention du président Eisenhower sur les résultats d'un test d'aptitudes physiques auquel ils avaient soumis des enfants américains et européens. Près de 60% des enfants américains échouèrent dans divers exercices, alors que les meilleurs résultats furent obtenus en Italie, où les conditions de vie plus précaires obligent à une activité physique plus forte...

De cela, il y a peut-être une leçon à tirer : c'est qu'à force de se laisser aller et de se fier à la toute-puissance des machines, nous finirons un jour, qui sait, à être plus ridicule que l'homme des cavernes!

Japon

● Les urbanistes japonais : "Notre Empereur est bien encombrant"

Allons-nous chasser notre empereur de Tokyo pour faciliter la circulation automobile? C'est la question que se posent actuellement les Japonais avec angoisse.

En plein coeur de Tokyo, tout près de la gare centrale, s'élève le palais impérial, enfoui au fond de ses immenses — et magnifiques — jardins. Superficie totale : un million de verges carrées. Ce palais est comme un couteau plongé dans le coeur des urbanistes : il entrave la circulation et gêne l'expansion de la ville. Que de parkings, que



d'immeubles pourrait-on construire à cet emplacement! Il y a quelques années, ils avaient déjà proposé de faire creuser des tunnels sous la demeure impériale. Mais ce projet avait été rejeté comme un crime de lèse-majesté.

Aujourd'hui, M. Hisaakira Kano, président de la Société des urbanistes japonais, envisage tout simplement de déloger l'empereur. On lui construira un autre palais au bord de la mer ou sur les flanes du mont Fudschijama, éventuellement on le reliera même à Tokyo par une autostrade.

Ce dessein a soulevé une vive émotion au Japon. Les vieux estiment que Tokyo ne peut vivre sans son empereur. Quant aux jeunes, ils assurent qu'il sera impossible au prince Akihito de gouverner si on le relègue loin de Tokyo, centre de la vie politique et diplomatique du pays.

Angleterre

● Burgess ou l'air du pays

Le diplomate anglais Guy Burgess, qui s'enfuit en U.R.S.S. il y a quelques années avec son collègue Mac Lean, n'a plus qu'un désir : revenir au pays. Fâché dès les premiers temps avec Mac Lean, sans amis, il estime avoir suffisamment goûté des charmes du paradis soviétique. Aussi a-t-il cherché par tous les moyens à profiter du séjour de M. Macmillan à Moscou pour entamer des pourparlers en vue de son retour.

Mais l'opinion publique de son pays ne n'entend pas de cette oreille. Dans toute la presse britannique, c'est un tollé général contre le retour éventuel du « diplomate qui a choisi le rideau de fer ». « Laissez cet espion hors de chez nous », écrit le « Daily Sketch ».

Pourtant, si Burgess parvenait à rentrer dans son pays, il est un endroit où il se verrait assurer le gîte et le couvert gratuits, et l'appartenance au plus select des clubs. Il est en effet membre à vie de l'Association des Anciens Elèves d'Eton. Et rien au monde ne saurait modifier cette appartenance.

— Quoi qu'il arrive, vient de déclarer M. Parrant, le président de l'Association, un membre à vie peut toujours revenir à Eton : c'est la règle.

C'est juste avant son départ que Guy Burgess, prudent, avait pris la précaution de verser l'importante cotisation assurant son inscription définitive...

● Le premier Casino britannique va s'ouvrir (pudiquement) à Gibraltar

« Nous allons faire de Gibraltar un nouveau Monte-Carlo, le paradis des joueurs du monde entier et, spécialement, des Anglais. « Gib » sera comme Nice, Cannes, Deauville, Biarritz, un pôle d'attraction pour les amateurs de jeu, de plaisir et de luxe », assure un groupe d'hommes d'affaires anglais qui, jusqu'à présent, tiennent à garder l'incognito.

« Le rocher de Gibraltar, symbole de la rigueur et de l'austère vertu victorienne, écrit de son côté le « Daily Mail », va enfin respirer cet air de gaieté qui règne sur le continent. »

Ces déclarations, venant après une campagne de presse déclenchée par le « Sunday Graphic », a passablement secoué les puritains qui assurent que, pour la première fois au monde, des salles de baccara ou de roulette utiliseront de la monnaie sterling.

Le « Sunday Graphic » écrivait récemment : « Ne soyons pas hypocrites. Nous autres, Anglais, sommes une nation de joueurs. Nous dépensons au moins deux milliards de dollars par an en paris de toutes sortes : matches de football, courses de chiens, de chevaux, machines à sous, sweepstakes... Or, nos lois sur le jeu sont tellement contradictoires qu'il est difficile de distinguer ce qui est légal de ce qui ne l'est pas. »

En Angleterre, en effet, tous les efforts pour organiser un véritable Pari Mutuel sont restés stériles. Les paris organisés étant interdits, les bookmakers opèrent généralement de nuit, sur les trottoirs et ce sont généralement les enfants qui viennent leur porter les enjeux pour détourner l'attention de la police.

Un irréductible goût du jeu

Pour les joueurs de cartes, de dés ou de poker, la situation n'est pas facile.

Ils en sont réduits à se réunir chez des particuliers, ceux-ci ne tombant pas sous le coup de la loi à condition de ne pas organiser des séances de jeux consécutives.

« Bref, commentait le « Sunday Graphic », le goût du jeu étant irréductible chez les Anglo-saxons, il ne nous reste que deux solutions : le jeu clandestin ou la fréquentation des casinos étrangers. »

La décision de créer un casino à Gibraltar revient en grande partie au gouvernement local, soucieux de trouver une source de revenu à la ville, peu à peu désertée par la garnison britannique.

Le nouvel établissement coûtera environ 1,800,000 dollars. Les travaux viennent de commencer et on espère inaugurer les salles de roulette, de baccara et de danse d'ici deux ans.

On jouera dans le rocher

Il se dressera sur l'emplacement d'un vieux fort abandonné, face à la baie de Rosia.

Son aspect sera celui d'un énorme pain de sucre blanc, entouré d'un jardin de fleurs et d'arbustes rares, dressé face à la mer. Une partie des salles seront creusées dans le rocher même. Des terrasses, les touristes pourront contempler l'Espagne et apercevoir, de l'autre côté du détroit, Tanger, autre capitale de jeu, à 30 milles seulement de sa nouvelle rivale.

Des courts de tennis, une piscine privée sont également prévus, ainsi que plusieurs palaces ultra-luxueux destinés à attirer les riches touristes américains et européens. Mais l'essentiel de la clientèle régulière sera fourni par les Anglais. « Gib », en effet, n'est qu'à 3 h. 1/2 de Londres en « Viscount ». Quand le « Comet » fera le service entre les deux villes, 2 heures suffiront aux

Anglais pour aller miser leurs livres sterling dans un casino britannique hors-frontières.

● Finie la belle vie

Une sombre consternation règne parmi les G.I. cantonnés en Grande-Bretagne. L'état-major américain vient de s'apercevoir que depuis la fin de la guerre, autrement dit depuis quatorze ans, les G.I. menaient beaucoup trop joyeuse vie en Angleterre.

Aussi viennent-ils d'être avisés que leur solde est dès maintenant considérablement réduite. Jusqu'à présent, cette solde était si élevée que les soldats américains vivaient en Angleterre dans un luxe indécent qui choquait les populations locales. De féroces jalousies naissaient notamment lorsque les G.I. offraient de coûteuses sorties aux jeunes filles du lieu.

Après quatorze ans, on a procédé à une enquête que nul n'avait songé à mener au départ, afin de savoir quelle somme était vraiment nécessaire à un soldat pour vivre décemment, mais avec la sobriété qui sied à un militaire. C'est tout le surplus qui vient d'être retranché. Dans le passé, la solde était établie sur les besoins et les dépenses d'un soldat aux Etats-Unis, ce qui n'est pas la même chose.

Le résultat fut que les casernements américains en Angleterre abritèrent surprise-parties sur surprise-parties, le whisky coulant à flots, et que chaque soldat engagea un ou plusieurs domestiques... La belle vie dura jusqu'à la visite en Angleterre d'un sénateur américain, qui à son retour fit un rapport incinglant sur la situation qu'il y avait trouvée.

Voici les premières photos de Françoise Arnoul chez elle, dans cette grande maison claire, capitonnée comme un écrin, qu'elle a fait construire dans un nid de verdure sur les hauteurs de Saint-Cloud et qu'elle a aménagée avec un goût très sûr où la recherche d'une harmonie dans le décor ne s'est jamais faite au détriment du confort.



SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

Aviation

● Aménagement Caravelle et Boeing d'Air France

Filets à bagages, bibliothèques, coffre à valises, coffres et rangement service, tables, vide-poche pour le logement des tablettes pour la première rangée des passagers, pattes pour la fixation des hamacs d'enfants, panneaux répéteurs des consignes lumineuses pour les versions mixtes, fixation de rideaux... voilà quelques-uns des détails d'aménagement dont se sont souciés les autorités d'Air France pour le confort de leurs clients.

La sonorisation de la cabine, mise parfaitement au point, permet de renforcer le « contact » entre le commandant du bord (ou le personnel commercial) et les passagers.

D'autre part, la quasi-suppression des bruits du moteur et de vibrations a conduit à adopter une « climatisation musicale » de la cabine, grâce à l'emploi de diffuseurs de haute fidélité.

Enfin, des liaisons téléphoniques entre l'arrière et l'avant de la cabine rendent plus aisées les communications entre membres de l'équipage commercial et aussi entre l'équipage commercial et l'équipage technique.

Les fauteuils ont donné lieu à des études approfondies réalisées par les meilleurs spécialistes d'Air France (à qui l'on doit les fameux « fauteuils-couchettes » dont la licence a été vendue à plusieurs autres Compagnies).

Ces études se sont étendues sur plusieurs années, la mise au point du moindre équipement ayant donné lieu à des essais minutieux.

Notons, à titre de référence que les plus grands fabricants de matelas et de coussins pneumatiques ont demandé à Air France l'autorisation d'utiliser les procédés qu'elle a mis au point et qui représentent un très grand progrès sur ceux qui existaient.

Enfin, les meilleurs décorateurs, ainsi que des experts en psychologie, ont été associés aux spécialistes d'Air France pour la décoration et le choix des couleurs.

Les tissus filigranés d'or et plastifiés ont été réalisés dans des teintes chaudes et gaies, d'après les maquettes de M. Cuvelier, professeur aux Beaux-Arts.

Les aménagements commerciaux des « Boeing » 707-320 ont nécessité des études encore plus complexes, compte tenu des conditions particulières dans lesquelles les voyages se dérouleront à bord de ces appareils : vitesse approchant le 600 m.-h., vols à très haute altitude, montées et descentes ultra-rapides.

Comme pour ceux des « Caravelle » également, les sièges ont fait l'objet d'une recherche très poussée. Sans parler des problèmes divers liés au confort proprement dit (dimensions, cinématique, dégagement, matériaux), signalons quelques travaux de détail ayant trait à la conception des appuie-pieds, de tablettes se rabattant sur le dossier, mais devenant indépendantes du mouvement de ce dossier lorsqu'elles sont déployées, de marchepieds ménagés dans l'armature des fauteuils et facilitant l'accès au porte-bagages, enfin, du logement prévu sous le fauteuil constamment à portée de main quelques-uns de ses bagages (serviette, sac de dame, machine à écrire, nécessaire de toilette, magnétophone, etc.).

Des hamacs pour enfants, des bornes-fontaines, des bibliothèques, des prises de courant pour rasoir et autres ap-

reils électriques sont également prévus à des endroits répartis rationnellement.

Le détail a été poussé jusqu'à demander une prise d'oxygène supplémentaire par rang, de manière que (cas tout à fait exceptionnel) s'il devenait nécessaire d'alimenter les passagers individuellement en oxygène et si (cas exceptionnel également) deux enfants en bas âge ou une mère et son nourrisson étaient installés sur le même siège, l'occupant supplémentaire puisse être alimenté normalement en oxygène!

Les solutions de sonorisation ont été les plus satisfaisantes et les voyageurs de l'« Intercontinental » pourront bénéficier, comme ceux de « Caravelle », d'une ambiance musicale et de renseignements oraux parfaitement audibles quelle que soit leur place.

Bien entendu, la décoration de ces cabines, réalisée par Air France avec la collaboration des constructeurs et des spécialistes les plus réputés, doit donner, elle aussi, satisfaction aux plus difficiles tout en créant une ambiance raffinée et agréable.

Cinéma

● Marilyn rend fou

Les metteurs en scène de Marilyn Monroe pourraient presque se constituer en une association d'« anciens ». Car, de tous ceux qui ont dirigé la célèbre vedette, Billy Wilder aura été le seul à renouveler une fois l'expérience, et il n'en recommencera pas une troisième.

Tous sont unanimes à reconnaître que Marilyn avait dangereusement ébranlé

leur équilibre nerveux. Non que son charme les ait envoûtés, mais que ses retards, ses caprices, ses crises de nerfs les mettaient eux-mêmes quotidiennement au bord de la dépression nerveuse.

Pendant le tournage de « Certains l'aiment chaud », Billy Wilder a dû voir plus souvent que d'ordinaire son médecin et son psychanalyste. Le film terminé, il a vidé son sac :

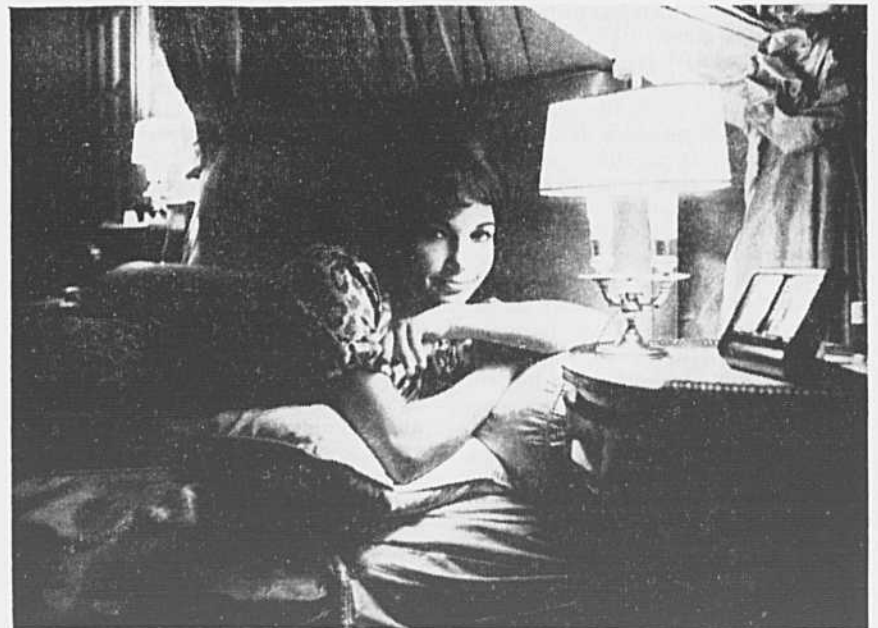
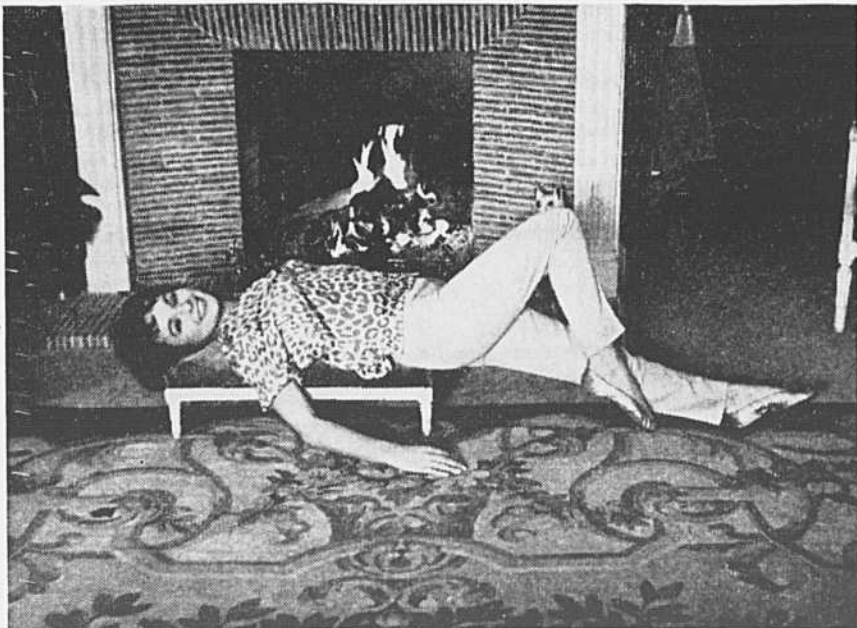
— Vu que je suis le metteur en scène qui ai travaillé deux fois avec



Marilyn Monroe, mon syndicat devrait m'attribuer une médaille. Depuis le dernier tour de manivelle, je me suis tout de suite mieux porté. A présent, je peux à nouveau regarder ma femme sans éprouver l'impulsion de la battre, rien que parce qu'elle est une femme. Et pourtant, j'ai fait tourner des vedettes d'une conscience professionnelle admirable, surtout Marlène Dietrich, dont j'adorais la discipline prussienne.

Meubles d'époque (le Louis XVI domine), bibelots précieux, souvenirs glanés aux quatre coins du monde accueillent Françoise chaque soir au retour des studios.

Elle vient de tourner *Asphalte* sous la direction de Hervé Bromberger et *La Bête à l'affût* sous celle de Pierre Chenal.



SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

● Les vedettes se serront la ceinture

Les vedettes de cinéma vont devoir, elles aussi, se mettre au régime de l'austérité nationale en France. Cette année, elles seront moins payées.

La production cinématographique française traverse une crise. En vue de combattre celle-ci, des metteurs en scène, producteurs, artistes et techniciens se sont réunis en une « table ronde ». Ayant examiné tous les aspects du problème, la solution la plus efficace leur a paru la réduction des cachets fabuleux octroyés aux vedettes.

Désormais, au lieu de prétendre à des cachets de 75,000 ou 100,000 dollars, les « grandes » devront se limiter à une rétribution uniforme de 35,000 dollars.

Comme dans le métier il y a toujours des accommodements, cette limitation ne sera pas absolue. Il s'agit d'un chiffre de base. Un supplément éventuel sera versé suivant le succès de recettes du film, à mesure que le producteur encaissera les droits.

Ces nouveaux aménagements doivent permettre aux producteurs d'éviter d'avoir à déboursier quelques millions pour payer aux principaux interprètes et au metteur en scène les cachets spécifiés par contrat, et cela avant même le premier tour de manivelle.

Mais d'autre part, si le film est un succès, le nouveau système peut faire revenir aux interprètes des bénéfices bien plus importants que les sommes encaissées jusqu'à présent par contrat; c'est ce qui s'est passé avec « Le Pont de la Rivière Kwai ».

● Fin en point d'interrogation

C'est un fait. Le grand public continue de loin à préférer le « happy end » aux fins dramatiques. Mais ce qu'il déteste, ce sont les dénouements ambigus, et cela aussi bien au cinéma qu'au théâtre ou dans les livres.

Or c'est le propre de bien des oeuvres de valeur que de s'achever sur le doute et l'incertitude. Mais cette incertitude nuit, par exemple, au succès commercial de « Noblesse oblige », l'un des chefs-d'oeuvre du cinéma britannique.

Deux autres grands films récents ont de même déconcerté le public par leurs dénouements. Il s'agit de « La Chaîne » et du « Pont de la Rivière Kwai ».

Dans « La Chaîne », les deux forçats évadés, un Noir et un Blanc, ont presque échappé à leurs poursuivants. Le Noir parvient à sauter à bord d'un train et cherche à aider le Blanc à en faire autant. N'y parvenant pas il n'hésite pas à sauter pour revenir auprès de lui, que pourtant il détestait au début de leur évasion. Tous deux accueillent le shérif en souriant avec défi, tandis que l'homme de la loi leur sourit avec pitié. Le public ne comprend pas ces sourires.

Dans « Le Pont de la Rivière Kwai », la rapidité du dénouement empêche bien des spectateurs de réaliser ce qui se passe dans l'esprit du colonel qui voit ses propres hommes sur le point de détruire le pont qu'il a trop bien construit, sous la contrainte, pour les Japonais. A quand le film commenté ?

République Dominicaine

● La vie de dictateur en exil manque vraiment d'imprévu

A Ciudad Trujillo, capitale de la République Dominicaine, seul Batista, le dernier arrivé des dictateurs sud-américains en exil, se fait encore protéger par des gardes du corps. Pour ses deux « collègues », Juan Peron, d'Argentine, et Marcos Perez Jimenez, du Venezuela, Ciudad Trujillo n'est plus qu'une ville où l'on s'ennuie.



Fulgencio Batista, ex-dictateur de Cuba.

Dans cette capitale de 80,000 habitants, il suffit de quelques heures de patience à une terrasse de café pour les apercevoir tous trois. Fulgencio Batista se promène à pas lents. Ses anges gardiens, se dissimulant adroitement derrière les arbres de l'Allée, ne le quittent pas du regard.

Accompagné de 40 hauts fonctionnaires, il a pris pension à l'hôtel Paz, où réside déjà Peron. Il y bénéficie du tarif spécial pour ex-dictateurs: 200 dollars par semaine pour une chambre et trois repas quotidiens. Il passe ses journées à errer dans le hall de l'hôtel ou sur la plage, à se dorer au soleil et à jouer aux machines à sous.

Batista et ses compagnons dévisagent tous les étrangers d'un oeil inquiet et soupçonneux. Pourtant, ils sont bien protégés. A l'aérodrome de Ciudad Trujillo, les bagages des arrivants sont examinés à la loupe. Si on a laissé traîner dans sa poche quelques journaux, même anciens, ils sont confisqués pour vérification. Les voyageurs sont passés aux rayons-X, pour être bien sûr qu'ils ne dissimulent pas d'armes sous leurs vêtements. « Regardez-moi », demande le douanier chargé de la vérification des passeports. C'est pour permettre de photographier le nouveau venu. La République Dominicaine est, de tous les Etats d'Amérique latine, celui qui possède le plus important réseau de services secrets.

En vétérans d'exil, Peron et Jimenez ne jugent pas utile de prendre des précautions particulières. Le matin, Juan Peron promène ses quatre caniches blancs. Il fait son marché lui-même, dans le seul super-market à air conditionné de la ville. L'après-midi, on peut le voir passer sur son scooter où trône, à l'arrière, sa nouvelle « petite amie ». Il est là depuis 1955, et vient de quitter la ville pour aller passer des vacances dans une villa qu'il a louée dans les environs.

Marcos Jimenez est en exil depuis un an. Il passe la plus grande partie de ses après-midi à la terrasse d'un café, au bord de la mer, à déguster lentement une insipide limonade. Il est assis sous le porrait de Trujillo, obligatoirement affiché dans tous les cafés.

Trujillo lui-même est assez satisfait d'offrir sa protection à ses confrères malheureux. Il s'est — modestement — baptisé « Le Bienfaiteur ».

Autriche

● Le sculpteur s'est trompé de siècle

Il n'y a pas eu d'épreuve décisive pour Bepi Rifesser, le jeune sculpteur

tyrolien qui sculpte de si merveilleuses « authentiques » madones du XIVe siècle. Les experts ont fini par admettre qu'il est bien l'auteur de ces Vierges de bois qu'ils avaient eux-mêmes attribuées à des artistes bourguignons du XIIIe et du XIVe siècles.

En somme, Rifesser est seulement né dans le mauvais siècle. A un demi-millénaire près, son nom passait à la postérité.

Le cas Rifesser eut d'ailleurs un précédent, sur le plan international. Il y a trente ans, un artisan de Crémone, Alcee Dossena, réalisait avec une stupéfiante habileté des imitations (ce qu'il ne faut pas confondre avec des copies) des plus grands sculpteurs italiens de la période d'or.

Quand le scandale éclata, on découvrit notamment que les plus fameux musées américains possédaient, aux places d'honneur, des oeuvres attribuées à Donatello, Settignano, Giovanni Pisano, Mino da Fiesole, qui étaient toutes en fait de la main du sculpteur-artisan crémonais.

Mais Rifesser, lui, n'avait cherché à imiter personne, il avait seulement réussi à donner une véritable patine à ses adorables créations.

— Est-ce de ma faute, dit-il, si personne n'a voulu croire que mes statues étaient de moi ?

Prédictions

En 1991, l'Angleterre abandonnera la monarchie pour la « méritocratie ».

« En 1991, les directeurs d'usines, les juges et les présidents de conseils d'administration passeront, à intervalles réguliers, des tests de niveau intellectuel. Si les résultats obtenus ne sont pas satisfaisants, ils devront abandonner leur poste pour devenir ferblantiers ou chauffeurs de taxi. »

Telles sont les prédictions du sociologue Michael Young, dans son roman d'anticipation: « L'Ascension de la méritocratie », qui fait actuellement sensation en Angleterre. A la fin du vingtième siècle, l'Angleterre sera gouvernée par la « Méritocratie »: l'élite du pays ne sera plus constituée par la fortune ou la naissance, mais uniquement par l'intelligence.

Les étudiants — recrutés sur la base de tests de niveau intellectuel — recevront des bourses substantielles (l'élégant Collège d'Eton sera devenu une université d'Etat, entièrement gratuite). Le quotient intellectuel de l'ensemble de la population sera fréquemment vérifié et les postes importants confiés aux individus les plus intelligents. La méritocratie comprendra 5% de la population anglaise (ceux dont le quotient intellectuel est supérieur à 125 — la moyenne étant de 100). Le reste de la population — qui n'aura plus rien à faire dans l'industrie puisque l'automatisation sera totale — sera divisé en deux catégories: les pionniers qui videront les poubelles, balaieront les rues, etc... et les domestiques qui auront pour mission de faciliter l'existence de la « méritocratie ».

Les travaillistes seront au pouvoir, après avoir détruit les derniers restes du capitalisme. Dans cette méritocratie, les « classes inférieures » seront très malheureuses, car elles ne pourront attendre aucune amélioration de leur sort, ni crier à l'injustice et elles souffriront d'un incurable complexe d'infériorité.

Catastrophe en 2003

On a aussi oublié de tenir compte, dans cette sélection des dirigeants, de deux facteurs importants: la force des muscles et celle du caractère. Cette négligence sera fatale à la méritocratie. Elle périra en 2003 par une révolution: celle des pionniers et des domestiques doués de ces deux qualités, soutenus par les épouses des méritocrates, lassés d'être négligés par des maris trop intelligents et trop occupés.

Les prédictions de Young sont « très plausibles », déclarent des journaux anglais aussi différents que le Times et le socialiste New Statesman. Et le très conservateur Spectator conclut: « L'Angleterre se trouve, en 1959, dans la situation exacte qui peut donner naissance à la méritocratie ».

SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI - EXPRESS + SAMEDI -

Etats-Unis

● McCarthyisme
renaissant

Effervescence dans les universités et les écoles américaines. La cause en est un petit paragraphe inscrit à la fin du « National Education Act », dont le budget vient d'être porté à 887 millions de dollars :

« Pour obtenir des prêts et des bourses, chaque étudiant devra à l'avenir : 1) prêter un serment de fidélité aux Etats-Unis ; 2) jurer sur la Bible qu'il ne croit pas à des doctrines destinées à abattre par la force ou la violence ou par des méthodes illégales ou anticonstitutionnelles le gouvernement des Etats-Unis, et qu'il ne fait partie d'aucune organisation hostile, qu'il n'enseigne pas de telles doctrines, et ne soutient pas de telles organisations. »

McCarthy n'eut pas fait mieux. Quinze jours après la publication de ce texte officiel, six écoles ont déjà fait savoir qu'elles refuseraient prêts et bourses accordés sous ces conditions. D'autres écoles, aux finances en mauvais état, ont dû accepter les prêts, mais non sans protester énergiquement contre ce serment obligatoire.

A Harvard et Yale, notamment, les deux plus grandes universités du pays, la révolte gronde. Le professeur Pusey, de Harvard, n'a pas hésité à écrire à M. Fleming, secrétaire à l'Education : « A nos yeux, de telles mesures sont le symbole même de la tyrannie... »

● Les prêtres et les pasteurs américains sont choqués : Il faut qu'ils suivent pour leur fidélité des cours d'éducation sexuelle

« Nous sommes mariés depuis dix ans, nous n'avons pas d'enfants. Que devons-nous faire ? »

« Pourriez-vous m'indiquer les méthodes de contrôle des naissances ? »

« Mon garçon de dix ans a de vilaines habitudes. Que me conseillez-vous ? »

Selon les psychologues et sociologues des Etats-Unis, 15% seulement des 228,000 prêtres américains de tous cultes seraient actuellement capables de répondre à ces questions. Ces 15% constituent le groupe des « modernes ». Un autre groupe d'environ 30% estiment qu'ils doivent aider et conseiller les couples qui viennent à eux, mais reconnaissent ne pas avoir des informations suffisantes. Enfin, les 50% restant continuent à prêcher en chaire que tout ce qui, de près ou de loin, concerne la sexualité doit être laissé dans l'ombre et est l'émanation du diable : ils ne veulent pas enseigner le péché.

25 stages ouverts

Un vaste mouvement se dessine actuellement aux Etats-Unis : comment un prêtre peut-il devenir pour ses fidèles un véritable conseiller de mariage ? Quelle doit être sa formation sur l'ensemble des problèmes sexuels ? La lutte entre « anciens » et « modernes » est très vive. Les plus hautes autorités religieuses sont conscientes de cette lacune et oeuvrent pour une révolution des moeurs américaines.

21 congrégations protestantes ont déjà des « conseillers de mariage ». L'Eglise presbytérienne unifiée a organisé trente stages pour « conseillers de famille », et l'Eglise méthodiste a ouvert 25 stages de ce type. Elle vient également de publier le premier manuel officiel traitant des questions sexuelles, que les pasteurs sont autorisés à distribuer aux couples mariés. L'Eglise catholique, quant à elle, a récemment fondé le mouvement « Pré-Cana » : les prêtres suivent des stages d'information de six semaines sur les problèmes sexuels et familiaux. Au cours des cinq années écoulées, 127 diocèses sur 137 ont organisé des « groupes d'études sur la vie familiale », réunions de prêtres et de couples mariés ou de célibataires qui leur soumettent leurs difficultés.

Un proverbe meurt

C'est en 1958 que les autorités religieuses ont pris véritablement conscience de l'importance de cette formation. Une enquête poursuivie auprès de 451 pasteurs et curés à l'aide du « Questionnaire de connaissances sexuelles » — qui étudie d'une part les connaissances et d'autre part les opinions et préjugés envers la sexualité et le mariage — a donné des résultats à ce point catastrophiques qu'une partie seulement en a été publiée. Ainsi que le déclarait un pasteur protestant du Sud : « Une révision déchirante des conceptions actuelles s'impose. »

Ce mouvement général vers une formation plus approfondie crée deux graves problèmes pour les prêtres américains :

— Ils doivent abandonner la position traditionnelle selon laquelle sexe égale démon. Nombreux sont ceux qui en acceptent les données biologiques, mais rares sont ceux qui veulent discuter des problèmes psychologiques et familiaux qui s'y rattachent.

— Ils doivent apprendre à ne plus juger et sermonner les fidèles ; mais les accepter tels qu'ils sont. Le dicton : « Je crois que Dieu m'a pardonné, mais pas mon pasteur », doit disparaître du vocabulaire américain.

● Les banquiers américains enseignent à leurs caissiers les bonnes méthodes pour intimider les gangsters

Quatre cent trente et un hold-ups dans les banques américaines en 1958 ont valu à celles-ci la perte d'une somme colossale : 2,400,000,000 de dollars.

Aussi, devant ces chiffres-record, l'Association des banquiers américains a décidé de procéder d'urgence à l'« éducation défensive » des employés de banque.

« Aujourd'hui, les gangsters n'ont plus l'exclusivité des hold-ups, constate le « Bulletin de Protection » de l'Association. Quantité d'amateurs se joignent aux « professionnels » de l'attaque à main armée pour dévaliser les banques : de vieilles dames maniaques faisant de l'intimidation aux guichets une petite bouteille d'acide à la main, et des jeunes garçons, un simple pistolet à bouchon au poing, réussissent à semer la terreur. Parfois des messieurs très bien mis, que leur femme supplie de leur acheter un manteau de vison, essaient de trouver des fonds en menaçant de mort un malheureux caissier avec pour tout arme... leur main serrée au fond de leur poche, comme s'ils allaient tirer.

Pour éviter la panique, les employés de banque américains doivent se familiariser avec l'idée qu'un hold-up peut survenir à tout instant. Voici comment il faut réagir :

— Ayez l'air de vous amuser. Regardez froidement votre assaillant dans les yeux. Votre sang-froid vous permettra de gagner la première manche.

— Ensuite, entamez la conversation sur un ton enjoué : le bavardage est votre meilleure arme. Voici quelques exemples de réparties efficaces, qui déroutent l'assaillant à coup sûr :

— « Montrez votre mitraillette. Pas de mitraillette, pas d'argent. »

— « Je m'occupe des chèques. Voyez le caissier. »

Appelez vos collègues à l'aide en disant d'une voix forte :

— « Cet homme veut de l'argent et il n'a pas de chèques. Que dois-je faire ? »

— Quand un voleur braque son revolver sur vous, éclatez d'un rire énorme. Puis changez brusquement de ton et montrez-lui la porte en criant : « Sortez d'ici, petit plaisantin, avant que nous ne vous jetions dehors. »

Conclusion : « En matière d'intelligence, de subtilité et de courage, les voleurs ne sont pas gâtés : nous autres, banquiers, nous pouvons battre facilement sur ce terrain les plus brillants d'entre eux. »

Enfance

● On n'est jamais trop jeune pour apprendre à circuler

Dans tous les pays à population dense et à nombreuses automobiles, les questions ayant trait à la circulation suscitent de telles préoccupations qu'elles méritent une rubrique à peu près quotidienne dans toute la presse. D'autant plus que ces questions ne touchent pas seulement à la commodité des déplacements, elles touchent aussi à la question de la sécurité des personnes, à une question, très réellement, de vie ou de mort.

Les enfants ne sont pas, hélas, à l'écart de ces problèmes, puisque dans

la liste, tout-à-fait quotidienne, elle, des accidents mortels de la circulation ils sont fréquemment au nombre des victimes. Et quelquefois aussi au nombre des auteurs d'accidents, de façon indirecte tout au moins, car de temps en temps une auto va s'écraser sur un obstacle, atteint plus ou moins grièvement un autre véhicule ou des passants, pour un coup de volant brutal donné afin d'éviter un enfant brusquement surgi de la chaussée...

La question se pose donc de diminuer le nombre de ces petites victimes et de ces petits dangers publics, en donnant aux enfants des leçons de circulation : en leur enseignant au moins une partie du « Code de la Route », des



règlements qui régissent la circulation.

Que voyons-nous actuellement ? Dès qu'un bébé marche, il commence à réclamer — et ne tarde pas à obtenir — au moins un tricycle, quand ce n'est pas une minuscule auto. Il circule avec, bien entendu sur les trottoirs ou dans les allées des jardins. Un peu plus tard, c'est une bicyclette en miniature qui aura, au fur et à mesure de sa croissance, plusieurs remplaçantes.

Des enfants de huit, dix, douze ans, roulent cette fois non plus avec des bicyclettes-jouets, mais avec de très authentiques vélos qui ne diffèrent que par la taille de ceux de leurs aînés. Et où roulent-ils ? Mais là où ils sont habitués à rouler depuis la plus tendre enfance : toujours dans les allées, toujours sur les trottoirs. Comment roulent-ils ? A toute allure, de toute la force de leurs jeunes muscles, mais sans le moindre souci des règles les plus élémentaires, de droite ou de gauche, de priorité ou de signaux. Quelques mois encore, et ils sont enfin dotés de leur première grande bicyclette, celle qu'on les autorise à utiliser sur la chaussée pour aller faire des commissions ou se rendre à l'école. C'est à ce moment-là qu'ils prendront leurs habitudes de circulation pour l'avenir — un avenir qui sera peut-être à quatre roues ! Mais quand, à quel moment apprendront-ils les règles de la circulation ? Pour la plupart d'entre eux seulement quand ils bâcleront en quelques leçons la préparation des réponses à quelque examen pour l'obtention du permis de conduire une catégorie précise de véhicules... Jamais, s'ils ne préparent pas ce permis.

[Lire la suite page 41]

J.-V. Kremer

Comment fonctionne le F. B. I.

On sait que l'efficacité de Scotland Yard repose, en grande partie, sur la psychologie profonde dont font preuve les agents de cet organisme. Pour combattre le crime, les détectives se basent, avant tout, sur leur profonde connaissance des moeurs de la pègre. La technique (ou si l'on préfère, la théorie) ne vient qu'en seconde place.

Aux Etats-Unis, les valeurs sont renversées, c'est le triomphe du laboratoire, des microscopes électroniques en un mot de la technique ultramoderne mise au service de la loi. Et aussi du nombre.

Veut-on quelques rapides précisions ?

Le Federal Bureau of Investigations emploie environ douze mille personnes en permanence. Dans un local aussi grand qu'un hall d'exposition, il possède les empreintes digitales d'environ quatre-vingt-huit millions de personnes. Les experts du F. B. I. examinent annuellement les empreintes digitales de plus d'un million d'individus. Ces empreintes leur sont envoyées par les polices locales de tous les coins des E.-U. Ce million d'empreintes provoque généralement 100,000 (cent mille) arrestations, soit 10% des cas examinés.

Ces quelques chiffres en disent long, malgré leur sécheresse. Mieux que tout commentaire, ils dépeignent éloquemment la redoutable efficacité de ce qui constitue le pivot central de la lutte anti-crime aux Etats-Unis.

Qu'est-ce que le "Federal Bureau of Investigations" ?

F. B. I. Ces trois initiales reviennent sans cesse dans les romans policiers modernes, dont l'action se situe sur le territoire de la grande république fédérale. A force de prendre connaissance des exploits (imaginaires) des G-men, le lecteur en vient à croire que le Federal Bureau of Investigations constitue le seul organisme policier opérant sur le territoire américain, ce qui est une profonde erreur.

Le F. B. I. est une agence gouvernementale, une division du Département de la Justice (Department of Justice), à la tête duquel se trouve l'Attorney General. Le F. B. I. n'est donc pas une agence de détectives, une force de police proprement dite (comme Scotland Yard).

Le rôle essentiel du F. B. I. est de faire respecter les lois fédérales sur l'ensemble du territoire de l'Union, donc des quarante-huit Etats qui composent la république étoilée. Ces lois sont, on s'en doute un peu, très complexes. Elles portent aussi bien sur la traite des blanches (Mann's Act), le trafic des stupéfiants, etc., que sur certains points économiques.

Tout ce qui a trait à ces sortes de délits est du ressort du Federal Bu-

reau of Investigations. Les G-men peuvent opérer sur toute l'étendue du territoire, pour autant que leur mission ait rapport avec une loi fédérale.

Chaque Etat a son organisation policière propre. (Ce que nous pourrions baptiser de « Police locale »). La Californie, par exemple, possède ses propres équipes de détectives, hommes et femmes, formées dans ses propres écoles. Ainsi que des stations de radio, etc... Le tout parfaitement indépendant des quarante-huit autres Etats.

Mais, en cas de nécessité, et même si aucune loi fédérale n'a été violée, la police de Californie peut faire appel aux services des techniciens du F. B. I., services qui sont automatiquement accordés, cela va de soi. Dans ce cas, les hommes du F. B. I. transmettent le résultat de leur enquête à la police locale à qui appartient la décision finale.

Ce système s'apparente assez bien au système britannique. A cette différence près toutefois, c'est que Scotland Yard, dont les détectives peuvent être appelés en renfort sur n'importe quel point du territoire de la Grande-Bretagne, tout comme les G-men aux Etats-Unis, est un organisme policier actif qui a le « Grand Londres » en charge, à l'exclusion de toute autre police locale.

Petite histoire du F.B.I.

Ce n'est un secret pour personne, et les Américains sont les premiers à en convenir. Durant de longues années, le Federal Bureau of Investigations (précédemment le *United States Bureau of Investigations*) fut loin d'être un modèle du genre. Incurie administrative, ingérence politique et méthodes périmées dans la conduite des affaires criminelles, tels étaient les moindres griefs que l'on pouvait formuler à l'égard de la police gouvernementale américaine. 1924 devait marquer un tournant décisif dans l'histoire du F. B. I. aux U. S. A. C'est en effet en 1924 que le « Chief Justice » Harlan F. Stone, qui venait d'être nommé Attorney General à l'époque, offrit la direction du F. B. I. à l'homme qui lui semblait le plus apte à assumer ces délicates fonctions, John Edgar Hoover, qui accepta.

Ce jeune homme de vingt-neuf ans devait bouleverser les vieilles traditions de fond en comble. Le résultat, c'est qu'aujourd'hui le F. B. I. n'a plus rien à envier aux autres organisations mondiales. Scotland Yard y compris.

Hoover, contrairement à beaucoup d'autres fonctionnaires, n'était inféodé à aucun parti politique, ce qui lui permit d'opérer des coups sombres dans son personnel, sans tenir compte des protestations indignées de quelques gros manitous dont on éliminait les créatures.

La seconde réforme, tout aussi révolutionnaire que la première, porta sur l'âge moyen des agents du F. B. I. Les hommes d'âge, encrassés par la routine, furent remplacés progressivement par des jeunes, aussi dynamiques que leur chef. Hoover ne se laissa pas démonter par les sarcasmes des éditorialistes qui qualifiaient les hommes du F. B. I. de « Boy-Scouts ».

Enfin, les Américains restèrent pan-tois lorsque Hoover annonça froidement qu'il « démissionnerait d'office tout agent du F. B. I. qui ne se conduirait pas en gentleman ». Un gentleman dans les rangs de la police ? Cela ne s'était encore jamais vu...

Pour tous les citoyens américains épris d'honnêteté, pour tous ceux qui se trouvaient en butte aux rackets, aux brigades des bandes de gangsters, Hoover représentait vraiment quelque chose de neuf, un espoir qui ne se trouva pas déçu. C'est pour cela que le nouveau directeur du F. B. I., sûr d'avoir toute la population (honnête) derrière lui, put tenir ferme les commandes de l'organisation gouvernementale durant les années qui suivirent, malgré les efforts acharnés des



Edgar J. Hoover, le chef du F.B.I.

politiciens pour le « déboulonner » de son socle.

Hoover est également l'auteur de ce qu'on pourrait appeler *L'Evangile du G-man*, un livret dont on trouve nulle part ailleurs l'équivalent et dont voici quelques passages des plus significatifs.

«... Je reconnais humblement les responsabilités qui m'incombent... Je fais vœu de considérer le service de la Loi comme l'une des plus nobles professions existantes, comme de défendre le Droit, de protéger les faibles,

de secourir ceux qui sont dans la détresse. Je montrerai moi-même l'exemple, tant dans l'exercice de mes fonctions publiques qu'en ce qui concerne ma vie privée... »

«... J'accepte l'obligation de ne reporter que des faits, et d'exercer mes fonctions loyalement. Comme j'accepte l'obligation de concourir à l'acquiescement de l'innocent, et à l'arrestation du coupable... »

«... Je ne porterai pas à la connaissance de certaines personnes non autorisées les faits, ou toutes informations ayant rapport avec mes fonctions. En ma qualité d'homme de loi, je m'attacherai à parfaire ma connaissance desdites lois qui concernent mes activités... J'adopterai une attitude amicale et courtoise à l'égard de mes concitoyens... »

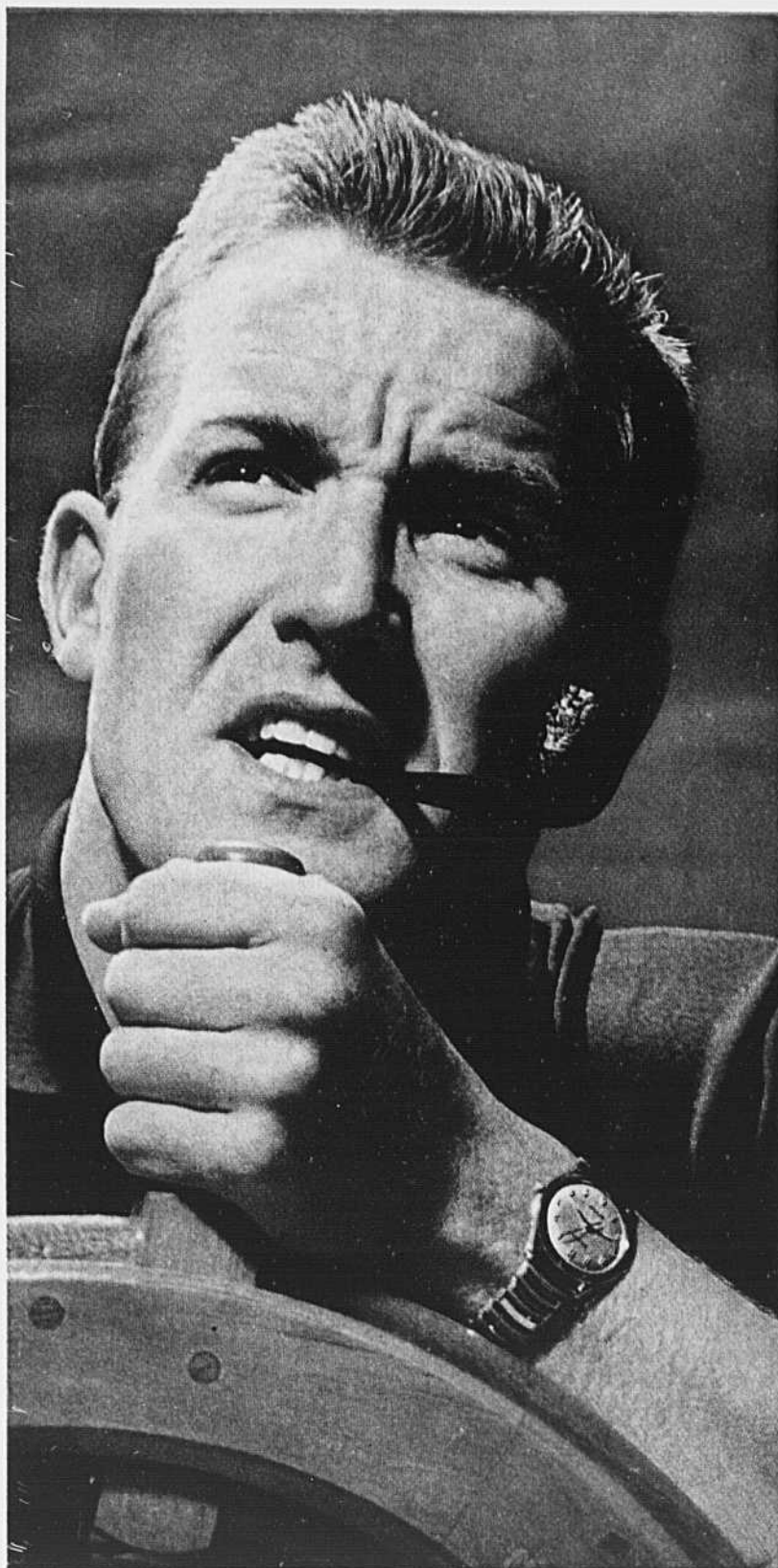
«... Je défendrai la Constitution des Etats-Unis contre tous ses ennemis, tant intérieurs qu'extérieurs. Je coopérerai toujours au maximum avec les agences de police locales (Law Enforcement Agencies) au mieux des intérêts et obligations mutuels ».

Ces maximes, inspirées par un idéal assez élevé, provoquèrent d'abord le scepticisme des policiers en fonctions, principalement celui des vieux « durs-à-cuire » désabusés quant à la cordialité de leurs relations avec leurs concitoyens, et en premier lieu, avec le monde des criminels. Il semblait inconcevable à ces hommes de métier que les gars de Hoover, avec leurs phrases choisies, leurs manières douces, en un mot, leur bonne éducation, puissent arriver à juguler les mauvais instincts de la pègre.

Mais le jour où les G-men, ces jeunes gens bien éduqués, culbutèrent coup sur coup plusieurs gangsters d'envergure, tels que Dillinger, Alvin Karpis, Babyface Nelson, Ma Barker, et tutti quanti, les éditorialistes cessèrent de qualifier les hommes du F. B. I. de Boy-Scouts. Les exploits d'Hoover and his Fellows (c'est le surnom qu'Hoover a donné à ses G-men) commencèrent à remplir la « Une » des quotidiens américains.

Certains crurent le Directeur du F. B. I. avide de gloire. En réalité, ici encore, Hoover obéissait à un mobile précis en encourageant la presse à publier les exploits de ses hommes. « Si quelque publicité doit être faite autour du crime et des criminels » avait-il déclaré à son entourage, « alors autant qu'elle soit faite du bon côté. Mieux vaut pour la jeunesse de suivre l'exemple des G-men que ceux des gangsters ».

A noter que Scotland Yard a, depuis lors, adopté la même tactique.



Il porte la Sea King avec bracelet extensible à maillons incurvés. Jaune ou blanc \$49.50

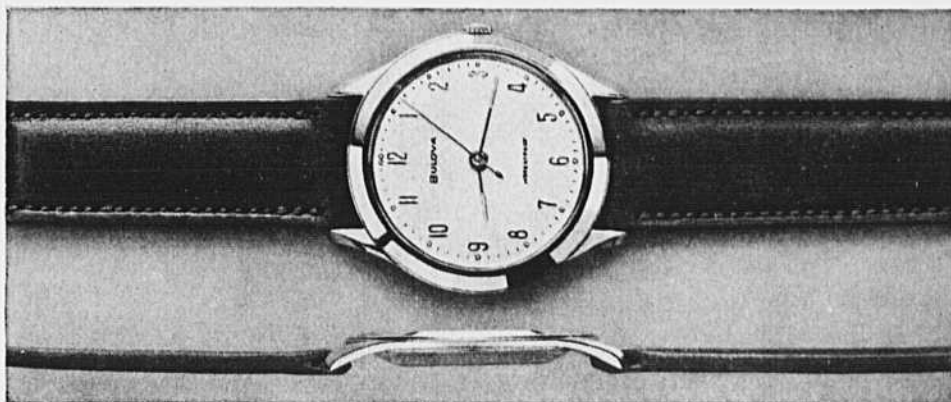
Enfin — pour l'homme d'action — une montre de style nouveau genre... fine, nette, dépouillée. Une montre super-mince, étanche... prête à tout, non seulement par son allure, mais aussi par les éléments qui la composent:

- Certifiée étanche
- Antichocs
- Antimagnétique
- 17 rubis
- Ressort incassable
- Cadran lumineux (7 modèles)
- Grande trotteuse

La Sea King offre une élégance et un rendement supérieurs à ce que son prix laisse supposer: à partir de \$39.75. Autres montres Bulova de \$29.75 à \$2,500. Passez chez le bijoutier autorisé Bulova sans tarder.

NOUVELLE BULOVA sea king

La montre étanche la plus mince que nous ayons jamais présentée à ce prix \$39.75



Nette, moderne, mince! Cette Sea King se fait avec bracelet cuir rembourré. Jaune ou blanc \$39.75



Sea King avec bracelet extensible à maillons incurvés. \$49.50



Sea King à cadran fusain et bracelet extensible à maillons droits. Se fait aussi avec cadran blanc. \$54.75



Sea King à cadran couleur or, non lumineux — bracelet à maillons fantaisie. Se fait aussi avec cadran lumineux blanc. \$59.50

PROFITEZ DES FACILITÉS DE PAIEMENT
BULOVA CHEZ VOTRE BIJOUTIER

RECHERCHEZ LES AVANTAGES DE LA BULOVA



Prenez le volant de cette Oldsmobile 59... elle fera votre conquête! Vous connaîtrez tout l'agrément que peuvent procurer la perfection absolue de sa construction et la haute qualité* qui la distingue sous tous les rapports... un confort et une maniabilité insurpassables! Passez chez votre dépositaire de la voiture de qualité Oldsmobile et faites l'essai de la plus élégante Oldsmobile à moteur Rocket jamais construite.



*LA QUALITÉ FAIT PARTIE DE L'ÉQUIPEMENT STANDARD DE TOUTES LES OLDSMOBILE 59. CI-DESSUS: SEDANSPORT HOLIDAY SUPER 88.

UNE VALEUR GENERAL MOTORS

OLDSMOBILE

COMMENT FONCTIONNE LE... [Suite de la page 10]

Portrait d'un G-man

(G-man : littéralement « Homme du Gouvernement » ou Government-man)

Quelles sont les connaissances requises pour être admis dans les rangs du F. B. I.? Quelles sont les aptitudes physiques indispensables? Combien gagne un G-man?

L'admission d'un G-man est basée sur des normes « standard » très strictes. Les futurs agents doivent être âgés d'au moins vingt-trois ans, et de trente-cinq ans au plus. Mais en pratique ils sont admis au F. B. I. entre vingt-cinq et quarante ans, âge limite extrême. L'aspirant doit avoir fait quatre années d'études supérieures ou d'Université. L'agent dit « spécial » doit avoir fait, en outre, certaines études de Droit.

En ce qui concerne les aptitudes physiques, on exige du futur G-man qu'il ait une taille de cinq pieds sept pouces en moyenne, un poids qui n'excède pas quelques livres au-dessus ou au-dessous de la normale. Il doit jouir d'une bonne vue, distinguer aisément les couleurs, et être à même de suivre une conversation tenue sur un ton normal, à une distance de quinze pieds au minimum. Sa condition physique générale doit lui permettre d'être à même d'effectuer des missions pénibles, et de se servir des armes à feu sans difficulté.

On demande, en outre, au futur G-man d'avoir une bonne présentation et aussi... un bon caractère.

Le citoyen américain qui répond aux conditions énumérées ci-dessus peut alors faire sa demande d'admission au Directeur du F. B. I., ou dans l'un des cinquante-deux bureaux disséminés sur le territoire de l'Union. En retour il recevra un questionnaire de quatre pages. Les réponses aux questions formeront non seulement une autobiographie complète, mais également un rapport très circonstancié sur les parents et l'entourage immédiat du candidat.

Il s'écoulera une période durant laquelle l'aspirant G-man sera soumis à... une enquête très serrée. Et non seulement lui, mais également ses proches. Enquête menée avec toute la discrétion désirable, évidemment.

Supposons maintenant que le candidat a été reconnu comme étant en parfaite condition physique, qu'il est loyal, a bon caractère, et des antécédents irréprochables. Le plus dur restera alors à faire. Entre autres épreuves, et tests, on demandera au candidat de passer quelques moments — parfois une heure, d'autres cinq heures — en compagnie d'un Superviseur (The Supervisor).

Au cours de ce tête-à-tête, la conversation se déroulera à bâtons rompus, et portera sur les sujets les plus divers, et les plus imprévus: sports, cinéma, sciences, etc... et même sur les « marottes » du candidat.

Au moment où l'entrevue prend fin, le futur G-man ignore absolument les résultats. L'examineur rédige alors son rapport. Un rapport dans lequel le candidat est littéralement passé au microscope. Son apparence physique, son maintien, ses diverses attitudes au cours de la conversation qui s'est déroulée, sa façon de s'habiller, son degré de « self control », sa nervosité, apparente ou dissimulée, tout est minutieusement détaillé. Sont impitoyablement notés également sa maturité d'esprit, dont l'examineur a pu juger au cours de l'interview, son sens de la logique, et mille autres détails dont on n'a même pas idée.

Au bas de la feuille, sur laquelle le superviseur note le résultat de ses observations, se détache une petite phra-

se en caractères imprimés: « J'estime que le susnommé PEUT ou NE PEUT PAS faire un bon agent du F. B. I. »

L'examineur biffe le ou les mots superflus, et son jugement est sans appel. Même si le candidat a brillamment subi les épreuves précédentes. Pourquoi? Parce que les experts qui président au recrutement des agents du Federal Bureau of Investigations estiment que, même si le candidat satisfait aux épreuves physiques, et à celles qui ont pour but de sonder ses connaissances générales, rien ne prouve qu'il saura se tirer d'affaire dans une situation difficile, et prendre une décision, parfois grave de conséquences, en un dixième de seconde. Pour pouvoir répondre par la négative ou l'affirmative à cette redoutable question, il faut procéder à une exploration psychologique du sujet. C'est à cela que tend l'interview.

Imaginons que le candidat est jugé digne d'entrer au F. B. I. Il gagnera alors 5,000 dollars par an.

Quantico

On a beau avoir satisfait aux tests les plus variés, avoir été « disséqué » par un examinateur sans pitié pour vos faiblesses, bref, on a beau avoir été jugé digne de devenir un agent du F. B. I., on n'en est pas encore un pour autant.

C'est que, pour combattre efficacement le monde de la pègre qu'il va être appelé à affronter, le G-man doit en savoir plus long que les criminels les plus intelligents.

Toutes les connaissances techniques nécessaires lui seront dispensées par « The Federal Bureau of Investigations Academy », située à Quantico, tout près de la rivière Potomac.

L'aspirant suivra obligatoirement les cours de cette Ecole supérieure de détectives durant une période de quatre semaines, ou encore sept semaines seulement, mais alors l'instruction est intensifiée à l'extrême.

Et quelles sont les matières étudiées dans ce laps de temps? Il y en a une cinquantaine, et des plus diverses, car le G-man doit connaître une multitude de choses. Qu'on en juge! Il devra pouvoir résoudre des problèmes ayant trait à l'organisation et à la juridiction du F. B. I., les règlements internes, la procédure criminelle fédérale, défense tactique, photographie (un G-man sur deux est un expert en photographie), interrogatoires, vols d'automobiles, flagrant délit, aveux, statuts des différents Etats de l'Union, vols dans les banques, escroqueries, vols simples, vols qualifiés, extorsions, kidnapping, surveillance et filature, détournement de biens appartenant à l'Etat, enquêtes, témoignage devant les tribunaux. L'Atomic Energy Act (Lois concernant l'énergie atomique), les menées communistes, espionnage, sabotage, méthodes de combat, et usage des armes à feu, travail de laboratoire, la chimie dans la détection du crime, identification des documents, encres sympathiques, les codes et les chiffres.

Une très large place est réservée à l'usage des armes à feu. Les règlements du F. B. I. stipulent expressément que tout G-man doit être (et rester) un tireur d'élite, tant au revolver (le fameux calibre 38 à barillet) qu'au fusil et à la mitrailleuse. Chaque mois, il est tenu de passer quelques heures dans un stand de tir du F. B. I. et de brûler un certain nombre de cartouches. Ses performances sont scrupuleusement suivies, et les F. B. I.-girls ne sont pas dispensées de cet exercice!

[Lire la suite page 54]

UN AUTRE PRODUIT CPI POUR VOTRE CONFORT

Cette année exigez les MOUSTIQUAIRES

Fiberglas*

de CANADIAN PITTSBURGH



«Faites de verre — pour durer toute une vie!»



Les moustiquaires Fiberglas vous sont profitables de toutes façons

- quasi invisibles — n'éblouissent pas • ne rouillent pas — ne pourrissent pas
- toujours propres • jamais coupantes — aucun danger pour les doigts • n'exigent jamais de peinture — elles sont en verre • invulnérables au feu — elles ne brûlent pas

Quand vous employez les moustiquaires Fiberglas CPI, vous pouvez les laisser aux fenêtres toute l'année, parce que les intempéries ne peuvent pas les endommager. Parfaites pour les petits et les grands espaces — maison, patio, camp d'été.

Procurez-vous les moustiquaires Fiberglas

Exigez de votre quincaillier ou fournisseur de matériaux de construction les authentiques moustiquaires Fiberglas de Canadian Pittsburgh.

*Marque déposée

CPI Peintures Pittsburgh • Miroirs Peacock • Alysinite • Moustiquaires Fiberglas • Foamglas • Twindow • Verre à vitre Pennvernon • Blocs de verre • Façades et entrées métalliques pour magasins • Métal Pittco • Murs-écrans Vampco

CANADIAN PITTSBURGH INDUSTRIES LIMITED

GRATIS — Envoyer ce coupon pour recevoir une brochure sur les moustiquaires Fiberglas. Poster ce coupon à

Canadian Pittsburgh Industries Limited,
46 St. Clair Avenue West, Toronto 5.

Nom.....

Rue.....

Ville..... Province.....

FSM-29LS

LES GITANS DU 24 MAI

par Odette Oligny

**"Mon Pote le Gitan,
"C'est pas un marrant..."**

La fille était si belle, si étrange avec sa taille fine et souple, sa jupe longue et si large qu'elle semblait faire autour d'elle une corolle violemment rougie comme celle d'une fleur vénéneuse, son visage brun, éclairé de larges yeux aux longs cils de soie et sa bouche aux dents éclatantes.



Une femme Kelderas se livre avec fougue au rythme d'une danse traditionnelle.



Les enfants des tziganes préfèrent le jeu à l'école.

sant tinter ses boucles d'oreilles, passa, de groupe en groupe, de table en table pour vanter sa marchandise : des objets de vannerie finement tressée...

Les Gitans... Il n'est pas, sur terre, de peuple plus mystérieux. On n'en connaît pas l'origine. D'ailleurs, ils changent de nom selon qu'ils sont les descendants actuels des nomades qui, de tout temps, ont sillonné l'Europe : Tziganes quand ils viennent des rives du Danube, Romanichels ou Bohémiens s'ils peuvent se réclamer de la France. Gitans quand ils sont Espagnols. La race est la même, et l'origine aussi lointaine. Probablement indienne.

Un peuple libre

Qui de nous ne les a vus, passant dans leurs roulottes tirées par un vieux cheval digne des quatre cavaliers de l'Apocalypse, la voiture branlante pleine d'enfants dorés aux yeux immenses et noirs, les hommes, les jeunes femmes suivent à pied, à pieds nus dans la poussière du chemin, mais le sourire aux lèvres tant qu'ils sont libres d'aller où ils veulent, tant qu'ils ne subissent pas d'autre loi que la leur, celle de la tribu, celle, millénaire, de la race.

Il est peu de pays qui ne les redoutent. On a toujours peur des nomades parmi les peuples conscients et organisés. Et puis, on sait bien que les Gitans ont la main légère et que subtiliser quoi que ce soit n'est pas pour eux crime, mais chose tout ordinaire.

Du travail manuel au grand art

Il faut bien vivre, si peu qu'on ait d'exigences et les Bohémiens, les Tziganes, les Gitans, donnez-leur le nom que vous voudrez, quand ils ne sont pas vanniers ou chaudronniers sont les plus merveilleux artistes qui soient. La musique est leur art. Ils semblent naître un violon dans les mains, dont ils jouent comme personne. Et la guitare donc...

Le Gitan d'Espagne a beau sembler céder à l'entrepreneur de spectacles qui mène, par grappes, les touristes voir danser et entendre chanter flamenco. Il n'est lui-même que loin des yeux étrangers c'est pourquoi rares sont ceux qui peuvent se flatter d'avoir réellement vu un spectacle gitan.

Ils n'ont jamais rien cédé, à personne. Les mœurs de la tribu sont les mêmes depuis des milliers d'années, ainsi que le costume. Les Gitans ne se marient qu'entre eux. Si par malheur l'un d'eux transgresse la loi, il est chassé à jamais, sans espoir de pardon.

Une légende

Douze ans après la mort de Notre-Seigneur, les « soeurs » (donnez à ce mot son sens oriental) de la Vierge furent chassées de Palestine. C'étaient Marie-Salomé et Marie-Jacobé. Les suivait Sara ou Sara, leur servante, qui était gitane. On embarqua les trois femmes sur un bateau sans voile ni rames, afin de les mieux perdre dans l'immensité de la mer.

Mais Dieu veillait et un ange poussa la nef vers le rivage de la France où elle atterrit en Camargue, la grande île du Rhône. Les deux soeurs se mirent alors à évangéliser les peuples de Provence et construisirent une chapelle qui, un peu plus tard fut fortifiée comme beaucoup d'églises de cette époque. Sara, la servante fit comme ses

maîtresses et convertit une tribu vouée au culte de Mithra. Une tribu gitane ou romanichelle, ou bohémienne, comme vous voudrez.

Si bien qu'elle devint leur patronne à tous ces errants et voilà pourquoi, chaque année, le 24 et le 25 mai, de tous les coins de l'Europe (on peut maintenant dire du monde) les Gitans arrivent aux Saintes-Marie-de-la-Mer pour le grand pèlerinage. L'exode commence vers la mi-mai. Sur les routes on voit les longues caravanes de roulottes multicolores. Une seule chose diffère et prouve que tout de même, il y a quelque chose de nouveau : quelques roulottes sont tirées, non pas par le canasson étique d'antan, mais par de puissantes autos, parfois américaines, qui prouvent que tous les Romanichels ne sont pas pauvres et qu'ils ont réussi dans leur commerce, qu'il s'agisse de lutherie, c'est-à-dire, dans leur cas, de maquillage de violons, de vente de bétail ou de travaux de vannerie.

Quelques gitans sont des célébrités à l'échelle internationale. Rjango Reinhardt, par exemple, ou Carmen Amaya. Les Musulmans doivent au moins une fois faire le voyage de la Mecque, s'ils veulent, à la fin de leur vie, entrer en paradis. C'est presque la même chose pour les Gitans et le pèlerinage des Saintes-Marie-de-la-Mer est pour eux sacré.

La bonne aventure

Tout de suite quand on pense aux bohémiens, on voit les diseuses de bonne aventure sur qui on a tant écrit, tant dit, tant essayé de prouver. Un fait est certain : elles possèdent d'instinct un don de psychologie qui leur permet de juger, du premier coup d'oeil, de la personnalité secrète d'un individu, surtout d'une femme qui, d'une manière ou d'une autre, trouve toujours le moyen de se trahir, quand elle veut savoir de quoi demain sera fait. Histoires d'amour, problèmes sentimentaux de toutes sortes... Les Gitanes donnent de l'espoir mais évidemment... c'est une denrée coûteuse. Que ne ferait-on pas, que ne donnerait-on pas, à 18 ans pour savoir si celui qu'on aime nous aime aussi, s'il nous épousera, s'il sera fidèle... La mère dont le fils est en danger, quelque part à la guerre, lésinera-t-elle, pour avoir de ses nouvelles et apprendre qu'il reviendra sain et sauf ?

Font-elles autre chose, en somme ces Gitanes qu'exploiter la crédulité humaine qui s'accroche si tenacement à l'espoir ?

Des catholiques

Mais oui, la plupart des Gitans sont catholiques. Un catholicisme un peu à part, sans doute parce qu'ils sont restés fidèles, au cours des âges, à leurs coutumes profondément enracinées. Le 24 mai, aux Saintes-Marie-de-la-Mer, on sort de la vieille chapelle les châsses contenant les ossements des deux saintes, Marie-Salomé et Marie-Jacobé. La statue de sainte Sara les escorte et dans la crypte, c'est un buisson ardent de cierges allumés, posés partout où il est possible d'en mettre, à même le sol quand on ne peut plus trouver le moindre coin. Puis, le 25 mai, c'est la grande procession : les hommes se relaient pour porter la chaise fleurie et décorée jusqu'à la mer où ils entrent à mi-jambe. L'archevêque d'Aix-en-Provence bénit à la fois les statues, le reliquaire, la foule prosternée...

C'est fini. Dès le lendemain, l'exode reprend, en sens inverse. On rattelle les chevaux, on remet les autos en marche et on s'en retourne, éternels er-

[Lire la suite page 52]



*Ne sentez-vous pas l'arôme
des biftecks qui grésillent*

sur le feu de charbon de bois du barbecue dans votre jardin? N'avez-vous jamais rêvé de repas en plein air, les soirs d'été? Maintenant, vous n'avez plus à en rêver! Cooksville-Laprairie Brick Limited a préparé des plans faciles à suivre pour vous aider à faire vous-même un barbecue en briques véritables. (Ou bien, le maçon de votre localité peut le construire pour vous.) Une fin de semaine de travail agréable vous rapportera des années d'agrément. Voyez l'assortiment merveilleux de Briques Cooksville-Laprairie chez votre agent 'CLB' autorisé. Utilisez le coupon pratique ci-dessous, et envoyez-le à:

**construisez
vous-même
un barbecue
en brique**

**LA BRIQUE
COOKSVILLE
LAPRAIRIE**  **LIMITÉE**
MONTRÉAL TORONTO



Cooksville-Laprairie Brick Limited,
906, Edifice Shell,
Montréal 2, P.Q.

Veuillez m'envoyer un ensemble
de plans pour un barbecue en
brique; ci-joint 25¢ pour frais
de manutention.

NOM _____

RUE _____

VILLE _____

PROVINCE _____

Les grands récits du "Samedi"

HARRY BELAFONTE, roi du calypso

par Michel Brack

I — La vie du garçon de Harlem commence dans le meilleur style "Graine de violence"

L'idole de la jeunesse et le chanteur No 1 du Nouveau Monde, Harry Belafonte, a eu une « jeunesse difficile ».

— Pourquoi ? lui demanda un jour un ami naïf. On se moquait de vous parce que vous étiez noir ?

Belafonte se demanda s'il devait se mettre une fois de plus en colère, ou une fois de plus se perdre dans de patientes explications.

Je vais vous dire, ironisa-t-il. Quand, à 6 ans, vous marchez dans la rue et qu'une pierre vous frappe à la tête, vous sentez alors qu'il y a peut-être quelqu'un qui se moque de vous. Quand vous vous promenez et que vous recevez sur le crâne le contenu d'une poubelle, vous pensez : serait-il possible qu'on se moque de moi ? Si chaque jour à l'école vous êtes chassé et roué de coups par une bande de gosses blancs, vous commencez à avoir l'étrange impression que c'est finalement vrai : on se moque de vous . . .

Aussi à 19 ans Harry Belafonte était un jeune homme chroniquement en colère qui, un crayon à la main, passait ses journées dans le métro. Il allait d'une affiche à l'autre, de sa grande démarche souple, et inscrivait d'ironiques commentaires sur la publicité concernant « ce teint de jeune fille ».

— Et comment faire si vous êtes noir ? S'agissait-il de la merveilleuse lampe X à faire bronzer sans danger », une écriture fébrile certifiait en-dessous : « Bravo ! nous autres Noirs sommes bien contents ! ».

La revanche, Harry Belafonte l'a attendue longtemps. Mais maintenant, comme tout le monde, chaque semaine il va s'étendre sur le divan de son psychiatre blanc. Il a 32 ans. Cela lui a pris 32 ans.

"Beau comme le péché"

Aujourd'hui c'est toute l'expérience de sa vie de banni qu'il met dans ses chansons. Sa voix, rauque, s'élève en tristes modulations quand il parle de solitude ; se voile plaintivement quand il chante l'amour au soleil, sous le balancement des palmiers : ce grand gaillard se tient alors parfaitement immobile près du micro, les mains légèrement tendues, comme en attente. Le visage et les épaules sont seuls violemment éclairés par les projecteurs. Le reste est dans l'ombre. On dirait une magnifique statue de bronze doré. Le visage pur rejeté en arrière, les yeux mi-clos, on ne voit plus que ses traits finement modelés jaillissant de l'obscurité.

— Il est beau comme le péché, expliquent les femmes. Il n'a qu'à laisser filtrer de ses lèvres, presque closes, d'antiques et sourdes plaintes, et des centaines de cœur à la traîne, en mal de mots éternels, s'émeuvent et se mettent à battre follement.

Et chacun se dit : voilà l'explication. Les femmes l'aiment parce qu'il les fait

rêver d'une île au soleil. Et c'est faux. Il y a cela, bien sûr, mais autre chose encore. Sinon comment expliquer l'extraordinaire attrait qu'il exerce sur un public aussi disparate que des écoliers, des ouvriers, des hommes d'affaire sérieux, des milliardaires réticents, et d'incorrigibles bohèmes ? Bing Crosby lui-même s'est laissé prendre par son charme : « c'est un grand, grand artiste », dit-il.

Ce n'est pas difficile d'électrifier une foule qui est toujours en quête d'une nouvelle divinité. Que surgisse du pavé, un beau jour, un Elvis Presley, il trouve un trône tout prêt : des milliers de jeunes pour oublier l'angoisse (le mal du siècle), ou plus simplement leur ennui, se prosterneront devant ses contorsions effrénées. Les romantiques trouveront leur compte dans les minauderies endiamantées d'un Libérence qui, portant son cœur dans une main, et taquinant le piano de l'autre, traduit Chopin en « digest ».

Mais précisément, que dire de Belafonte ? Il échappe à l'hystérie collective. C'est un homme sain, qui chante des choses très simples. Il voulait être le porte-parole de la race noire. Mais par dessus tout, il entendait s'adresser à un public sans distinction de classes, d'âge, ou de race. C'était une gageure. Une double gageure même, puisqu'il puise le principal de son inspiration dans les chansons folkloriques (un peu arrangées, il est vrai, à l'usage des oreilles délicates des gens civilisés). Or les chansons folkloriques n'avaient jamais beaucoup ému les Etats-Unis jusqu'à présent.

Un vieil impresario, pointant un cigare accusateur, le lui avait d'ailleurs parfaitement expliqué :

— Je n'irai pas par quatre chemins, Harry. Tu n'as pas la moindre chance d'aboutir. Primo, se spécialiser dans les chansons populaires serait commettre un suicide professionnel. Secundo, ce n'est pas précisément facile d'obtenir un engagement pour un Nègre. Tertio, tu es complètement fou de ne pas vouloir chanter seulement pour un public déterminé — les hommes, les femmes, les jeunes, ou les vieux sur le retour. Laisse tomber, mon vieux. Qui crois-tu va venir t'écouter : la Foule avec un grand F ?

La Foule était pourtant là, un soir, au Waldorf Astoria, la salle la plus fermée de New-York. Harry Belafonte était le premier Noir à y pénétrer. Mais personne cette fois ne trouvait cela extraordinaire. Il donnait à tout ce que New-York comporte de plus select le goût d'un Eden inconnu. On oubliait l'étouffement des grandes cités. Sa voix, jaillissant du fond des entrailles en un lancinant solo de trompette, ou brisée de mélancolie comme une flûte, chantait les airs caraïbes mélancoliques et voluptueux.

"Une graine de violence"

C'était sans accent de haine qu'il chantait la révolte des descendants d'esclaves, ou la tromperie des Blancs beau-parleurs. La haine, il l'avait écrite longtemps auparavant sur les affiches du métro. Et bien avant encore, il l'avait mise dans ses poings, quand ils se battaient, Noirs contre Blancs, à Harlem.

C'est là qu'il est né, il y a 32 ans ; Ses parents venaient tous de la Jamaïque. Sa grand-mère maternelle était une Blanche : une Anglaise qui épousa

cher un oeil clair, et de marquer quelques bleus sur les tendres peaux pâles — J'ai grandi en me battant, dit Harry. Je me suis battu à cause des nursery rhymes pour petits enfants, qui racontaient combien étaient vilains les petits Noirs. Je me suis battu parce qu'on me tombait dessus, à l'école. Je me suis battu avec les bouteilles, les poubelles, les pierres, les mains et les pieds.

Son père, marin dans la flotte marchande britannique, avait disparu quand il avait 2 ans, pour honorer sa famille de brèves apparitions par la



Harry Belafonte est devenu le plus fameux interprète du folklore des Antilles Britanniques.

un Noir de la Jamaïque. Sa grand-mère paternelle était une Haïtienne mariée à un blanc : un Français, descendant d'émigrés Italiens, d'où le nom de Belafonte. Deux générations plus tard, de ce confus croisement de races, naissait Harry, à Harlem.

— Fais voir comment ça marque, les « bleus », sur ta peau de chocolat, sale nègre ! criaient les galopins blancs du quartier en le rouant de coups.

Et les galopins noirs fonçaient dans la bande adverse avec l'espoir d'arra-

suite. Couturière, garde d'enfants, domestique, plongeuse, dans un restaurant, sa mère fit à peu près tous les métiers pour l'élever avec son frère Dennis, de 4 ans son cadet. Ils parcoururent Harlem en long et en large, changeant 12 fois de quartier, avant d'échouer dans un immeuble d'émigrés grecs, où les batailles rangées reprirent de plus belle.

— Quand j'avais 8 ans, raconte Harry, il y avait un gars en particulier qui chaque jour, avec 4 complices, me

chassait à coups de pieds et de bâtons de l'école. Ça a duré un mois. Au bout du mois j'en ai eu assez. J'ai été le chercher chez lui. Penché à la fenêtre, il parlait à quelqu'un dehors. J'ai vu que sa cravate pendait. Je l'ai agrippée, cette cravate, d'une main, avec fureur. De l'autre main je l'ai frappé au visage. Longtemps sa tête à cogné durement la fenêtre. Mais je n'ai jamais plus eu d'ennuis avec lui par la suite; c'était la règle: il était chef de bande, et je l'avais vaincu quand il était seul, sans personne pour assister à sa déconfiture.

Et Belafonte d'ajouter:
Mais je ne veux pas qu'une petite centaine de mille de gosses s'imaginent que c'est une bonne chose à faire. Il n'y a rien de glorieux, dans la pauvreté, et les batailles de gangs. Quelques uns de ces types sont maintenant à Sing-Sing pour le reste de leur vie. J'en parle seulement parce que c'est dans cette jungle que j'ai grandi.

Ce n'était qu'un incident, cette algarade. S'il arrivait à Harry de voler quelque victuaille à un étalage, cela dégénérait en chasse à l'homme.

— Sacré galopin! disaient les commerçants, mi-furieux, mi-gouailleurs, au petit Blanc qui s'enfuyait avec un poulet.

Mais que Harry s'empare d'une boîte de corn-flakes:

— Sale Nègre, crème de chocolat! hurlait le commerçant. Et tout le quartier se mettait en branle. Parfois le petit garçon rentrait radieux avec des larcins impunis, en disant que «c'était une dame qui les lui avait donnés», ce que tout le monde faisait semblant de croire. Mais parfois aussi il rentrait avec deux gendarmes de chaque côté...

A neuf ans, Belafonte avait un bel avenir de délinquant devant lui. Il n'y avait qu'à attendre, et laisser les choses suivre leur cours.

"Mon coeur était si bien sur ce sable"

Mais un soir l'habituelle corrida dans les rues dépassa toute mesure. Harry rentra meurtri de partout, le visage en sang, une entaille au-dessus de l'oeil. Cette fois il avait frôlé la mort: à une fraction de seconde près, il passait sous les roues d'une voiture.

Sa mère ne dit pas un mot, habilla le petit frère qui, tout nu dans une bassine, regardait Harry avec des yeux écarquillés, jeta en vrac tout ce qu'elle possédait dans une valise de carton, et prit le premier cargo pour la Jamaïque.

Là, Harry passa les quatre années les plus étranges et les plus insouciantes de sa vie. C'était un temps de solitude: sa mère, très vite, était repartie pour New-York. Elle y travaillait, pour envoyer de l'argent et régler la pension de ses deux fils chez des gens du pays. Les deux enfants firent toutes les écoles de l'île. Ils étaient un peu désorientés; mais trouvaient néanmoins leur vie fascinante.

« Mon coeur était si bien sur ce sable,
Le soleil mûrissait tous les fruits de l'été,

Sur le sable d'or le ciel dressait ma table

Sous le ba-lan-ce-ment des cocotiers... » chantait Belafonte, ce premier soir, au Waldorf Astoria. Et, les yeux fermés, revoyait cet énorme manguier accueillant où il grimpeait chaque soir. Couché sur une branche, il mangeait des mangues en regardant le ciel à travers les feuilles. Des refrains langoureux, portés par la quiétude de l'air lui venaient d'en-bas. De vieilles chansons d'esclaves qui pleuraient leur Afrique: elles se gravaient toutes seules dans sa tête. Il ne savait pas qu'un jour il les apprendrait au monde entier.

Les longues, longues routes qui n'en finissaient pas de tourner en tous sens, les immenses plages si blanches qu'elles faisaient mal aux yeux, les bananiers gonflés de fruits — tout cela était un paysage enchanteur pour l'enfant de 9 ans; c'était un paysage qui chantait. Et les gens chantaient avec lui.

Les années passent vite dans cette oasis de paix et de végétation luxuriante qui avaient succédé à la haine et aux taudis de Harlem. Cette symphonie pastorale dura 4 ans, au bout desquels Harry, poussant Dennis devant lui, dû rentrer à New-York: sa mère s'inquiétait de la guerre. On était en 1940.

Pas de sang de Noir dans des veines de Blanc

Tout aussitôt les barrières raciales se dressèrent à nouveau. Les gens dans les magasins lui jetaient un regard oblique en disant « sale Nègre », Harry avait presque oublié cette violence. Mais il avait 13 ans: les batailles de gosses s'étaient transformées en règlements de comptes entre adolescents. C'était beaucoup plus meurtrier. Harry Belafonte porte encore des cicatrices de ce temps-là. Mais c'était surtout dur moralement.

— J'étais bon en sports, dit-il. Et quand on formait les équipes de rugby, j'étais toujours choisi en premier. A ce moment-là on m'acceptait. Mais ça n'allait jamais plus loin. Je restais assis sur le seuil de la porte, et je les regardais passer, tous habillés pour aller faire une partie. Jamais ils ne m'ont demandé de venir avec eux.

Une fois de plus la famille Belafonte sautait d'un endroit à l'autre, et chaque fois Harry se frayait un chemin à coups de poings dans de nouveaux gangs.

A l'école son travail était satisfaisant. Mais sa conduite abominable. Il repérait au premier coup d'oeil les professeurs racistes.

— Je me rappelle comme si cela se passait hier. Un professeur qui a fait se mettre debout devant toute la classe une petite Nègresse, pour qu'elle explique pourquoi elle se mettait de l'huile sur les cheveux. Les autres ricanaient. Mais quoi! toutes les femmes noires utilisent l'huile parce que leurs cheveux sont secs. Ma fille a 9 ans, le fait...

Dès qu'un professeur était ainsi repéré, Harry passait à la contre-attaque, d'ailleurs avec une politesse exagérée:

— Et pourquoi, s'il vous plaît, dois-je apprendre telle date d'histoire? Est-ce que cela m'aidera à trouver du travail? Comment cela influencera-t-il ma vie?

A 16 ans, il en a définitivement assez. Nous sommes en 1944. C'est la guerre. Il s'engage dans la Marine. Normalement il n'en a pas le droit: il a l'oeil gauche très faible, à la suite d'une blessure reçue quand il était petit. Mais c'est un jeu de tromper les médecins. Il suffit de faire un trou avec une épingle dans le carton qui lui cache l'oeil droit: personne ne s'apercevra qu'avec l'oeil gauche seul il ne voit par à trois pieds.

— Tu es fou, disent ses camarades, c'est une guerre de Blancs. Laisse-les se débrouiller!

Son unité était uniquement composée de Noirs:

— Pour la première fois, je me trouvais uniquement avec des hommes de ma race. Pour la première fois je m'intéressais à mon propre héritage, et j'en étais fier. Les types du Sud, habitués au lynchage, étaient les plus passionnément opposés à ce que les Noirs se mêlent de cette guerre d'hommes blancs. Mais j'étais du côté de ceux qui pensaient qu'il valait mieux la guerre que les Nazis. Nous étions sûrs, pour la plupart, qu'après la guerre il n'y aurait plus de racisme: nous allions



Comment savourer...

LE DÉLICIEUX VIN ROSÉ DU BARRY, EN 7 TEMPS

Défaites l'emballage de papier de soie qui entoure la bouteille.

Détachez le papier métallique qui recouvre le goulot et le bouchon.

Dérroulez le fil de fer qui retient le bouchon.

Dégagez lentement le bouchon en le tournant.

Débouchez la bouteille et...

Dégustez ce merveilleux vin rosé qui pétille et qui danse dans votre verre.

Délectez-vous ainsi que vos amis et invités en servant du vin rosé mousseux DuBarry.

Les bons vins canadiens de **Bright**
DEPUIS 1874

TGB-157F



Vous vous sentirez MIEUX! VOUS PARAITREZ MIEUX!

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS: Envoyez 5c en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE:
Les jours de bureau sont:
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5c pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

faire de grandes choses, et à notre retour le pays nous accueillerait à bras ouverts...

Harry Belafonte allait bientôt pouvoir méditer ces espérances à loisir; dans la prison du camp de marins de San-Pedro, en Virginie.

— Un volontaire pour donner son sang, avait crié quelqu'un.

Il s'était approché. Deux marins, Murray et Curtiz (deux Blancs) un peu ivres, s'étaient mis à jouer au taureau et au matador, pour rire. Et Murray, d'un coup de couteau involontaire, avait proprement tranché l'artère démorale de Curtiz.

— Alors, explique Belafonte à l'officier de la Military Police, j'ai offert mon sang pour la transfusion. Curtiz et moi appartenons au même groupe sanguin!

— Quoi? Vous me ferez huit jours de taule! tonne l'officier. Ça vous apprendra à corrompre le sang national!

Hébété, Harry Belafonte n'a rien trouvé à répondre. La transfusion l'avait affaibli. En d'autres circonstances l'officier aurait été rejoindre le matelot Curtiz sur un lit d'hôpital.

Ces huit jours de taule, parce qu'un Noir avait osé sauver la vie d'un Blanc, furent pour Harry un abîme de désespoir. Il ne pouvait descendre plus bas. Il n'y aurait jamais de fin à la haine, encore moins à la bêtise. Pour lui seul il se chantait, avec des modulations sauvages, l'histoire du vieux prophète noir qui claironne que la fin des tourments est proche, pour sa race.

Sorti de prison, Belafonte y retourna si souvent qu'il eut le temps d'y lire toute une petite bibliothèque sur l'histoire Noire, et sur la vie des grands hommes de sa race. C'était toujours pour des manquements à la discipline. Et un jour, parce qu'il avait frappé un officier:

— Ce n'était même pas un officier d'ailleurs, dit-il. Mais il en prit le grade dès qu'on le chargea de commander notre groupe de Noirs. Je l'ai frappé parce qu'il était une grande g...

Ce fut sa plus longue détention. Puni parce qu'il avait sauvé un Blanc, puni parce qu'il avait frappé un Blanc, il décida qu'entre deux il était plus agréable de cogner que donner son sang.

— Vous feriez bien d'être gentille avec moi, parce qu'un jour je vous épouserai, avait dit Harry, la première fois qu'il la vit, à une jeune fille de 16 ans. Marguerite Byrd étudiait la psychologie et les arts ménagers. Elle sortait d'une famille aussi stable et solide que celle de Harry était incertaine. Elle était Noire, bien entendu. Et Harry la fascinait. Il savait parler. Il savait aussi rester pendant des heures les sourcils froncés, dans un silence plein de menaces pour le monde extérieur. Il était beau, ce qui ne gâchait rien. Mais surtout il était aussi fuyant qu'un chat sauvage — on ne savait jamais très bien quelle allait être sa réaction. Et Marguerite trouvait qu'apprivoiser un chat sauvage, en tant qu'étudiante en psychologie et future éducatrice, était certainement un problème intéressant.

— Il était aussi passionnant qu'un délinquant juvénile, dit-elle.

II — Par dessus le parapet d'un pont, Harry tient Marguerite dans le vide : c'est sa demande en mariage !

Harry Belafonte suivait tous les soirs les cours au Conservatoire d'art dramatique. Il y rencontrait des passionnés d'art, de littérature, de musique et de danse. Il y rencontra aussi Marlon Brando et Tony Curtis faméliques en blue de jeans que personne encore ne

Démobilisé en 1945 parce qu'on avait quand même fini par s'apercevoir qu'il n'y voyait guère de l'œil gauche, Harry se mit en quête d'un travail.

Homme à tout faire dans diverses maisons, Harry, se demanda s'il allait devenir un professionnel du basket-ball, quand il pénétra un soir dans le American Negro Theatre. C'était la première fois qu'il pénétrait dans le monde des acteurs. C'était aussi un pur hasard: on lui avait remis un ticket perdu, il était entré par simple curiosité. Ce fut un choc. Enthousiasmé, dès le spectacle fini, il s'échappa vers les coulisses, et buta sur un groupe de machinistes en difficulté:

— Pouvez pas tenir cette corde ?

Machinalement il tint la corde. A 3 heures du matin, il était encore occupé à ranger les décors... Et tous les soirs il revint. Pour rien, pour son seul plaisir. Il étudia les problèmes d'éclairage, les dessins des décors, se passion-

— Othello. C'est ce que je voudrais jouer.

— Vous avez raison, c'est un beau rôle.

— Mais pas facile, n'est-ce pas. Pas facile de s'imposer, avec la couleur de ma peau...

— On ne sait jamais, répondit nonchalamment Brando. Un miracle...

Harry avait de bonnes raisons de ne pas croire aux miracles. Il se fit livreur, emballer, chroniqueur sportif, il vendit des hot-dogs, poussa des wagonnets de costumes dans une fabrique de vêtements, nettoya les carreaux, garda les docks de Canarsie la nuit, astiqua les chaussures. Et parfois le soir, il allait écouter du jazz dans une boîte de nuit de Broadway, le Royal Roost.

Pendant toute une année — 1947 — il loge chez un ami, Allan Greene, qui est professeur de chant et compositeur à ses heures. Il va de night-club en



Harry, qui débuta fort modestement en 1950, est maintenant une des plus grandes vedettes de la chanson dans le monde. On le voit ici accompagné par son ami Millard Thomas, célèbre guitariste américain.

na pour les trompe-l'œil et s'enthousiasma de la solidarité ambiante. Et un beau soir il remplaça un acteur malade dans une pièce de Sean O'Casey: «Juno and the Paycock». Ce fut un second choc.

J'ai trouvé enfin ma vocation, hurla Harry dès le rideau tombé. Je parlerai au public, et il faudra qu'il m'écoute.

Et il courut s'inscrire au conservatoire d'art dramatique.

night-club, cherchant un engagement. Mais il n'y a guère de places pour les débutants.

Mais il a au moins une grande satisfaction; il retrouve Marguerite Byrd, qui est venue s'installer à New-York comme professeur dans un centre pour enfants. «Je vous épouserai un jour» avait dit Harry deux ans auparavant. Le 18 juin 1948, le mariage est célébré. Les fiançailles avaient eu lieu d'une façon particulièrement romanesque: il l'avait jetée par-dessus le parapet d'un pont de l'East River, et maintenue dans le vide jusqu'à ce qu'elle dise oui... Elle qui l'avait tout d'abord trouvé passionnant parce qu'il présentait quelques symptômes de délinquance, ne pouvait que trouver encore bien plus passionnante cette façon originale de la demander en mariage. Cette curieuse idylle devait se terminer 9 ans plus tard.

— Je me suis marié trop jeune, et sachant trop peu de la vie, dit Belafonte.

Hamburgers et musique à gogo

Pour le moment, le jeune couple s'installe dans un petit appartement de Harlem. Une fille, Adrienne, allait bientôt naître, et à la même époque, Harry trouve enfin son premier engagement. Ce n'est évidemment pas grand chose: un manager l'engage deux semaines pour chanter les scies du moment.

Harry répète huit heures par jour, il est malade de peur, et de plus il n'est pas content:

— Je ne peux pas le faire, répète-t-il inlassablement. Je ne peux pas chanter ces machins à succès. Ce sont des mensonges, ça sonne faux.

Pourtant, engagé pour deux semaines, il y restera cinq mois, et son salaire hebdomadaire montera de 70 dollars à 110.

Pendant un an il fait ainsi le tour de quelques night-clubs. Il chante, ils continuent paisiblement à bavarder.

— Ils avaient bien raison! dit Harry Belafonte. Je n'aimais pas ce travail. J'avais l'impression de trahir mes principes pour de l'argent.

Et en 1950, Harry, qui n'aime décidément pas ce travail, met toutes ses économies, et celles de deux amis, dans un petit snack de Greenwich Village, le Saint-Germain-des-Près de New-York. Les trois jeunes gens, sans aucune expérience même de l'art culinaire, montent un petit comptoir, dressent quelques tables, et à tours de bras se mettent à faire frire des hamburgers et des oeufs. Ils servent aussi le café. Les efforts gastronomiques s'arrêtent là.

De toute la nuit d'ailleurs la salle ne désemplit pas. C'est rempli d'acteurs, d'artistes, de poètes en mal de copies, de philosophes qui toute la nuit, la tasse de café à la main parce que les tables sont surchargées, discutent à perdre haleine. Harry et ses associés se mêlent à la discussion, et il n'est pas rare qu'ils mettent à la porte (en le priant de ne plus revenir) un adversaire dont ils n'aiment pas les idées philosophiques. C'est toute une faune de noctambules bohèmes que l'on n'a aucune chance de rencontrer pendant la journée. Le soir ils se réveillent, s'étirent, et se retrouvent tous ensemble dans l'antre de Harry pour rêver de transformer le monde, ou de le faire sauter.

Tout cela marcherait au mieux, si seulement il y avait quelqu'un pour s'occuper de la caisse. Mais il n'y a personne. Les trois partenaires, quand ils ne sont pas en train de chanter, ou quand ils ne sont pas lancés dans des discussions, sont tous les trois ensemble penchés sur le fourneau pour cuire leurs oeufs. Il y a quelques amis qui servent éventuellement de serveurs ou de plongeurs quand le besoin s'en fait sentir. Mais jamais personne à la caisse. Ceux qui y pensent, payent. Les autres entrent, se cuisent ce qu'ils veulent quand personne ne s'en occupe, et repartent. Il y même des nuits où la porte est hermétiquement close: à l'intérieur Harry et quelques autres répètent leurs chansons.

C'est dans cette atmosphère particulière que Harry Belafonte trouve pour la première fois son style. Accompagné à la guitare par Millard Thomas (qui l'accompagne toujours aujourd'hui), il commence par chanter de vieilles ballades inconnues, des complaintes des îles, des histoires gaies ou tristes de toutes les contrées du monde. Et en même temps, il étudie sa mimique. Pour que ces chansons, absolument neuves pour le public américain, «passent la rampe», il ne les chantera pas seulement: il les «jouera».

Et un soir la chance passe le seuil sous les traits de Jack Rollins. C'est un «lecteur» pour un producteur de re-

[Lire la suite page 40]

Il vous faut un

SILENCIEUX PLUS ROBUSTE

AVANTAGES D'UN SILENCIEUX FORD AUTHENTIQUE:

- Il est conçu pour s'adapter parfaitement au moteur de votre voiture.
- Il assourdit parfaitement les bruits que produisent les puissants moteurs modernes.
- Il protège le moteur contre les effets nuisibles de la pression en retour.
- Son enduit de zinc ou d'aluminium résiste à la rouille et à la corrosion.
- Il est couvert par une garantie valable dans tout le Canada.
- Service et entretien assurés d'un océan à l'autre.

Pourquoi? Parce que la rouille et la corrosion qui se forment à l'intérieur des silencieux ordinaires les détruisent d'autant plus rapidement que les trajets sont plus courts et les départs et arrêts plus fréquents. Ces conditions de conduite ne laissent pas au système d'échappement le temps de se réchauffer suffisamment pour permettre l'évaporation des acides corrosifs qui s'y forment.

En concevant des silencieux plus robustes, les ingénieurs de Ford ont été les premiers à s'attaquer à ce grave problème.

En 1957, Ford-Canada commença à équiper ses voitures neuves de silencieux zingués. Ces silencieux sont également disponibles comme pièces de rechange pour tous les modèles 1955 à 1958. Ils sont conçus pour durer au maximum et sont vendus au plus bas prix compatible avec une qualité supérieure.

En 1959, Ford présente un nouveau silencieux *aluminisé* qui dure deux fois plus longtemps que tout autre silencieux. Il fait déjà partie de l'équipement standard des voitures de tourisme 1959 de fabrication Ford et sera bientôt disponible pour les modèles 1958.

Pour avoir un silencieux plus robuste, exigez un silencieux Ford authentique.

À LA LONGUE,
LA QUALITÉ
COÛTE
MOINS CHER...
EXIGEZ
LES PIÈCES
FORD
AUTHENTIQUES



Les silencieux Ford sont en vente

dans tous les bons garages... chez les vendeurs

Ford-Edsel-Monarch... et chez les vendeurs Mercury-Meteor-Lincoln

DIVISION DES PIÈCES ET ACCESSOIRES, FORD MOTOR COMPANY OF CANADA, LIMITED



POUR LES SUPERBES VOITURES ET
CAMIONS DE FABRICATION FORD

C I N E M A

T
E
L
E
V
I
S
I
O
NT
H
E
A
T
R
E

R A D I O

MARC GELINAS VS MICHEL LOUVAIN

Un boum, une sensation, un triomphe ! A peine connu il y a un an, Michel Louvain a défié toutes les lois normales de la montée artistique pour devenir, sans le support de la télévision, la vedette la plus aimée, la plus écoutée, la plus admirée et la plus populaire de sa génération.

Un boum, une sensation, un triomphe ! Il y a un an à peine, un jeune garçon aux cheveux trop longs, à la mine négligée, au regard à la fois mou et langoureux, à la voix chaude et prenante transportait au septième ciel une pléiade de garçons et filles qui fredonnaient ses chansons en priant pour qu'il "vive éternellement". Aujourd'hui, on ne le voit plus. Sa photo apparaît rarement dans les journaux; il ne reçoit que quelques lettres par semaine; son dernier disque se vend mal et si sa vue soulève encore quelques remous, ce n'est rien en comparaison de l'hystérie collective que sème le passage de Michel Louvain.

Pourquoi ? Pourquoi Marc Gélinais, en si peu de temps, n'est-il devenu qu'un souvenir ? Certes, tous les artistes "passeront" un jour et cela répond à la nécessité un peu cruelle du métier. De vieux comédiens que l'on voit aujourd'hui figurer dans un ou deux télé-théâtres par année ont connu leurs heures de gloire. Nos mères peuvent encore mettre des noms sur leur visage mais pour nous, ils sont l'image d'une carrière qui n'a jamais existé... Ces comédiens pourtant, ils sont vieux, malades, fatigués. Mais Gélinais ? Il est jeune, en parfaite santé et toujours en possession des dons que le Ciel a bien voulu lui offrir. Voilà un cas qui demande réflexion...

Plusieurs explications peuvent être données à cet état de choses. La première s'inscrit sous le vocable *mode*. Gélinais fut la reproduction parfaite d'un état d'esprit, d'une passade, d'une faute de jeunesse. Les vestes de cuir, en vedette il y a quelques mois, ne font plus maintenant la manchette des journaux. Elles existent toujours, c'est vrai, mais elles restent cachées au fond de leurs ruelles et leur idole, James Dean, est définitivement, irrémédiablement enterrée. Pour la génération des dix-sept ans, il ne représente plus le modèle à imiter ou le but à atteindre. Gélinais, à mon sens, s'est trop identifié à une jeunesse qui, au fond d'elle-même, ne demandait pas mieux que de changer.

La deuxième explication s'inscrit sous le vocable *négligence*. Négligence extérieure, négligence dans le travail, négligence dans la persévérance. Soutenu par une émission qui faisait jadis les délices des jeunes, «Beau Temps, Mauvais Temps»,

il s'est effacé avec elle alors qu'il aurait dû se renouveler et surtout ne pas compter sur sa popularité déjà établie. Cette manie qu'on a de se croire indispensable et de s'imaginer que la gloire viendra tout d'un coup et se maintiendra sans grand effort personnel ! Cette manie aussi de prétendre que le public est idiot et qu'il ne se rendra pas compte d'un manque de discipline. Le public pardonne facilement un oubli ou une faiblesse mais il est intransigent dans le cas d'une constante infidélité aux règles les plus élémentaires du métier.

De tout ceci est sorti l'inévitable. Négligé durant une longue période par ceux qui jadis l'avaient encensé, Gélinais a décroché ça et là quelques petits contrats dont le plus facile d'entre eux le rendait malade de trac et de nervosité. Résultat : l'insuccès le plus total et le plus complet.

Pourtant, Marc, comme on dit couramment dans le milieu, est "bourré" de talent. Sa voix, beaucoup plus belle et plus riche que celle de Michel Louvain, ne peut absolument pas laisser indifférent un auditeur quelque peu attentif. J'en reste alors sur un point à mon humble avis de prime importance : le renouvellement. Renouvel-

lement dans la *tenue*, dans l'*attitude*, dans le *geste*, dans l'*expression*. Finis le débraillé, la mollesse et surtout... la *paresse* !

J'ai glissé un mot il y a quelques semaines sur Michel Louvain... et je me rappelle avoir dit comprendre très bien les raisons de son succès. Il possède deux grands atouts, qui, sans aucun doute, sont à la base même de sa popularité : un physique très agréable et une façon de se présenter dont la valeur est sûre et immuable... Michel Louvain ne "passera" pas à la façon de Gélinais. Il se maintiendra longtemps et j'en arrive à le souhaiter ardemment. Peut-être devra-t-il, avec les années, prendre un soin plus attentif du choix de ses chansons qui se contentent pour l'instant d'être simplement commerciales. Mais il ira loin, très loin avec de la *persévérance*, de la *discipline* et de la *tenacité*.

LE TRAC

Je vous ai maintes et maintes fois mentionné cette maladie dont l'atrocité «le mot n'est pas trop fort» dépasse tout ce qu'on peut imaginer. En 1931, monsieur Henri Duvernois donnait sur ce sujet une conférence qui eut beaucoup de succès. En voici des extraits qui vous prouveront de façon certaine la véracité de ce que j'avance. «Tous les comédiens, tous, ou presque, vous diront que la peur qui les saisit est effroyable, mais les quitte dès qu'ils entrent en scène. Alors, leur personnalité s'efface complètement. Ils sont les personnages qu'ils doivent jouer. Ce dédoublement les sauve.»

«En général, le public ne se doute pas du supplice que l'on endure pour lui. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que les timides ne se soutiennent pas entre eux. Le timide qui est de la salle est le premier à se moquer du timide qui est sur la scène. Qui sait si le bégaiement de Molière ne fut pas contracté par lui dans l'épouvante de ses débuts !»

«Le docteur Voivenel, qui a traité la question en psychiatre et en écrivain, consigne : «Madame Bartet présentait toujours de l'angoisse thoracique; Madame Pierson était prise de vomissements incoercibles; Monsieur Worms, de sécheresse de la gorge et de tremblement des jambes; Bouffé, les soirs de première, changeait de col à chaque acte et Faure avait les mains si ruisselantes qu'il lui arrivait d'asperger le souffleur.»

Et voici des exemples encore plus étonnants de l'état de nervosité dans lequel se mettaient les grands de la scène le soir d'une première :

«Passons à un charmant comédien», dit monsieur Duvernois, «réputé pour son talent, pour ses épouvantes et... pour son sens très aigu de l'économie... On cite ainsi quelques fourmis égarées parmi toutes ces cigales. Celui-ci, à défaut de choses plus onéreuses, se paie des tracs légendaires. On le trouve, affalé, la tête dans les mains, au moment où le régisseur fait retentir la sonnerie d'appel aux artistes. Il gémit : «Inutile, ne sonnez plus... Je ne jouerai pas... Je ne pourrai jamais. Renvoyez tout le monde; je préfère rembourser la recette.» De mauvaises langues ajoutent qu'il ne risque rien car c'est un soir de générale où toutes les entrées sont gratuites.»

«Dumaine, l'acteur de mélodrame, jouant «Tartuffe», dut, avant de s'évanouir, prier le public de l'excuser.»

«L'admirable Got, jouant pour la première fois Arnolphe, dans «L'Ecole des Femmes», fut saisi d'une telle frayeur qu'il prononça ainsi les alexandrins fameux :

Un certain Gric diseur à l'empereur Auguste

Sur toutes les scènes

par Francine Montpetit-Poirier

Que lorsqu'une aventère en colure nous met...

«J'ai interrogé le grand Antoine : «Si j'ai peur ! Mais encore à l'heure actuelle, où je ne me produis plus jamais en public, j'ai parfois des cauchemars affreux et d'une stupéfiante précision dans l'absurdité. Dans ce cauchemar, je dois jouer au théâtre des Variétés un rôle très long, très difficile et que j'ai insuffisamment appris. Pendant qu'un coiffeur me rase — et au fur et à mesure ma barbe repousse — je vérifie, dans ma poche la présence de la brochure. Me voilà sur la scène. Un bec de gaz y est allumé. Je vais pouvoir lire mon rôle ! Je sors la brochure. Elle est imprimée en allemand... Alors, je me réveille.» Mais Antoine est un combatif, un de ceux pour qui le trac est un stimulant. «Il est nécessaire, déclare-t-il, car il met l'artiste dans l'état second; il permet le dédoublement de la personnalité».

Et monsieur Duvernois termine sa conférence de la façon suivante : «Quel beau métier ! Atroce, mais beau ! Si beau qu'on l'aime malgré ses embûches et comme cet autre aimait Paris jusque dans ses verrues. Il faut retenir ceci : les meilleurs, les plus sensibles, par conséquent les plus enclins à la timidité, peuvent être paralysés un soir néfastes... Si vous vous trouvez là, je suis sûr que vous les soutiendrez de toute votre indulgence...»

PETITES NOUVELLES ET COMMENTAIRES

● Le programme officiel du Festival de Montréal a été annoncé par son président, monsieur Robert Letendre, lors d'une entrevue à l'émission «Carrefour». C'est ainsi que nous pourrions revoir la Comédie Française dans «L'Ecole des Maris» et «Le Jeu de l'Amour et du Hasard». Hélène Perdrière accompagnera la célèbre troupe. De plus, monsieur Gratién Gélinais annonce une deuxième pièce dont le titre n'est pas encore choisi et qui mettra en vedette plusieurs artistes canadiens.

● Pierre Dufresne a créé dans le télé-roman de Germaine Guévremont une composition extrêmement intéressante. Très consciencieux, Pierre a cherché durant des semaines un rire qui conviendrait à son personnage. Il prétend ne pas
(Lire la suite page 52)

ROMANS - NOUVELLES POLICIERES ET SENTIMENTALES - CONTES

Un roman d'amour complet

TOUT CHEMIN MÈNE À L'AMOUR

par PHILIPPE MOURET

Le visiteur du soir

Je suis désolé, vraiment désolé, Mademoiselle. Je ne savais pas que vous aviez eu la douleur de perdre Madame votre mère. Personne ne m'en avait prévenu. Et cela est arrivé récemment ?

Florence Réhan pinça les lèvres, nullement émue par des condoléances qui n'étaient que de convention.

— J'ai perdu ma mère, en effet, il y a moins d'une semaine. Vous le voyez, je suis tout à fait désemparée. Je n'ai pas encore eu le courage de reprendre mon travail.

— Bien sûr, bien sûr. C'est pour vous un bouleversement... Hélas ! le temps va vite et la vie continue. Nous sommes emportés par un tourbillon et il faut bien lui céder sous peine de... Eh ! oui, ma foi, sous peine de se faire oublier. Les clients sont impitoyables. Ils vous pressent, ils vous harcèlent, ils ne tiennent aucun compte des chagrins personnels... Ainsi, moi, on me réclame d'urgence ces dessins que vous avez accepté d'exécuter pour les Publicistes Associés. Je n'y suis pour rien, Mademoiselle, mais la maquette devait être prête il y a huit jours. Pensez-vous vraiment que demain, ou après-demain, au plus tard ?...

De la face poupine du courtier en publicité, Florence détourna ses regards vers la table à dessin qui occupait le milieu du petit salon, ancien cabinet de travail et salle de musique de Luc Réhan qu'elle avait adopté depuis des années. La table occupait presque toute la place laissée libre par le piano demi-queue, poussé dans un angle et que personne n'ouvrait plus.

— Oui, murmura-t-elle, il le faudra bien. Après demain...

— Merci infiniment, reprit le gros homme avec un soupir de soulagement. Je vous suis reconnaissant de l'effort que vous faites pour ne pas me laisser dans l'embarras. Vous comprenez, je me suis chargé de ce budget de publicité et c'est très important pour moi. Vous me direz que j'aurais pu m'adresser à d'autres dessinateurs, mais les conditions qu'ils me font... En plus de votre talent, vous êtes désinvolte. Je sais bien que votre pauvre mère avait une belle situation et que vous n'attendez pas pour vivre le produit de vos dessins. Ah ! je la regrette, Madame Charlotte Réhan, c'était une femme de tête. Savez-vous qu'elle songeait à me commander ? Parfaitement, nous avions eu, elle et moi, une conversation très sérieuse. Vous seriez devenue mon associée, chère mademoiselle. Nous aurions monté ensemble une affaire de premier ordre : pour moi, la partie commerciale ; pour vous, la partie artistique. Qu'en pensez-vous ? Pourrions-nous, éventuel-

lement, remettre à l'étude ce projet ? Vous voilà indépendante. Si mes renseignements sont exacts, votre père n'a aucun droit...

La jeune fille ouvrit tout grands ses yeux clairs. D'un geste dédaigneux, elle imposa silence à l'indiscret qui, néanmoins, poursuivit en bredouillant :

— Votre père... La séparation de vos parents... Habitez loin de vous... Étranger à votre vie... Vous me direz, évidemment...

— Oui, Monsieur, interrompit Florence en le dirigeant vers la porte. Je vous dirai que mes affaires de famille ne concernent que moi-même. J'irai après-demain soir vous porter la maquette et les dessins. Je serai exacte comme je l'ai toujours été avant le malheur qui me frappe. Comptez sur moi. Au revoir, Monsieur.

Toutefois, avant de prendre congé, le client se crut obligé de saluer avec componction le grand portrait de Mme Réhan qui occupait tout un pan de mur, en pleine lumière.

— Remarquable portrait, ressemblance admirable. Tout à fait elle. Comme je la retrouve ! Pauvre Madame Réhan, si vite enlevée ! Ce que nous sommes peu de chose, tout de même ! Bon courage, chère Mademoiselle !

Il était enfin dehors. Florence se sentit délivrée. Elle éprouvait une sorte d'âpre joie à reprendre le tête-à-tête avec son chagrin profond. Elle savait que le travail est le meilleur baume sur les blessures qui saignent trop fort. Alors, pourquoi pas tout de suite ? D'ailleurs, elle avait promis.

Avant de s'asseoir devant sa table, elle eut, elle aussi, un regard, mais sincèrement douloureux, voilé de larmes, vers le tableau qui, pourtant, ne l'avait jamais satisfaite. Bien qu'il fût l'oeuvre de son ami Aloys Brune, qui l'avait peint à la veille de son départ pour Rome où il achevait son temps de séjour à la Villa Médicis, elle ne parvenait point à aimer ce portrait. Sous prétexte de typer fortement une personnalité, le peintre en avait exagéré tous les traits. Florence ne reconnaissait pas sa mère en ce visage aux contours taillés à coups de hache, aux yeux durs, aux lèvres minces, au menton volontaire, presque agressif. Jamais elle n'avait vu à sa mère une telle expression rébarbative. Pour elle, Charlotte Réhan n'avait jamais été que tendresse et sourire, surtout dans les derniers jours, au cours de cette brève maladie que l'on avait sue tout de suite incurable. Elle se souvenait pourtant que les quelques amis accueillis au chevet de la morte avaient souligné à voix basse, à la lueur vacillante des cierges, une douceur, une sérénité qui, sur ce visage blanc, paraissait les surprendre.

Qui donc avait connu sa mère ? Elle

ou les autres ? Désormais, entre elles deux, entre le présent et le passé, régnait le grand mystère de la mort. S'il y avait quelque chose à connaître, Florence l'ignorait toujours...

Mais à quoi va-t-elle penser ? Que craint-elle ? De quoi doute-t-elle ? A-t-elle besoin de se rassurer en résumant mentalement, face à ce portrait qui fixe sur elle un regard impitoyable :

« Maman était une perfection. Tout d'abord, une intelligence hors série. Elle s'était fait un nom dans le domaine de la chimie. Elle dirigeait un important laboratoire et avait des dizaines d'employés sous ses ordres. Et puis, elle m'aimait sans réserves puisqu'elle m'a élevée toute seule après la désertion de mon père, ce bohème, cet être léger, inconstant, qui jamais ne s'est préoccupé de mon existence... Oh ! maman, comme j'aurais voulu suivre ta trace et de donner le bonheur d'être, comme toi, une scientifique. Hélas ! je n'étais pas douée et je sais que je t'ai déçue... Enfin, malgré son travail écrasant, elle trouvait encore le moyen d'être une maîtresse de maison exemplaire. Elle faisait bien tout ce qu'elle faisait et ne supportait pas le plus petit désordre, le moindre grain de poussière, la plus minuscule défaillance dans l'organisation et la marche de son intérieur. Bien sûr, les domestiques la trouvaient exigeante. Elle l'était aussi pour elle-même, je me souviens... »

Oui, Florence se souvenait d'un détail auquel elle n'avait pas attaché d'importance parce qu'il se situait dans une période tragique, juste le jour où sa mère avait perdu l'usage de la parole et où son cerveau s'était embrumé. La malade avait désigné, à la droite de son lit, un imposant bahut Renaissance au tiroir orné de grappes de raisins sculptées, en s'efforçant de balbutier : « Là, le tiroir... réparer... » En effet, depuis quelques mois, la serrure de ce tiroir était faussée et la clé n'y tournait plus. Pourquoi Charlotte Réhan ne s'était-elle pas plus tôt préoccupée de faire venir un serrurier, elle qui avait coutume de dire : « Une porte qui grinçe me rend malade. Une tache sur une boiserie me fait bondir. Un ombre sur une vitre me gâche la lumière du jour... » Au fait, presque jamais, en présence de Florence, Mme Réhan n'ouvrait ce tiroir. La jeune fille savait seulement qu'il contenait de vieilles photographies puisque c'était en voulant chercher celles d'une arrière-grand-mère, à qui, paraît-il, Florence ressemblait, que Charlotte avait constaté : « Tiens, la serrure ne fonctionne plus », sans ajouter de commentaires.

Mais comme c'était bien d'elle, à quelques heures de sa mort, de penser que quelque chose, dans la maison,

se trouvait en mauvais état et qu'il fallait le réparer ! Elle insistait, son doigt se tendait au bout de sa main tremblante. Sa bouche grimaçait sur les mots qu'elle parvenait à grand-peine à former : « Florence, le tiroir... Réparer... » La jeune fille avait acquiescé : « Oui, maman, ne t'inquiète pas. Je m'en occuperai le plus tôt possible ». Mais l'idée, bien entendu, avait été vite éclipsée par d'autres et le tiroir demeurait clos, avec sa serrure usée et sa vieille clé un peu tordue qui devait se trouver dans une boîte quelconque.

— Quand j'aurai fini ces dessins, je chercherai la clé et prévenirai le serrurier, murmura-t-elle familièrement, les yeux levés vers le portrait. Je te promets, ma petite maman, que j'entretiendrai de mon mieux cet intérieur que tu aimais tant. Maintenant un peu de courage et au travail !

Elle venait d'installer une feuille de papier sur sa table lorsque le timbre de l'antichambre retentit. La bonne tarda à aller ouvrir. Depuis la disparition de « Madame », le service se relâchait. Il faudrait aussi y mettre bon ordre. Florence poussa un soupir. Elle ne savait pas commander les domestiques et, à vrai dire, n'attachait pas grande importance aux rites du tablier blanc et de la troisième personne, sacrés pour Mme Réhan. Elle ne se retourna pas quand la soubrette espagnole entra pour lui annoncer :

— Un *senor* veut vous parler... Attendez grande salon.

Florence eut un geste d'impatience. Si on la dérangeait sans cesse, alors qu'elle avait déjà si peu de coeur au travail, ses dessins ne seraient jamais finis. Qui était ce visiteur ? Un ami ou un client ? De toute façon, il tombait mal.

Mais cet importun connaissait les lieux. Sans attendre, il suivit le pas de la domestique et Florence, devant cette présence masculine, se retourna et vit la haute silhouette vêtue de gris sombre, le visage bronzé, les cheveux d'argent.

— Florence, prononça seulement l'homme qui n'osait franchir le seuil du bureau.

Elle s'était dressée, derrière la table qui la séparait de lui. Ils restèrent quelques instants immobiles, se dévisageant, s'observant en silence.

Enfin, il parla, un peu de rouge colorant ses pommettes saillantes, le regard pénétré d'une émotion intense :

— Ai-je à m'excuser de m'être introduit près de toi sans y avoir été invité ? Je n'ai pu supporter une attente, fût-elle de quelques secondes ?

Elle protesta, d'un ton respectueux mais glacé :

— Vous êtes ici chez vous, mon père, et j'ajoute que votre présence m'était nécessaire pour liquider la succes-

sion... C'est d'ailleurs cette nécessité qui vous amène, je suppose. Le notaire vous a averti et vous venez à son appel, alors que vous n'avez pas répondu, il y a huit jours, au télégramme par lequel je vous apprenais que maman était dans le coma. L'essentiel est que vous soyez là. Votre part...

A mesure qu'elle parlait, sa voix se faisait plus dure. Luc Réhan ferma à demi les paupières et ordonna :

— Tais-toi, Florence.

Il avança dans la pièce, embrassa du regard la table à dessiner, le chevalet, le portrait de Charlotte, le piano en pénitence, puis s'assit et alluma nerveusement une cigarette, tournant sans affectation le dos à la toile d'Aloys Brune. La jeune fille était demeurée toute droite, raidie, pâle, résolument hostile.

— Tais-toi, mon enfant, répéta-t-il avec une douceur attristée. Je n'aurais pas souhaité que les premiers propos que nous échangeons depuis... depuis une dizaine d'années, fussent des paroles d'intérêt. Finissons-en immédiatement sur ce chapitre : j'ai expédié à ton notaire une renonciation totale. Tout ce que possédait ta mère est à toi. Moi, je gagne ma vie. Passons à un autre sujet.

— Mais, mon père, vous avez droit...

— Assez, te dis-je. Et puis, je t'en supplie, cesse de m'appeler « mon père » comme si j'étais ton confesseur. J'ai beau m'occuper de théâtre, je hais, dans la vie courante, toutes les attitudes mélodramatiques. Assieds-toi, Florence, et laisse-moi te regarder. C'est de cela, surtout, que j'ai le droit, aujourd'hui.

Elle obéit, non sans réticence, le visage toujours buté, la bouche boudeuse.

— Je n'ai trouvé, ton télégramme qu'avec plusieurs jours de retard, en même temps que la lettre du notaire. Je me trouvais dans le Midi, je veux dire à Naples et en Sicile, où je présentais un orchestre français. C'est seulement à mon retour à Rome... Si je ne t'ai pas répondu, c'est parce que j'ai pris tout de suite l'avion. Pouvais-je mieux faire ? Et nous voilà maintenant, comme deux étrangers, je voulais tenter ma chance. Vas-tu me dire qu'elle s'est évanouie et que tu m'as déjà rejeté, sans réflexion, sans examen, au premier instant où je t'ai revue, après plus de dix ans. Florence ?

La jeune fille répliqua avec vivacité :

— Ce n'est pas ma faute, papa, si je ne vous connais pas davantage.

— Non, concéda-t-il, ce n'est pas ta faute, j'avoue même que je ne suis pas, à cet égard, sans reproche, je me suis abandonné trop facilement aux circonstances qui mettaient entre nous de la distance, et à mon tempérament qui m'éloignait des chicanes, des procès, des revendications. Lutter à coup de papier timbré pour enlever un enfant à sa mère, une mère fanatique, infiniment plus mère qu'épouse... Ah ! je me suis dit souvent que j'aurais dû le faire. Tu pourrais même me reprocher aujourd'hui de ne l'avoir pas fait. Je n'ai jamais pu m'y résoudre. En revanche, j'ai usé de tous les moyens de persuasion. J'ai prié, j'ai supplié...

Elle l'interrompit avec l'amertume d'une longue rancune accumulée.

— Maman m'a dit que, depuis le jour de votre séparation, vous ne vous étiez jamais informé de moi, que vous ne viviez que pour votre théâtre, votre musique...

Il eut un si violent sursaut en se levant brusquement, et son poing battit l'air avec une telle force qu'elle recula légèrement, effrayée de ce qu'elle avait osé dire et de ce qu'il allait répondre :

— Mon théâtre ! Ma musique ! Et aussi mes comédiennes et mes musiciennes, probablement ? Tout cela est encore plus odieux que je ne pensais. Un tel mensonge...

Alors, à voix plus haute et avec une violence presque égale à la sienne. Florence répéta :

— Maman me l'a dit. Maman n'a pas pu mentir. Je ne permettrai jamais que l'on insulte sa mémoire. Vous moins que tout autre, mon père.

Instantanément calmé, il baissa le front qu'un poids trop lourd venait d'accabler. Florence ne put s'empêcher d'un sentiment de pitié en même temps que d'admiration. Elle qui se souvenait à peine de son père, elle qui n'en avait entendu dire que du mal, elle découvrait à la fois qu'il était beau, que le chagrin rendait encore plus nobles ses traits de médaille antique, et aussi qu'elle lui ressemblait, quoi qu'en affirmât Charlotte Réhan, et qu'il n'avait rien, vraiment rien, de l'individu superficiel et insensible qu'on lui avait toujours décrit. Elle résista à l'élan qui la poussait vers cet homme dont le sang coulait dans ses veines.

— Allons, soupira-t-il, je ne me trompais pas lorsque je venais vers toi sans oser espérer. Je devine trop bien que celle que tu pleures t'a appris à me mépriser, à me haïr et ne t'a dicté que des consignes sans pitié pour moi, sans pitié pour toi. Après t'avoir asservie à son culte durant sa vie, elle t'a enchaînée à elle et à ses griefs jusque dans la mort. Tu n'en es pas responsable et je ne te tiens rigueur de rien. Je n'insiste pas, Florence, et ne t'en dirai pas davantage. J'accepte de partir comme je suis ve-

nu, sans avoir obtenu de toi un seul regard de tendresse, une seule parole simplement filiale, sans parler d'un seul baiser qui, pourtant...

Elle eut un geste imperceptible pour s'approcher de lui. Ses lèvres tremblèrent. Mais, une fois de plus, elle se raidit, ayant jeté un coup d'oeil au portrait de sa mère comme pour en implorer assistance et conseil. Luc Réhan ne perdit rien de ce bref débat de conscience.

— Restons-en là, ma pauvre enfant. Moi, je m'en vais. Prolonger un tel entretien serait inutilement cruel pour nous deux et ne nous mènerait qu'à des tristesses pires. Encore une fois, je cède, mais ce n'est pas par faiblesse. C'est par souci de ton repos et de ton bonheur. Reste fidèle au culte fanatique que ta mère a su t'inspirer. Si tu venais à perdre la foi aveugle que tu as mis en elle, ce serait trop affreux pour moi.

Un sanglot sourd se brisa dans la gorge de Florence mais elle ne bougea pas et ne desserra pas les lèvres. Déjà tourné vers la porte, Luc Réhan acheva :

— Tu n'as nul besoin, au surplus, de ce père que tu n'as pas connu. Tu as vingt et un ans, tu es belle, ta mère t'a laissé de la fortune et je vois que tu as un métier. Peut-être as-tu déjà, en outre, formé des projets d'avenir. Tout est bien pour toi. Adieu, Florence.

Il attendait encore désespérément un geste qui l'eût retenu. Pour gagner du temps, peut-être, ou pour détendre l'atmosphère, il fit remarquer, les yeux levés vers le portrait :

— Tu as là un beau souvenir, une oeuvre de grande classe. De qui est-

il ? Aloys Brune ? Mais c'est un jeune Prix de Rome. J'ai eu plusieurs de ses toiles, dans ma dernière exposition, Via Vitorio Veneto... Un de tes amis, Florence ? Tu le féliciteras de ma part. La ressemblance est extraordinaire.

Il n'en fallait pas davantage pour augmenter l'hostilité de la jeune fille. Souligner la ressemblance de ce portrait, c'était reconnaître l'exactitude de cette dureté qu'elle niait. Non, non, sa mère n'avait pas été cela. Elle le dirait à Aloys. Elle lui demanderait d'effectuer des retouches, de corriger, d'adoucir. Il le ferait, s'il l'aimait vraiment.

Ils n'avaient plus rien à se dire, son père et elle. Comme une enfant que l'on contraint à être polie, elle s'avança vers lui et lui tendit sa joue. Il y déposa un baiser qu'elle s'abstint de lui rendre. Et la porte se referma. Et Florence se retrouva seule.

Oh ! combien seule, infiniment ! Non, elle n'avait pas de projets d'avenir. Elle n'aimait pas Aloys, ni aucun autre. Elle n'avait aimé que sa mère. Et elle avait perdu sa mère, et repoussé son père qui arrivait vers elle, les bras pleins de tendresse. Rien, plus rien, plus personne. Il fallait vivre ainsi, travailler sans ardeur, attendre l'apaisement et peut-être l'oubli.

Jusqu'au jour... Mais viendrait-il, ce jour-là, où elle se blottirait entre les bras d'un homme, d'un être élu qui deviendrait son soutien, sa pensée totale... En cet instant, elle n'était plus sûre ni de sa croyance ni de sa force. Et comme elle s'abattait en pleurs sur sa feuille de papier à dessin, elle se reprocha de songer que, si son père était revenu en cet instant, elle fût tombée sur sa poitrine en le suppliant de l'emmener chez lui, à Rome.

II — Le tiroir aux raisins

Deux mois s'étaient écoulés depuis la visite de Luc Réhan et Florence pouvait se dire de bonne foi qu'elle avait recouvré son équilibre. Il lui arrivait de moins en moins souvent de se jeter en sanglotant sur son lit, de refuser un travail qu'elle ne se jugeait pas le courage d'entreprendre ou de fermer sa porte à ses meilleurs amis.

Des amis, en comptait-elle tellement ?

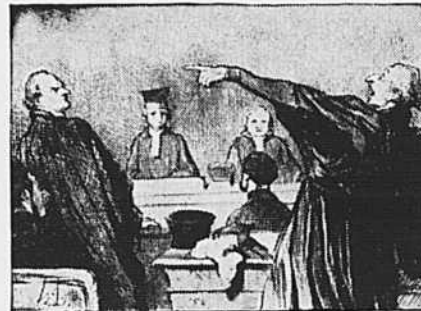
Charlotte Réhan, chimiste renommée et directrice d'une importante entreprise, s'était fait de très nombreuses relations, mais l'âpreté d'un caractère qui ne s'amollissait qu'au contact d'une fille jalousement aimée ne pouvait lui permettre d'entretenir de véritables amitiés. Elle eût été trop autoritaire, trop cassante, absolue en ses opinions et exigeant d'avoir toujours le dernier mot. Florence n'aurait jamais voulu avouer que sa mère avait fait le vide autour d'elle à force de critiquer impitoyablement tous ceux de ses camarades qu'elle amenait chez elle, surtout s'ils touchaient de près ou de loin à un milieu artistique. Mme Réhan ne se consolait pas que sa fille eût été rebelle aux mathématiques et aux sciences. Elle eût souhaité que Florence fit sa médecine, mais la jeune fille ne se sentait douée que pour le dessin et avait dû lutter longuement pour obtenir d'entrer aux Arts Décoratifs.

Seul Aloys Brune trouvait grâce auprès de la terrible mère de Florence, peut-être parce que, bien que peintre de talent, il avait le physique, les manières et le langage d'un homme d'affaires moderne, réaliste et précis ; une certaine franchise brutale, une ambition dénuée de sentimentalité. Il acheva la conquête de celle qui avait consenti à lui servir de modèle en refusant qu'elle lui payât l'exécution de son portrait. Mme Réhan gagnait de

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Pour qu'un accusé soit convaincu de vol sur la personne d'un chauffeur de taxi, faut-il nécessairement que la victime ait vu le voleur le dépouiller ?

Deux jeunes gens hèlent un taxi sur une rue de Montréal. Ils montent dans le taxi et demandent au chauffeur de les conduire à une certaine adresse. Mais au moment de partir, le chauffeur reçoit un coup violent sur la tête et perd connaissance. Quand il revient à lui, les deux passagers ont disparu. Puis il constate qu'il n'a plus sa montre, ni son argent.

La police réussit à arrêter l'un des jeunes gens. Le chauffeur l'identifie comme un des passagers suspects. Il ne peut préciser cependant si le prévenu est celui qui l'a frappé et volé : il est possible que ce soit l'autre. Une chose demeure certaine : il n'avait plus de montre, ni d'argent, après la disparition du prévenu et de son compagnon.

Accusé de vol avec violence, le suspect est cité devant un tribunal de juridiction criminelle. Mais il proteste de son innocence et dépose en Cour pour expliquer l'affaire et tenter de se disculper. Il admet être monté à bord du taxi avec un autre jeune homme, le soir du vol et à l'endroit indiqué par le chauffeur. Contrairement aux apparences cependant, son compagnon, l'autre passager, n'était pas un ami, ni même une connaissance. C'était ni plus ni moins qu'un étranger, rencontré par hasard quelques moments avant l'incident du taxi. Et c'est précisément en montant dans le taxi qu'une violente dispute se serait élevée entre eux ; puis ils en seraient venus aux coups. Finalement ils se séparèrent, abandonnant le taxi.

L'accusé affirme, de plus, que ni lui, ni son compagnon n'a frappé le plaignant, encore moins volé.

L'accusé est-il COUPABLE ou NON-COUPABLE de vol avec violence ?

COUPABLE a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 23 décembre 1958.

ROBERT MILLET, B.A.

l'argent mais détestait le dépenser pour ce qu'elle appelait « des luxes inutiles ». Aloys savait ce qu'il faisait en s'attirant la sympathie toute relative de Charlotte. Il aimait Florence et Florence ne l'aimait pas. Il fallait conquérir Florence, lentement. Il y mettrait le temps qu'il faudrait, avec toutes les chances de son côté. Avant tout, plaire à la mère: c'est une tactique bien connue des amoureux doués de patience et de méthode.

Venu rapidement à Paris entre deux trains pour le mariage d'une de ses soeurs, le jeune homme téléphona un matin à Florence:

« Puis-je vous voir aujourd'hui? Ce soir?... Je vous emmène dîner, Flo... Quoi? Vous ne voulez pas sortir?... Mais, voyons, Flo, votre deuil ne vous oblige pas à vivre comme une recluse. Je ne vous ai pas parlé d'un grand restaurant, ni d'un endroit où l'on danse. Il faut vous secouer, ma petite Flo, c'est une question de santé aussi bien morale que physique... Pas de discussion, je viens vous chercher à huit heures ».

Elle avait accepté, de guerre lasse, et Aloys avait ajouté:

« D'ailleurs, j'ai à vous parler... »

Elle ne le savait que trop bien, ce qu'il avait à lui dire. Maintenant qu'elle était seule, elle devenait accessible à des propositions de mariage toujours éludées, toujours ajournées. Un jour ou l'autre, elle le savait, elle finirait par accepter cette union, sans enthousiasme, sans allégresse comme l'invitation à dîner, mais ce ne serait pas ce soir. Elle avait encore le coeur trop lourd.

En fin de journée, tandis qu'elle attendait Aloys, Florence se surprit à soigner sa toilette plus qu'elle n'avait songé à le faire depuis deux mois. Après la mort de sa mère, elle s'était confinée chez elle, dans son atelier de dessin, presque toujours habillée d'un pantalon et d'un chandail à col roulé, ses cheveux tombant sur ses épaules sans la moindre mise en plis. Comme elle se regardait dans la glace, elle adressa à son image une grimace réprobative.

« Je fais vraiment trop Saint-Germain-des-Prés. Même dans un petit bistrot d'artistes. Aloys aurait honte de moi, lui qui est toujours si correct. D'ailleurs, maman avait horreur de cette tenue. J'ai eu tort de me laisser aller. Je dois réagir. »

Elle revêtit une robe de jersey noir, bien coupée, au drapé sobre, mais qu'elle orna d'un bijou pour la rendre moins austère. Ses cheveux, sous la brosse humide, retrouvèrent leur souplesse. Elle les releva, les fit gonfler, les noua en torsade sur sa nuque. Avec un peu de maquillage, elle donna du relief à ces pommettes saillantes qu'elle avait héritées de son père et qui lui dessinaient un étrange petit visage triangulaire, éclairé par des yeux vert d'eau et des dents éblouissantes entre les lèvres charnues. Elle constata non sans plaisir:

« J'ai repris figure humaine. Au fond, cela fait du bien ».

Il n'était pas encore huit heures. Désœuvrée, n'ayant pas le temps d'accomplir un travail quelconque, elle passa de sa chambre dans celle de sa mère où elle n'avait touché à rien depuis la mort de Charlotte. Il faudrait pourtant bien, un jour, qu'elle se résolût à classer des papiers, à ranger de vieux documents. Et aussi des photographies. Le serrurier était venu réparer le tiroir aux rainures que Florence avait ouvert et refermé aussitôt. La plupart de ces images jaunies ou à demi effacées ne lui rappelaient personne qu'elle eût jamais connu.

« Ce ne sera pas un sacrilège d'en détruire une bonne partie, songea-t-elle. Je garderai précieusement toutes

celles qui représentent maman. Je constituerai un album ».

Distraitement, elle ouvrit le tiroir et en inspecta le contenu. C'était bien ce qu'elle pensait: des groupes familiaux ou scolaires, des cartes postales, quelques vieilles lettres. Rien qui parût intéressant.

« Il est même étrange que maman, qui avait tant d'ordre eût conservé tout ce fatras... »

Mais il y avait autre chose dont elle eut la révélation en soulevant une liasse de photographies: tout un paquet de lettres adressées à son nom, de l'écriture de son père et portant le cachet de Rome.

Soudainement très nerveuse, Florence chercha, fouilla, jetant sur le tapis tout ce qui la gênait. C'était bien cela: des lettres de son père à Charlotte, mais surtout ces lettres, pour elle, et qu'elle n'avait jamais lues, qu'on ne lui avait jamais remises...

La pendule Louis XVI de la cheminée sonna huit coups. En même temps, l'ascenseur montait. Aloys, comme toujours, était l'exactitude faite homme.

fait de mon bonheur ». Elle finit par se réjouir de la diversion procurée par Aloys. Elle avait toute la soirée devant elle pour réfléchir, pour décider.

Dans le salon, elle retrouva le jeune peintre. Il la salua de formules pleines de tact, affectueuses mais mesurées. Elle lui fut reconnaissante de sa pudeur de sentiments. Il ne faisait jamais de grandes phrases mais on le savait toujours sincère. Cependant elle lui en voulut un peu, en la circonstance présente, de ne pas s'étendre davantage sur les mérites de la défunte. Sur un ton amical, mais avec une légère nuance de reproche, elle l'amena devant le portrait et lui signala ce qui la choquait:

« Ne vous semble-t-il pas que, de quelques coups de pinceau, il vous serait facile d'atténuer cette dureté? Voyez-vous ce que je veux dire, Aloys? Là, l'expression des yeux, le pincement des lèvres... Oh! naturellement, je ne vous demande pas cela tout de suite, mais quand vous en aurez le temps, à votre retour de Rome... Je compte sur votre amitié... »

Il observa alternativement le portrait



— Tu vas te sentir mieux après avoir donné quelques billets !

La domestique espagnole annonça, de sa voix chantante:

— Un señor... Attendez dans grande salon.

Florence se retourna, très pâle sous le fard:

— Carmen, ne touchez à rien de tout cela. Je rangerai ce soir, en rentrant.

Carmen haussa les épaules et fit un geste d'indifférence. On pouvait compter sur sa discrétion, avec les quelques mots français qui composaient son répertoire, mais Florence jeta un coup d'oeil de regret sur toute cette correspondance qui se trouvait là, offerte, et qu'elle consulterait seulement dans quelques heures.

Au fait, la consulterait-elle? Un trouble profond s'emparait d'elle. Elle se remémorait une phrase de son père: « Si tu venais à perdre la foi aveugle que tu as mise en ta mère, ce serait trop affreux pour toi! » Elle se souvenait aussi des confidences d'une amie, toute jeune mariée, qui avait découvert dans les papiers de son mari, une lettre de femme: « Je l'ai lue, et si tu savais comme j'ai eu tort! J'aurais gardé mes illusions. Maintenant, je ne crois plus en lui. C'en est

et la jeune fille. On lisait un peu d'ironie à travers les verres des lunettes cerclées d'or.

— Par amitié pour qui, Flo? Pour vous ou pour votre mère?... Pour vous, vous le savez très bien, il ne s'agit pas d'amitié. Quant à Madame Réhan... Mais nous parlerons de cela tout à l'heure, en dinant. Etes-vous prête? J'ai retenu une table. Vous êtes bien jolie, Florence. Je n'aime pas les robes noires, mais celle-ci vous va à merveille.

Toujours en vertu de la même délicatesse, il avait porté son choix sur un petit restaurant élégant mais très paisible. Florence n'eut pas un seul instant l'impression, qu'elle redoutait, de trahir son deuil. Ils s'assirent et commandèrent leur menu, tout en échangeant des nouvelles. Florence parlait de son travail, Aloys du sien, c'est-à-dire de Rome et de cette merveilleuse Villa Médicis, domaine français d'où la vue plonge sur les jardins du Pincio, la coupole michel-angélesque de Saint-Pierre, la cité du Vatican, les plus nobles perspectives de la Ville aux Sept Collines.

Florence écoutait, fascinée sans se

l'avouer. Rome, c'était Rome, tout d'abord, mais c'était aussi le lieu où vivait ce demi-inconnu, l'homme dont elle portait le nom, qui lui avait écrit, dont jamais elle n'avait lu les messages, peut-être désespérés, certainement tendres et pressants. Rome, c'était son père, Luc Réhan, directeur de La Compagnie d'Art Franco-Romaine, animateur de manifestations théâtrales, musicales et picturales et l'un des plus dévoués serviteurs de la cause artistique nationale à l'étranger. Elle songea qu'en cette heure, si elle l'avait voulu, elle pourrait être là-bas, près de lui, dans cette atmosphère enchantée qu'Aloys décrivait en termes colorés avec une ardeur dont il n'était pas prodigue. En cette heure, depuis des années, si elle avait lu ces lettres.

Tout d'un coup, le jeune homme la regarda plus intensément. Il croisa ses mains sur la table et devint grave:

— Florence, je vous ai dit que j'allais à vous parler. J'ai vu votre père, il y a deux jours.

Ces paroles correspondaient si bien à sa pensée qu'elle n'en fut nullement surprise. D'ailleurs, il était normal qu'une rencontre fût advenue, au sein d'une capitale étrangère, entre deux Français, tous deux artistes. C'est le contraire qui eût été surprenant.

Sans attendre qu'elle réponde, il poursuivit:

— Je l'ai vu au cours d'une fête émouvante, exaltante même. Dans le grand salon d'apparat de la Villa, des mains de l'ambassadeur de France, parmi l'élite de la colonie française de Rome, et surtout de tous ses artistes, Luc Réhan a reçu les insignes d'officier de la Légion d'honneur. Nous étions tous très émus, mais il l'était plus que nous, surtout lorsqu'il m'a aperçu, dans la foule... Vous ignorez sans doute, Flo, qu'il était l'objet de cette distinction. Je suppose pourtant que les journaux en ont parlé, à Paris?

Elle rougit, un peu confuse sous le regard perçant du peintre.

— Je ne lis pas les journaux. Maman ne les lisait pas... Et puis, je n'ai vu personne qui ait pu me mettre au courant... J'aurais envoyé un mot, peut-être...

Aloys haussa les épaules:

— Allons donc, Florence, vous ne l'auriez pas fait, pour la seule et unique raison que l'ombre de votre mère, le souvenir de votre mère, l'autorité même posthume de votre mère, vous en auraient empêché. Vous continuez à ne vivre que par elle. Toute votre existence est réglée par l'image idéale qu'elle vous a laissée d'elle-même. Vous contestez même ses traits. Vous désireriez que je lui fasse un visage d'ange. Y aurais-je consenti, pour vous faire plaisir, que je n'y consentirais plus aujourd'hui, après avoir vu votre père. J'ai peint votre mère telle qu'elle était et je veux que vous en soyez sûre.

Elle se cabra, comme sous une offense:

— Aloys, qu'insinuez-vous? Vous essayez de détruire... Est-ce lui qui vous en a chargé? Je refuse de vous entendre! Je vous défends...

— Je ne veux rien détruire, au contraire, continua-t-il calmement. Je m'efforce de reconstruire, de rétablir une vérité que je connais, que j'avais toujours soupçonnée, et dont je suis plus que certain après avoir entendu Luc Réhan, cet homme que tout le monde admire, excepté vous, me dire avec les yeux pleins de larmes: « Vous êtes Aloys Brune, un ami de ma fille. Ainsi, il ne sera pas dit que ce que j'ai de plus cher au monde n'aura pas été représenté en un tel lieu, en un tel jour. Permettez-moi de vous embrasser, mon jeune ami, et dites-lui, quand vous la verrez, que je vous suis

reconnaissant de la joie que vous m'avez donnée en étant là, tout simplement... Il m'a embrassé, Florence, comme un père, et je l'ai soutenu de mes bras car il pleurait, amèrement, tandis que les coupes se levaient en son honneur et que les vivats de ses amis montaient vers lui...

— Taisez-vous, murmura Florence. Vous allez me faire pleurer, moi aussi. Je ne veux pas...

— Vous ne voulez pas voir ce qui est, Flo, ce qui a toujours crevé les yeux. Votre mère avait ses qualités qui étaient grandes, mais elle s'est montrée injuste, exclusive, cruelle envers son mari. Luc Réhan m'a parlé longuement après la fête. Nous avons fini la soirée ensemble dans une petite trattoria du Transtévère. Il a préféré mon humble compagnie à celle des plus hautes autorités officielles, parce qu'il était avide d'entendre parler de vous. Il m'a raconté... oh! rassurez-vous: lui il n'a accablé personne. Il m'a dit son mariage d'amour, il y a vingt-deux ans, votre naissance, les premières années heureuses, et puis les incompréhensions, les vexations, les contraintes, les heurts d'une nature d'artiste contre un caractère absolu, intransigent. Votre mère avait horreur des arts, votre père ne vivait que par eux. Elle l'a englobé dans cette détestation, je me souviens d'une réflexion qu'elle m'avait faite, tandis qu'elle posait pour moi: « Je suis bien fâchée que Florence ait été douée pour le dessin, mais bien heureuse que ce ne soit pas pour le théâtre ou la musique. Ainsi elle ressemble moins à son père. C'est une petite satisfaction mais c'en est une... » Il y avait dans ces mots tant de haine à peine contenue que j'en avais froid dans le dos.

— Et lui! s'écria la jeune fille, ne l'a-t-il pas détestée, délaissée, abandonnée? Et pour quoi? Et pour qui, sans doute?...

Aloys haussa les épaules:

— Nous autres Français vivons à Rome comme si nous avions constitué une petite ville de province. Tout se sait, tout se colporte et se répète. La vie de votre père est parfaitement digne. Il habite dans le quartier de la place d'Espagne un appartement attenant à sa salle de spectacle et admirablement tenu par une vieille domestique qu'il a fait venir de France. On m'a même dit son nom; je l'ai oublié. En dehors de ce détail, vous voyez que mes renseignements sont précis.

Le visage de Florence s'était brusquement éclairé.

— Une vieille servante? Serait-ce Mélanie? C'est elle qui m'a élevée. Après la séparation de mes parents, maman lui a dit: « Choisissez! » Elle est partie tout de suite, sans dire où elle allait. Mon père n'avait pas encore fondé sa compagnie. Il ne s'occupait que d'organiser des tournées et des concerts. Il mettait des pièces en scène, il jouait lui-même du piano et composait. Sa vie était plutôt nomade, vous comprenez...

— Pour madame Charlotte Réhan, tout cela n'était pas sérieux. Oui, je comprends, fort bien même.

— Dès qu'il s'est fixé à Rome, il a dû appeler Mélanie. Elle lui était toute dévouée. Maman ne s'entendait pas du tout avec elle. C'était pourtant une brave femme. Je l'aimais bien.

— Parbleu! Tout cela est lumineux, ma petite Flo. Pour conclure et essayer de vous convaincre, comme je me suis juré de le faire, disons qu'il arrive parfois que deux êtres soient appelés à se séparer. Incompatibilité d'humeur, c'est fréquent et banal. Sans doute vaut-il mieux se quitter à l'amiable que de se tirer des coups de revolver. Autre chose est de priver un père de son enfant, et une petite fille de son père, quand celui-ci est

non seulement irréprochable, mais d'une nature d'élite, un grand artiste, une belle âme. Voilà ce que, respectueusement, je reproche à votre mère, même si vous devez m'accuser de me mêler abusivement de vos affaires. Il est encore temps, Florence, de réparer...

Réparer: le dernier mot prononcé intelligiblement par la mourante. La jeune fille, pour la première fois, opéra un rapprochement entre la serrure faussée et la découverte des lettres. Réparer! Mme Réhan, étendant sa main tremblante, déjà étreinte par la mort, avait bien dit: réparer. Non vraiment, selon toute vraisemblance, il ne s'agissait pas du tiroir, ni de la serrure...

Florence baissa les paupières sur ses yeux envahis de larmes.

— Aloys, dit-elle, je vous remercie. Vous avez eu le courage de me faire beaucoup de mal, mais je crois que, de ce mal, peut surgir un bien immense. Je vais bientôt vous suivre à Rome. Si je n'écoutais que la voix qui m'y appelle, je sauterais dans l'avion ou le train avec vous, dès demain. Mais j'ai des commandes à satisfaire, des dispositions à prendre...

Elle hésita et murmura:

— Des lettres à lire, d'autres à détruire...

— Que dois-je dire à votre père? Qu'il vous prépare une chambre, n'est-ce pas? Vous êtes bien décidée? Vous ne changerez pas d'avis?

— Je ne changerai plus, dit-elle, je partirai le plus tôt possible... Maintenant mon cher ami, reconduisez-moi à la maison. Je suis aussi exténuée que si je venais de livrer une lutte mortelle.

Ce n'était pas le moment choisi pour parler d'amour ni de mariage. Aloys se résigna, une fois de plus, à n'être que l'ami loyal qui respecte les consignes de silence. Cependant, il souriait, heureux, en prenant congé de Florence devant sa porte.

Il y aura deux Français comblés de joie, dans Rome, la semaine prochaine: Luc Réhan et Aloys Brune. A bientôt, chère petite Flo!

Florence, en dépit de sa fatigue et

de sa tête qui tournait, se rendit directement dans la chambre de sa mère. Sans même prendre la peine d'enlever son manteau, elle ouvrit successivement toutes les lettres de son père qui portaient son propre nom. Dans chacune, c'était le même cri de douleur et de révolte: « Mon enfant, ma chérie, toujours sans nouvelles de toi. Pas même un mot, un signe de vie, quelques lignes sur une carte. Est-ce donc si difficile, ou te l'a-t-on défendu, ou n'as-tu plus pour moi la moindre parcelle de tendresse? Pourtant, souviens-toi, je t'ai bien aimée. Quand tu as eu ta coqueluche, je t'ai promenade toutes les nuits dans mes bras, en chantant pour t'endormir dans l'interval de ces quintes qui te déchiraient la poitrine... Mais je suis fou, tu étais un bébé, dans ce temps-là, tu ne peux pas te souvenir. Ah! Dieu! toute la tendresse que l'on donne aux tout-petits et dont ils ne gardent pas la mémoire! Depuis, Florence, j'ai voyagé, j'ai erré de par le monde, mais je revenais parfois et tu me tendais les bras. Et puis, j'ai dû partir, tout à fait, pour toujours. Et je t'ai perdue, ma chérie, mais je t'aime, tu sais, je t'aime. Tu es toujours ma toute petite... »

Une lettre succédait à l'autre. Les larmes de la jeune fille tombaient sur le papier, diluaient l'encre déjà ancienne. Elle se débattait plus que jamais entre ce flot de tendresse, ce fleuve de douloureuse révolte, et le respect dû à sa mère qui avait commis le crime de la vouloir pour elle seule. C'était trop injuste, à la fin, et le vivant triomphait. Mais comme il était amer, ce triomphe! Et comme Luc avait été psychologue: « Si tu venais à perdre la foi aveugle... » Ah! partir, partir, trouver l'apaisement, se laisser bercer comme autrefois, comme au temps de cette bienheureuse coqueluche, lorsque son père la promenait, chantait pour elle...

Les lettres lues et relues, elle les réunissait par un lien et les rangeait précieusement. Elles ne la quitteraient plus jamais. C'était une revanche méritée. Au contraire, elle déchira et brûla toutes, sans les lire, celles de

Luc à Charlotte. Elles contenaient sans doute des secrets qui ne lui appartenaient pas. La double opération terminée, elle alla dans son atelier et fit l'inventaire des travaux en cours. Tout serait achevé en quelques jours. Elle pourrait, dès le lendemain, s'assurer une place d'avion. Et puis, avant de quitter la pièce, elle regarda le portrait, sans passion mais à son insu, avec une pointe de défi:

— Tu vois, maman, dit-elle, je m'apprête à réparer.

Il lui sembla que le visage taillé à coups de hache, aux yeux durs, à la bouche pincée, s'adoucissait en une expression plus sereine: celle qu'il avait eue dans la mort.

III — Clelia, l'inconnue blonde

TOUTE fière de s'être bien comportée pendant son premier voyage aérien, Florence ne voyait pas cependant sans angoisse approcher les minutes de l'atterrissage. Elle évitait de regarder le terrain, c'est-à-dire l'aéroport de Clampino au-dessus duquel virait l'appareil. En outre, parmi ces silhouettes humaines qui s'agitaient autour des bâtiments, elle savait que se trouvait son père. Que serait leur prise de contact, en dépit du message verbal dont s'était chargé Aloys, scrupuleusement sans aucun doute, et des télégrammes échangés?

L'avion descendait, il allait se poser. Florence, tout en rassemblant ses bagages, se prenait à craindre que son père n'eût pas tout à fait oublié l'accueil plutôt désagréable qu'elle lui avait réservé deux mois plus tôt et n'en eût conservé une secrète rancœur. Elle pouvait s'attendre à ce qu'il en résultât, de son côté, une certaine gêne. Seraient-ils appelés à parler du passé et de la mort? Cela paraissait inévitable. Elle appréhendait, là aussi, quelques frictions. Certes, Charlotte avait eu des torts graves et Florence l'avait reconnu assez franchement pour accourir vers son père, mais son père n'entendait pas abandonné avec trop d'éclat une cause qui lui avait été chère pendant tant d'années de sa vie.

Durant toute la durée du voyage, la jeune fille avait préparé les paroles nuancées qu'elle prononcerait, les gestes calculés qu'elle accomplirait. Mais il y eut l'imprévu des grands mouvements subits qui emportent, en un instant, les résolutions les mieux réfléchies. L'avion se posa sur le terrain et Florence en descendit sans avoir encore distingué aucun visage parmi la foule qui s'avançait à la rencontre des arrivants. Tout d'un coup, elle se sentit étreinte par deux bras robustes. Peut-être que Luc Réhan, lui aussi, avait calculé, à l'avance, l'ampleur de ses effusions. En tout cas, à la vue de sa fille, il avait perdu la notion du temps et s'était imaginé transporté une quinzaine d'années en arrière, à l'époque de cette coqueluche où il n'était qu'un jeune père comme tous les autres.

— Florence, ma petite fille chérie, disait-il d'une voix illuminée de bonheur.

Et le miracle communicatif se produisit. Florence prononça, surgit de son enfance, sans qu'il fût question de « mon père » ou de vouvoiement, les mots qu'elle disait autrefois:

— Papa, papa, comme je suis heureuse d'être là et de te revoir!

Quand, reprenant enfin conscience de la réalité présente, leurs regards se rencontrèrent, ils se virent aussi émus l'un que l'autre et tous deux eurent le même rire jeune qui résonna dans l'air tiède.

A ce moment eut lieu, autour de l'avion, une légère bousculade qui faillit les séparer. Une grande vedette française qui venait en Italie pour y tourner un film descendait du même

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	7	2	5	6	3	8	4	2	5	7	3	4	6	2	5
V	S	S	S	U	B	P	O	O	E	O	O	U	N	Y	M
8	4	3	7	5	2	6	4	8	3	7	2	6	4	5	8
E	S	N	I	A	E	E	M	N	H	G	Z	I	A	I	S
7	4	2	6	5	3	8	4	2	7	5	4	8	2	6	3
N	N	P	N	N	E	E	Q	L	E	E	U	Z	U	V	U
7	4	3	6	5	2	8	4	7	5	3	6	2	8	4	5
Z	E	R	I	D	S	A	Z	C	E	A	T	I	D	D	D
7	4	2	6	5	3	8	4	2	7	5	6	3	4	2	7
E	E	N	A	E	U	E	S	D	T	B	T	F	O	U	T
7	4	3	5	6	2	8	7	5	3	6	2	8	4	5	7
E	M	O	O	I	L	M	T	U	Y	O	G	A	M	R	O
4	8	2	5	7	3	6	4	2	5	7	3	8	4	2	5
E	I	E	S	U	E	N	I	N	E	X	R	N	L	T	S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

avion que Florence. Les photographes l'assaillirent. Elle adressa à Luc Réhan un petit signe amical :

— Hello! Luc, quand se voit-on ?

D'autres personnes de connaissance saluaient Luc, lui serraient la main. La présence de cette jeune fille à ses côtés piquait si vivement leur curiosité qu'il ne put se dispenser de la présenter :

— Ma fille, Florence.

Des exclamations fusèrent :

— Comment ? Vous aviez une fille si grande et si belle et vous la cachiez à tout le monde ? Vous vouliez vous rajeunir, avouez-le !

— Au contraire, je ne suis pas peu fier de la montrer. N'est-ce pas qu'elle me fait honneur ?

En dépit de cette fierté, il était impatient de s'échapper avec elle. Il l'entraînait au dehors et allait la faire monter dans sa voiture lorsque son regard fut attiré par une autre voiture très élégante, très sport, dont descendait une jeune femme chargée de légers bagages.

— Un instant, dit-il à Florence tandis que son regard joyeux s'assombrissait.

Mais la jeune femme venait vers lui, très désinvolte, expliquant et s'excusant d'une voix teintée d'un accent indéfinissable :

— Oh! dear, je vous dis bonsoir et adieu car je prends l'avion pour New-York. Pardonnez-moi de survenir entre vous et votre chère fille juste au moment de son arrivée, mais j'ai téléphoné chez vous toute la journée et vous n'y étiez jamais. Mélanie, la chère vieille chose, m'a dit que vous faisiez des courses pour la chambre de Florence... Oh! je devrais dire « mademoiselle ». *Mi scusi, signorina...*

Une fois de plus, Luc présenta, tout au moins à l'usage de la jeune fille, étonnée que cette inconnue l'appelât déjà par son nom :

— Mrs. Clifton Parker, une excellente amie, un mécène, la bienfaitrice de ma Compagnie d'Art Français... Mais Clelia, que me dites-vous ? Vous partez ? Pour combien de temps ? Vous ne le saviez donc pas hier ?

— J'ai trouvé un câble en rentrant chez moi, à minuit. Mon homme d'affaires m'appelle d'urgence : un magasin de mon mari à liquider. Mais rassurez-vous, *caro amico*, je ne serai absente que quelques jours. Un tout petit week-end, en somme. Je vous téléphone dès mon retour. *Good bye! Buona sera!* Je serai là pour la pièce d'Anouilh...

Luc Réhan la regarda s'éloigner, aussi à l'aise que si elle partait pour la banlieue, blonde, souple, gracieuse, vêtue d'un manteau de cuir blanc et paraissant danser sur ses talons-à-gaules. Il y avait, dans ce regard d'homme énergique, tant de douceur et, en même temps, de tristesse profonde que Florence ressentit comme un coup au coeur. Son père semblait avoir oublié sa présence. Il avait cessé d'être heureux parce que cette jeune femme s'en allait. Qui était cette Clelia ? Qu'était-elle pour lui ? Et qu'était-il pour elle ? En tout cas, ils étaient intimes et se voyaient quotidiennement. Elle eut l'impression, tout d'un coup, de faire figure d'intruse. Luc, avait dit Aloys, menait une vie parfaitement digne. Tout de même, il avait sa vie. Quarante-six ans, un beau visage, une allure juvénile, un métier qui le mettait sans cesse en contact avec de jolies femmes : pouvait-elle s'étonner qu'il ne vécût pas en ermite ? Au fait, Luc ne souhaitait peut-être pas que sa fille s'installât pour toujours auprès de lui.

— Viens, ma chérie. Je vais te faire faire ton entrée dans ma ville, la Ville Eternelle. Et puis, nous la visiterons ensemble, je te montrerai ses mille beautés. Tu seras conquise, comme je

l'ai été moi-même au point d'en faire ma seconde patrie... Au fond, j'ai toujours été amoureux de l'Italie. Ne l'ai-je pas appelée Florence ?...

Il était redevenu tout à elle et le sourire avait reparu sur son visage régulier. Maintenant, ils roulaient rapidement à travers les faubourgs de Rome, mais Florence continuait d'être intriguée et ne put se retenir de questionner :

— Papa, qui est exactement Mrs. Clifton Parker ? Quelle est sa nationalité ?

Elle vit qu'il rougissait très légèrement mais que son sourire se faisait encore plus tendre, comme s'il se sentait à la fois embarrassé et satisfait d'avoir à parler de cette jeune femme :

— Clelia, dit-il, est Anglaise par son père et Italienne par sa mère. Elle est veuve d'un Américain et aime la France par dessus tout. Ceci t'expliquera à la fois qu'elle vive à Rome, ait ses intérêts à New-York où son mari possédait une chaîne de magasins à prix unique, et se passionne pour l'art français. C'est une des femmes les plus douées que je connaisse. Musicienne comme la musique, elle possède une voix de rossignol. Elle débutait au théâtre quand Parker s'en est épris et l'a épousée, à la condition que jamais elle ne reparaitrait sur une scène. Il est mort il y a trois ans, mais Clelia ne s'est pas crue dégagée pour autant du serment qu'elle lui avait fait. Elle ne chante plus que pour des intimes ou des oeuvres de bienfaisance, mais elle joue de la harpe, elle peint, elle écrit. Et surtout, elle consacre une grande partie de sa fortune à des manifestations d'art. Ma Compagnie, grâce à elle, prend un essor que je n'aurais jamais espéré. C'est une véritable fée bienfaisante.

Favorablement impressionnée, presque malgré elle, par ce panégyrique enthousiaste et l'aspect sympathique de Clelia Parker, mais résolue à demeurer dans l'expectative jusqu'à ce qu'elle fût fixée sur les relations de son père et de la jeune veuve, Florence n'eut qu'un vague sourire que Luc saisit au passage et qui l'encouragea à poursuivre sur le même ton :

— Clelia s'absente assez souvent mais ses séjours en Amérique sont toujours de courte durée. Elle est trop européenne, trop latine, pour aimer la vie qu'on mène à New-York. Dès qu'elle sera rentrée, je suis sûr que tu verras en elle une amie. C'est elle qui a présidé à l'installation de ta chambre. Elle te donnera d'excellents conseils sur les relations que tu pourras te faire, les distractions auxquelles tu pourras recourir lorsque je serai trop pris par mes occupations. Elle mérite toute ta confiance.

Peut-être prononçait-il ces mots intentionnellement, pour dissiper toute équivoque. Florence les enregistrât et sourit plus franchement. D'ailleurs, on pénétrait dans Rome. Les splendeurs vénérables de la Voie Appienne firent pâlir les charmes de Mrs. Clifton Parker.

Florence n'éprouva point de surprise en arrivant chez son père. C'était tout à fait ainsi qu'elle avait imaginé l'appartement de Luc Réhan. Il occupait tout le second étage d'une noble demeure entre cour et jardin, au-dessus d'une salle de spectacle et d'un salon d'exposition. Tout le mobilier en était ancien et de style français. D'admirables tapisseries couvraient les murs, là où s'arrêtaient les rayons de bibliothèques chargés de beaux livres reliés aux ors patinés par le temps.

Mais avant d'avoir eu le loisir d'admirer, Florence tomba dans les bras de Mélanie, la vieille servante transformée en saule pleureur et qui ne cessait de répéter :

— Notre petite Flo! Notre petite

Un Yul en or



La production du « Roi Salomon » (nouveau titre de « La Reine de Saba ») s'arrache les cheveux. Yul Brynner, l'acteur le plus demandé à l'heure actuelle, avait accepté de perdre un rôle qui lui plaisait pour prendre la relève de son malheureux ami Tyrone Power, mort d'une crise cardiaque en tournant en Espagne. Yul Brynner avait accepté aussi par compréhension pour les producteurs, puisqu'il est lui-même l'un des riches acteurs-producteurs.

Or Gina Lollobrigida, chaque jour, trouve quelque chose à redire à ses costumes, fait refaire une garniture, exige de minutieuses retouches, fait changer sa coiffure au dernier moment. Yul est à bout, mais évite de le montrer, pour ne pas provoquer des complications plus graves encore.

Lui-même comprend d'ailleurs certaines exigences. Chaque fois qu'il doit parcourir quelques pieds son masseur lui pétrit d'abord les mollets « pour qu'il ne produise pas un effort avec les muscles froids ». Quand il commence à tourner, son valet se précipite, prend sa cigarette, veille à lui en rallumer une autre dès la pause, l'enveloppe dans un manteau pour que les muscles si esthétiques ne se refroidissent pas, fait chauffer la voiture, et prépare les sandwiches selon les petites manies de l'acteur.

A 1,140,000 dollars par film, on peut se permettre cela, même et surtout si l'on fut un acteur famélique. Il est vrai qu'à l'époque Yul avait encore tous ses cheveux... Aujourd'hui, c'est un maquilleur personnel qui passe chaque matin pendant une demi-heure le rasoir électrique sur son précieux crâne.

Flo! Cette grande fille! Cette jolie fille! Il n'y a que le bon Dieu pour faire pousser comme ça les fleurs!

Luc Réhan mit fin aux effusions en déclarant que sa fille devait être fatiguée et avait hâte de faire connaissance de sa chambre. Ce n'était que trop évident et Florence n'y vit pas malice. Elle ne comprit qu'un peu plus tard, en voyant l'expression anxieuse de son père sur le seuil de cette chambre, qu'il avait eu hâte, surtout de savoir si elle approuvait le goût de Clelia Parker. Il parut notablement soulagé lorsque Florence s'écria :

— Oh! papa, c'est ravissant! Rien que du Louis XVI authentique, et de la grâce, et de la clarté!... Et même... Papa, je te remercie. Tu ne peux savoir à quel point cette délicate attention me touche.

Florence venait de découvrir, sur sa table de chevet, une photographie de sa mère, en robe légère, aux premiers temps de son mariage. Charlotte Réhan, à cette époque, était encore une jeune femme qui soignait sa beauté sévère et ne dédaignait pas de sourire.

— J'avoue que l'idée est de Clelia qui a toutes les délicatesses. Je n'ai fait qu'y applaudir et chercher ce cliqué pour qu'il soit agrandi.

— Eh bien! je vous remercie tous les deux, conclut Florence, un peu déçue.

Sans doute eût-elle préféré que l'initiative vint de son père. Et puis, tout de même, Mrs. Parker tenait un peu trop de place dans la maison de Luc Réhan, même quand elle en était absente. Que serait-ce à son retour! L'obscur sentiment de jalousie et de suspicion qui s'était éveillé dans l'esprit de Florence à son premier contact avec cette inconnue s'installait solidement, menaçait de devenir obsédant.

Heureusement, elle en fut distraite par un coup de téléphone d'Aloys. Il tenait à s'assurer qu'elle avait fait bon voyage et lui annonçait sa visite pour le lendemain.

— Je vous emmènerai à la Villa. Vous verrez, c'est un des sites les plus enchanteurs du monde. Et puis, je vous promènerai dans Rome. A votre disposition également pour vous apprendre l'italien. Comptez sur moi, ma petite Flo, je vous donnerai tous les conseils nécessaires pour vous distraire et pour vous faire des relations...

— Merci, Aloys, vous me serez précieux. Si je comprends bien, je ne manquerai ni de guides, ni de professeurs, ni de bons conseils.

— Vraiment? Aurais-je déjà des rivaux? Vous allez vite en besogne!

— Il s'agit plutôt d'une rivale... Mais non, je dis des sottises. Vous ne pouvez pas comprendre...

— En êtes-vous sûre? Je vous ai dit qu'ici, entre Français, tout se sait.

Il y eut quelques instants de silence embarrassant. Ce fut le peintre qui le rompit en reprenant :

— Ne vous faites pas de souci, Flo. Tout est O.K. Votre père est un très grand type, si j'ose m'exprimer. Régulier sur toute la ligne. Et elle, rien que du bien à en dire.

— Vous la connaissez ?

— Bien sûr. Je serais un peu amoureux d'elle, comme tout le monde, si... D'abord, s'il n'y avait pas vous...

— Et ensuite ?

— C'est une autre histoire. Mais dormez sur vos deux oreilles. A demain, Flo!

Luc Réhan entra dans la pièce. Florence dit, elle aussi, au revoir à son peintre et, pour la première fois depuis bien des années, le père et la fille se mirent à table l'un en face de l'autre.

Ils parlèrent de la vie qu'avait menée la jeune fille depuis dix ans. Luc était avide de détails capables de lui faire rattraper le temps perdu en l'éclairant sur l'âme et la mentalité de cette enfant qu'il avait si peu et mal connue. Mais cette vie manquait d'incidents, elle avait passé comme un songe : les études, une courte maladie, des vacances à la mer ou à la montagne, les Arts Décoratifs, quelques amitiés, la mort de Charlotte, le désarroi qui s'ensuivait... Luc s'intéressait à tout, mais Florence eut vite terminé. Elle trouva bien plus captivant d'entendre son père résumer ses activités.

Alors le nom de Clelia Parker revint comme un leitmotiv. Luc était heureux de le prononcer et on eût dit que ses lèvres en caressaient les syllabes. Comment douter qu'il l'aimât profondément ? En somme, maintenant qu'il était libre, il pouvait très bien l'épouser. Florence n'était-elle

arrivée que pour apprendre la nouvelle du remariage de son père? Cela remettrait en question tous ses projets, mais elle n'avait aucunement le droit de faire obstacle à cette union, ne fût-ce que par sa présence. « Je suis mal tombée », pensa-t-elle. « Papa va peut-être avoir des scrupules à cause de moi. Il faut que je sache. Il le faut. Je dois être le plus tôt possible renseignée sur leurs sentiments à tous les deux. Car, même si je suis persuadée que mon père aime Clelia Parker et désire en faire sa femme, rien ne me dit que, de son côté, elle soit décidée au remariage. Je ne l'ai vue que cinq minutes. Il m'a semblé que son attitude était confiante et affectueuse, rien de plus. Mais je ne puis juger de rien. Je suis trop nouvelle venue, et trop jeune. Je parierais que Mélanie en sait beaucoup plus long que moi. Et même Aloys qui se vante de tout connaître ».

Florence n'eut pas besoin d'interroger la vieille servante. Dès le lendemain matin, en lui apportant son petit déjeuner, Mélanie fit allusion à celle qui semblait la fée du logis :

— Mme Clelia sera bien contente de savoir que vous avez trouvé votre chambre jolie et confortable. Elle se faisait bien du souci en commandant la tapisserie des fauteuils et l'étoffe des rideaux. Elle me demandait tout le temps : « Mélanie, vous souvenez-vous si elle aime le rose? Du bleu ne vaudrait-il pas mieux? Ou du blanc? » Je lui disais que, quand vous étiez une petite fille, votre maman vous habillait toujours en blanc parce qu'il allait à vos cheveux bruns, votre teint mat et vos yeux clairs. Alors elle a choisi ce ton crème que je trouve un peu salissant mais qui va, paraît-il, avec l'ameublement.

— Et mon père, que disait-il?

— Oh! lui, il trouve toujours bien ce que fait Mme Clelia. Il a raison, c'est une bonne dame.

Ayant dit, Mélanie poussa un gros soupir. Elle demeurait là, immobile, mourant d'envie de bavarder. Floren-

ce, d'une seule phrase, déclencha les confidences :

— Et alors, Mélanie, comment cela finira-t-il? Est-ce un mariage qui se prépare, à votre avis?

De plus en plus, elle se sentait agacée. Si elle était de trop, il fallait le lui dire. Il est vexant et douloureux, lorsqu'on vient de perdre sa mère, de croire au renouveau d'une affection filiale et d'apprendre que le père qu'on n'a pas vu depuis dix ans s'appête à refaire sa vie et connaît une seconde jeunesse. Mais Mélanie prit la parole, d'un ton légèrement embarrassé :

— Je ne me serais pas permis de vous parler de ces choses si vous ne m'aviez pas posé la question. Vous auriez pu m'envoyer promener en me traitant d'indiscrette, bien que je connaisse Monsieur depuis assez longtemps pour qu'il me considère comme de sa famille. Je savais bien que vous vous rendriez compte, un jour, que quelque chose ne va pas. Au moins, pas comme il le voudrait. Bien sûr qu'il l'aime, cette petite dame. Qui ne l'aimerait? Et voilà, c'est justement ce qui cloche : elle est trop sollicitée, et par des garçons plus jeunes. Pensez donc, elle n'a que trente ans!

— Elle trouve papa trop âgé, c'est cela que vous voulez dire?

— Pas du tout! Ce qu'elle pense, je n'en sais rien du tout. C'est lui-même qui se trouve trop vieux, et qui a tort. Il ne peut pas se passer d'elle et il en parle sans arrêt, vous vous en êtes déjà aperçue hier soir, mais il se tait quand elle est là. Il croit dur comme fer qu'il commettrait une mauvaise action en révélant ses sentiments à une femme de seize ans plus jeune que lui et qui est riche à millions de dollars. Avec cela, elle est coquette. Elle voyage, elle sort beaucoup. Ce n'est pas parce qu'elle a refusé tous ceux qui l'ont demandée en mariage, depuis la mort de son mari, qu'elle a l'air d'une veuve éternelle. Un jour, elle y reviendra, au mariage, certainement. Mais, si votre père ne demande rien,

il n'aura rien. Elle lui passera sous le nez et il sera bien avancé!

D'Aloys Brune, l'après-midi, la jeune fille entendit à peu près le même écho. Le peintre connaissait de moins près les sentiments de Luc Réhan mais n'en doutait pas une seconde. En outre, il prononça un nom auquel la vieille Mélanie n'avait fait aucune allusion, celui du compositeur Claude Lagrange qui était, avec le père de Florence, le plus ardent admirateur de la jeune femme. Mais lui, il ne comptait que trente-deux ans et n'avait que faire de cette source de scrupules. Rien ne l'empêchait de parler et il ne s'en privait pas. Comment réagissait Clelia? Aloys, et tout le monde l'ignorait. Cette italo-anglo-franco-américaine, sous ses allures affranchies, cachait un cœur de jeune fille sage qui attend le Prince Charmant. Une phrase risquée la faisait rougir. Ceux qui prétendaient aller plus loin que les hommages respectueux étaient gentiment remis à leur place. On ne lui connaissait point d'aventures, seulement deux prétendants sérieux : Luc Réhan qui adorait en silence, Claude Lagrange qui se déclarait, jusqu'à présent sans résultat. Les autres jugeaient inutile de se mettre sur les rangs, même si l'envie les en démangeait.

Il ne restait à Florence d'autre ressource que d'attendre le retour de Clelia Parker.

IV — Un soir de fête

AVANT que ne reparrût Clelia Clifton Parker, Florence eut le loisir de visiter la Cité du Vatican, l'église Saint-Pierre et les musées, le Colisée, le Forum, le Palatin, la Rome chrétienne et la Rome païenne, Saint-Paul-hors-les-Murs, le Tombeau de Coecilia Metella, les Catacombes, les Colonnes, les Fontaines et une bonne vingtaine d'églises; de déguster un bon nombre de glaces aux terrasses des cafés élégants de la Via Vittorio-Veneto, de se promener dans les jardins du Pincio ou de la Villa Médicis,

d'assister à quelques dîners et quelques cocktails internationaux, à un concert, à deux vernissages et à un gala cinématographique. Une vie de touriste de luxe, en quelque sorte.

Elle constatait avec une joie mêlée de quelques remords — mais était-ce sa faute si elle l'avait mal connu? — que son père était aussi éloigné que possible de l'image que Mme Réhan en avait dressé pour elle et qui était celle d'un bohème oisif, d'un inconscient, d'un éternel amateur. Toutes les personnalités de la Ville le connaissaient et le tenaient en haute estime. Ses occupations multiples se le disputaient tout le jour et il n'était pas rare, le soir, revenant d'une manifestation artistique organisée par ses soins, qu'il s'assit devant son bureau et ses papiers pour une grande partie de la nuit. Chaque fois qu'il le pouvait, il l'emmenait avec lui. Dans le cas contraire, il la confiait à Aloys. De toute façon, la jeune fille profitait au maximum des enchantements de Rome, bien qu'elle préférât avoir son père pour guide. Elle s'attachait à lui chaque jour davantage et sa fierté était grande lorsqu'il était reconnu, salué, complimenté. Elle n'avait aucune hâte de voir revenir Clelia : « Elle me le prendra », songeait-elle.

Elle se souvenait que le retour de la jeune femme devait coïncider avec un festival d'œuvres de Jean Anouilh, représentées dans la salle de spectacles de la Compagnie avec le concours des artistes créateurs. Toute l'élite romaine se pressait au bureau de location et l'on était assuré de la présence de l'auteur qui ferait une brève causerie avant le lever du rideau.

Pour Luc Réhan, c'était une très grande fête, mais aussi un travail énorme. Florence offrit d'aider la secrétaire, débordée par le courrier et les coups de téléphone. Il y avait aussi une autre fête à préparer pour terminer ce festival : une soirée dans l'appartement personnel de Luc Réhan. Florence fut mobilisée pour rédiger les enveloppes des invitations et effectuer



Monsieur le Marquis



les commandes chez le traiteur. Elle était ravie de se rendre utile, de pénétrer plus profondément dans la vie intime de son père et aussi, il faut bien le dire, d'accomplir des tâches qui, sans doute, eussent incombé à Clelia si elle eût été à Rome.

— Il faut que je montre à papa, confiait-elle naïvement à Mélanie, qu'il pourrait se passer d'elle si elle en épousait un autre.

Mélanie hochait la tête. Elle savait bien qu'une fille ne remplace pas une femme, même quand elle tient convenablement un intérieur et sait le cas échéant, servir de secrétaire.

Luc devenait soucieux, nerveux. Il était temps qu'il reçût le coup de téléphone promis. Celui-ci eut lieu un soir, tandis qu'il dînait avec Florence et quelques invités de marque. La qualité de ses hôtes ne l'empêcha pas de rester dix bonnes minutes au bout du film, dans son bureau. Quand il regagna la table, il était radieux, plus jeune que jamais, il se montra le causeur le plus éblouissant, Florence ne posa pas de question. Il répéta à vingt reprises :

— Mrs. Parker, qui arrive juste de New-York, me disait à l'instant même...

Florence, en grand deuil de sa mère, hésitait à figurer dans la soirée de clôture du festival dramatique. Son père insista et sut la convaincre, sans se douter qu'elle obéissait avant tout à l'observation suivante : « Si je n'assiste pas à cette fête, c'est Clelia, Clelia seule, qui fera figure de maîtresse de maison. Ma place est auprès de mon père, je dois l'aider à recevoir, c'est mon rôle ». Restait le problème de la toilette, Florence, bien entendu, n'avait que des robes noires.

— Clelia te conduira chez son couturier, proposa Luc. Je t'ouvre un très large crédit pour une belle robe du soir. Ne serait-il pas possible que tu la choisisses blanche ? J'en serais personnellement très heureux.

Florence accorda à son père, ce plaisir, mais se rendit sans Clelia dans les grands magasins de couture. La révolte grondait sourdement dans son coeur contre cette jeune femme invisible et présente. Clelia ne devait pas avoir, en effet, si bonne conscience. Elle ne se hâtait nullement de faire plus ample connaissance avec la fille de Luc Réhan. S'ils se voyaient au dehors, Florence n'en savait rien. Dans l'appartement, en tout cas, Clelia ne paraissait point.

Les deux femmes ne se revirent qu'au théâtre le soir de la première représentation. Clelia sembla un peu gênée, mal à son aise, intimidée, mais Florence ne put s'empêcher de la trouver bien jolie.

Elle la jugea éblouissante, au cours de la grande soirée toute brillante de lumières et parée de fleurs, dans une robe rose de soie brochée, éclipsant les grandes vedettes des théâtres parisiens et trasant tous les hommages de personnages officiels. Par une sorte d'émulation, la jeune fille désira, elle aussi, être remarquée et admirée. Elle se mit en frais, déploya une coquetterie dont jamais elle n'avait fait usage et ne tarda pas à voir, à son bénéfice personnel, se disloquer les groupes qui entouraient Clelia. Celle-ci bientôt, disparut à sa vue. Elle pensa que, dépitée, elle était rentrée chez elle. « Ma foi », pensa-t-elle, « bon voyage ! Ce n'est pas moi qui me plaindrai de cette retraite ».

Il n'avait pas été prévu de danser mais un jeune pensionnaire de la Villa Médicis s'étant assis au piano pour exécuter des airs de jazz, non admis certainement dans les concours de Rome, des couples se mirent à tourner. Florence, invitée aussitôt, se laissa emporter par le rythme irrésistible.

Une jeune fille qui a beaucoup de

succès désire, par définition, récolter les hommages de ceux qui la dédaignent ou, tout au moins, ne s'occupent pas d'elle. C'est ainsi que Florence, grisée par trop de danses, trop de compliments, peut-être aussi de l'absorption inhabituelle d'une ou deux coupes de champagne, eut ses regards attirés par un grand jeune homme blond qui, debout dans un angle du grand salon, contemplant le spectacle de la fête avec l'air d'en être très loin. De temps en temps, il se frayait un chemin parmi la foule et paraissait chercher quelqu'un. Ne l'ayant pas trouvé, sans doute, il revenait à son poste d'observation, ou plutôt de rêverie. Pas une fois, il ne l'avait regardée et elle ne se souvenait pas que son père le lui eût présenté. Ce fut assez pour qu'elle brûlât de le connaître.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle à l'un des danseurs.

— C'est Claude Lagrange, ancien Grand Prix de Rome, compositeur. Il a écrit la musique d'un ballet et de plusieurs films. Beaucoup de talent, très éclectique. Il réussit aussi bien dans le concerto ou l'oratorio que dans les chansons sentimentales qu'il compose sous un pseudonyme. Voulez-vous que je vous le présente ?

— Non, merci. Il ne paraît pas tellement aimable.

Florence venait de décider que ce garçon ne lui plaisait pas. N'était-il pas le soubriquet de Clelia Parker et le rival de Luc Réhan ? L'instant suivant, elle changeait diamétralement d'opinion. Si Claude Lagrange épousait Clelia, elle se verrait débarrassée de cette gêneuse. Alors, il lui devenait sympathique. Elle se le reprocha : « Je ne suis qu'une égoïste. Je ne devrais pas souhaïter que mon père éprouve un chagrin ». Au surplus, tout cela ne la concernait pas. Elle ne pouvait strictement rien aux hésitations amoureuses de Mrs. Clifton Parker. Une sensation d'étourdissement et de lassitude s'empara d'elle. Elle profita de la fin d'une danse et d'une pause du pianiste pour chercher de l'air et du repos en dehors du grand salon.

Sa chambre ? Elle servait de vestiaire supplémentaire. Le bureau de son père ? Elle craignit qu'il s'y fût réfugié pour une conversation sérieuse avec quelque imprésario ou attaché de presse. Elle se résigna à traverser la salle à manger où était dressé le buffet pour atteindre le boudoir et le jardin d'hiver dont les larges baies permettaient une généreuse aération.

Sous les lumières atténuées, toute une profusion de plantes vertes symbolisait la fraîcheur et l'isolement relatif. Dès le seuil, Florence distingua, derrière un rideau de palmes, la robe rose de Clelia Parker. Mais celle-ci n'était pas seule. Un habit noir tournait le dos, se penchait vers la jeune femme et lui parlait de très près, à voix basse.

Tout d'abord, Florence ne put voir la tête de l'homme, dissimulée par une lampe et son immense abat-jour. Elle reçut un coup au coeur. Peut-être s'agissait-il de son père. Peut-être prononçait-il enfin l'aveu si longtemps contenu par le scrupule et la crainte de souffrir.

En elle-même, elle fit une courte prière : « Mon Dieu, qu'il en soit comme vous le voulez, mais que mon père soit heureux ! Si c'est lui qui parle, faites qu'elle l'exauce ».

Il fallait les laisser seuls. Mais comme elle se retournait pour sortir, elle vit son père qui s'approchait, sortant de la salle à manger, et venait à elle avec des gestes de contentement :

— Enfin, te voilà ! lui dit-il. J'ai été accaparé par des raseurs. C'est la rançon de ce genre de cérémonie. Je te cherchais. Aloys Brune m'a dit que tu t'étais échappée pour respirer, dans

la direction du jardin d'hiver. As-tu vu Clelia Parker ? Personne ne sait où elle est passée...

Florence étranglée par la surprise et peut-être contre son gré, la déception, fut incapable de répondre. Mais Luc Réhan, à travers le feuillage épais, avait distingué, lui aussi, la robe rose et l'habit noir. Il fit de ce côté, les sourcils froncés, quelques pas rapides. L'homme se leva, tourna la tête. Florence reconnut Claude Lagrange, sa chevelure blonde, son regard hautain, ses traits de héros romantique.

Avec quelque réticence, les deux hommes se tendirent la main.

— Je suis heureux de vous saluer enfin, cher monsieur, dit Claude Lagrange. Tout à l'heure, je n'ai pas osé vous déranger, vous étiez avec des autorités...

— Seriez-vous timide, par hasard ?

— Peut-être plus que vous ne pensez. La société de diplomates, d'hommes politiques...

— Vous a semblé moins agréable que celle de notre amie. Je vous comprends.

— Je ne fais pas de difficulté à le reconnaître.

Tous deux étaient tendus, nerveux, beaucoup plus prêts à se sauter à la figure qu'à formuler des amabilités. Florence regarda Clelia. Elles échangeaient un coup d'oeil d'anxiété qui en fit, dans la circonstance, des alliées. La jeune femme, qui avait rougi et dont la lèvre tremblait un peu, sourit et, pour amener une heureuse diversion, désigna Claude Lagrange à Florence Réhan.

— Je ne sais si vous connaissez notre jeune compositeur, l'auteur du ballet des *Roses Blanches* et de la musique de *Miss Bonheur* ?

Florence entra dans le jeu, sourit également, félicita Claude Lagrange pour des oeuvres qu'elle ignorait mais dont elle sut lui déclarer tout le bien

qu'elle en pensait. A l'en croire, elle était sa grande admiratrice. Il daigna s'incliner, remercier, paraître extrêmement touché de cet enthousiasme. Maintenant, tout le monde souriait. L'atmosphère était détendue. Le pli qui barrait le front de Luc Réhan n'était plus de colère mais de mélancolie. « Pauvre papa ! » se dit Florence. « Il est réellement malheureux comme un amoureux de vingt ans. Que faire pour lui ? Si je pouvais... »

— Voulez-vous m'accorder une danse, mademoiselle ? interrogea Claude Lagrange.

Ils gagnèrent le salon où la musique avait repris. Ils dansèrent sans parler, par principe. Florence s'irritait de sentir que Claude ne l'avait invitée que pour mettre un terme à une scène embarrassante. Brusquement, elle interrompt :

— Trouve-t-on vos disques, à Rome ? Je ne me laisserai jamais d'entendre votre ballet des *Roses Blanches*.

— Je me ferai un plaisir, répondit-il avec une politesse glacée, de vous les procurer dès demain.

Le personnage était bizarre. Il lui inspirait à la fois de la sympathie et de l'éloignement. Elle lui en voulait de faire souffrir Luc. Elle avait envie de lui plaire. Impossible de discerner si, entre ces éléments, existait une liaison ou une contradiction. Très lasse, il lui tardait que la soirée fût finie. En même temps, elle désirait que cette danse muette et décevante s'achevât le plus tard possible. Jamais elle n'avait éprouvé un tel trouble. Jamais elle n'avait eu autant de difficulté à savoir ce qu'elle pensait ou souhaitait.

Derrière les fenêtres, le jour se levait. La plupart des invités avaient déjà pris congé. Clelia, drapée dans une cape de velours rose comme sa robe, s'approcha de Luc Réhan, lui donna sa main à baiser :



20 sous l'exemplaire



20 sous l'exemplaire



15 sous l'exemplaire

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

CES TROIS MAGAZINES **Canada \$5.50** **Etats-Unis \$8.00**

----- OU A VOTRE CHOIX -----

LE SAMEDI (bi-mensuel) 3.50 5.00

LA REVUE POPULAIRE (mensuel) 1.50 2.00

LE FILM (mensuel) 1.50 1.50

IMPORTANT : — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom

Adresse

Localité Province

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

...et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques générales pour la quinzaine du 9 au 23 mai 1959

pour vous qui êtes nés sous le signe :

DU BELIER (21 mars - 20 avril)



Vos relations avec les vôtres seront cordiales mais manqueront de chaleur. On vous fera facilement des promesses mais on ne tiendra pas celles qu'on vous aura déjà faites.

DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



Un des vôtres vous parlera d'un malentendu que vous avez oublié. Cela vous déconcertera et vous le manifesterez par de la mauvaise humeur ranimant ainsi une vieille querelle.

DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



A partir de cette quinzaine, l'harmonie sera retrouvée et les sentiments connaîtront une période euphorique, confiante. Les projets de voyage vont se réaliser prochainement.

DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



L'époque serait favorable au choix d'un conjoint et permettrait de réaliser une union apportant de nombreuses garanties dans la vie sociale et professionnelle.

DU LION (24 juillet - 23 août)



Votre vie sentimentale se compliquera sans doute parce que vous ferez la conquête d'une personne qui ne vous intéresse pas, mais qui de ce fait croira avoir des droits sur vous.

DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



On vous fera peut-être des propositions de mariage déguisées sous une forme qui ne vous satisfait pas. Si elles vous laissent indifférents, répondez dans les mêmes termes.

DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



Vous irez de succès en succès en ce qui touche votre salaire. Les prévisions de la vie personnelle et familiale sont des meilleures et vous serez en harmonie avec tous.

DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Une période d'activité, de bonne énergie s'ouvre pour vous. Recherchez tout ce qui peut présenter un intérêt professionnel. Par contre, laissez dormir vos petites rancunes affectives.

DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



Soyez audacieux et réalisez ce que vous n'osiez entreprendre ces temps derniers. Appuis et accords ne vous feront pas défaut. Amélioration dans vos affaires.

DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



L'atmosphère familiale sera inquiète et tendue. On vous fera des reproches injustifiés et vous les prendrez trop à coeur. Des intérêts nouveaux vous seront un dérivatif.

DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



La santé de l'un de vos proches vous donnera des soucis. Vous devrez faire face à quelques ennuis pécuniaires momentanés, mais les perspectives matérielles sont cependant excellentes.

DES POISSONS (20 février - 20 mars)



La quinzaine sera particulièrement favorable pour la conclusion de fiançailles. Une heureuse stabilisation marquera un tournant dans votre vie sentimentale.

— Buona notte, my dear. C'était réellement une merveilleuse soirée...

Elle avait l'air confus d'une petite fille bien sage qui craint d'être grondée pour une peccadille. Il secoua tristement la tête :

— Tant mieux, Clelia, si vous vous êtes amusée. Moi, j'avoue que ces fêtes ne sont plus de mon âge.

— Allons! amico, vous êtes jeune, très jeune. Vous vous vieillissez à plaisir. Faites-lui la morale, signorina Florence... Well, je peux dire Florence, n'est-ce pas? Et vous, appelez-moi Clelia, je vous en prie.

— Au revoir, Clelia, dit la jeune fille. Quand vous verrai-je? Ne pourrions-nous sortir ensemble?

Le visage de Clelia s'éclaira. Elle acquiesça immédiatement :

— Oh! benissimo! Dès demain, je vous téléphone à midi.

Ce fut au tour de Claude Lagrange de s'incliner, très correct. Il sortit, escortant Clelia.

Lorsque tout le monde fut parti, Luc et Florence se retrouvèrent seuls dans le salon dépeuplé, parmi les fleurs que la chaleur avait flétries, les tapis roulés, les sièges en désordre, les cendriers pleins et les verres vides. Une odeur un peu écoeurante flottait, faite de parfums mêlés, de cendre froide, de bougies éteintes, cette odeur d'après les fêtes qui n'inspire pas l'optimisme.

— Claude Lagrange m'a promis de m'envoyer ses disques, dit Florence pour rompre le silence.

Elle n'eut pas l'impression que son père lui répondait. On eût dit plutôt que c'était à lui-même qu'il parlait.

— Du talent... Un garçon de valeur, malgré son art fatal et son affectation de mépris universel. C'est un petit défaut de jeunesse qui lui passera... Y a-t-il des défauts de jeunesse? La jeunesse a tous les droits. Il doit avoir deux ou trois ans de plus que Clelia. Pourquoi donc ne l'épouse-t-elle pas, puisqu'il lui plaît?

Mais, après un nouveau silence, il se raidit, comme un homme qui se reprend parce qu'il s'aperçoit que l'effort d'abnégation auquel il vient de s'appliquer serait au-dessus de ses forces :

— Qui sait, au fond, s'il lui plaît? Le coeur des femmes est un mystère...

Pour Florence, désormais, une chose était certaine : ni elle, ni Claude, ni personne, n'empêcherait Clelia Parker de constituer pour Luc Réhan l'idéal de l'univers. Il fallait s'accommoder de cette réalité et agir en conséquence.

En admettant qu'elle pût agir. Vouloir, c'était déjà beaucoup.

V — Je veux qu'il m'aime !

ANANT déposé sur la table de chevet le plateau de petit déjeuner, Mélanie alla tirer les rideaux, puis vint se camper devant le lit de Florence :

— Cette fois, ma petite Flo, c'est moi qui prends les devants, et sans mâcher les mots, voilà! Depuis la soirée d'il y a quinze jours, je vous vois faire une figure de Carême. Et pour ce qui est de votre papa... Lui, il montre une face de vendredi-saint... Alors, quoi? Il y a des raisons à ça, ou je veux être pendue! Qu'est-ce qui peut bien se passer? Je peux le savoir, Flo, oui ou non?

La jeune fille, assise sur son lit et encore ensommeillée parce que, la veille, elle avait assisté à un concert suivi d'une réception intime, comme presque chaque soir d'ailleurs, fit un geste paresseux vers la tasse de chocolat qui fumait auprès des rôties dorées.

— Il ne se passe rien, ma pauvre Mélanie, répondit-elle tout en buvant à petites gorgées, et c'est ce qui me préoccupe car je me demande si je dois m'en attrister ou m'en réjouir.

J'avais cru comprendre, au cours de la fameuse soirée, que Claude Lagrange était bien prêt d'obtenir de Clelia Parker qu'elle se décide en sa faveur. Et c'est un homme qui ne doit pas aimer à être tenu en suspens quand il a une idée en tête. Il a l'air tout calme, tout tranquille. Un vrai glaçon. Il faut se méfier de la glace. Parfois, elle brûle. Mais, depuis...

— Quoi? Claude Lagrange? Qui est-il?... Ah! je vois : ce grand musicien blond qui a diné ici la semaine dernière, et qui a donné un récital ou je ne sais quoi... C'est-il vrai qu'il recherche après Mme Clelia? Eh! ma foi, nous voilà bien! Il est jeune et beau garçon. Mon pauvre Monsieur! Il est cuit!...

— Eh bien! je n'en suis pas sûre, ma bonne Mélanie, je ne sais si la question d'âge a autant d'importance pour Clelia que papa se l'imagine. Je l'ai vue si contrainte, si embarrassée, si indécise entre ces deux hommes dont elle ne peut ignorer les sentiments à son égard, même s'il y en a un des deux qui ne dit rien... Si elle avait fait son choix, pourquoi ne le déclarerait-elle pas? Elle est libre et Claude aussi. Qui nous dit qu'à celui qui parle, elle ne préfère pas celui qui se tait?

— Si c'est cela, ma Flo, tout pourrait s'arranger. Vous n'avez qu'à en toucher un mot à votre papa. Moi, il ne m'a jamais écoutée. Pour vous, il n'en sera pas de même. Dites-lui...

— Non, Mélanie, je n'ose pas. Peut-être en serait-il autrement si j'avais vécu toute ma vie avec papa une vie d'intimité normale. Mais en somme, je ne le connais que depuis... depuis à peine plus d'un mois. Me voyez-vous, tout d'un coup, faisant intrusion dans sa vie sentimentale et lui disant : « Papa, je sais que tu es amoureux. Ne te gêne pas pour moi. Dépêche-toi de déposer ta flamme aux pieds de celle que tu aimes. Je vous donne ma bénédiction... » Ce serait un peu étrange, avouez-le. J'aurais l'impression d'être très mal élevée.

— Je pense aussi, dit Mélanie après un instant de réflexion, que vous seriez un peu gênée, à cause... à cause de votre défunte. Mais, tout bien considéré, c'est comme si Monsieur était veuf depuis dix ans. Il ne commet pas le mal, cet homme.

— Non, répondit la jeune fille avec un sourire assombri, je n'aurais pas de scrupules à cause de maman. Sans rien enlever à la tendresse que j'ai eue et que je garde pour elle, je reconnais que papa n'a pas eu beaucoup de bonheur et qu'il y a droit comme les autres, plus que les autres.

— Alors, parlez-lui à elle, à Mme Clelia qui est devenue votre amie et que vous voyez presque tous les jours. Entre femmes, on se comprend.

— J'y ai songé, dit Florence. L'occasion ne s'en est jamais présentée. Sous une apparence exubérante, et même parfois tapageuse qu'elle doit à son origine italienne et à sa vie indépendante, Clelia demeure très britannique. Elle ne livre rien d'elle-même ni de sa pensée profonde. Elle me parle de papa comme d'un être extraordinaire, admirable, supérieur, mais rien ne me permet de penser qu'il s'agit d'autre chose que d'une immense amitié.

— Et le musicien, qu'est-ce qu'elle en dit?

— Qu'il a du talent, ce qui est vrai. Qu'il est beau garçon...

— Ce qui est vrai aussi. — Oh! dit Florence en faisant la moue, si on veut... Moi, je le trouve un peu prétentieux et agaçant.

— Mon Dieu! Mon Dieu! gémit Mélanie, comment savoir!

Après un nouveau moment de réflexion ponctuée d'un hochement de tête découragé, elle ajouta :

— Quel dommage que ce ne soit pas vous !

Florence qui venait d'avaler sa dernière gorgée de chocolat faillit s'étrangler avec un morceau de pain grillé :

— Que ce ne soit pas moi... qui... quoi!...

Elle ne savait que trop bien ce que Mélanie voulait dire. Elle avait pensé avant elle à ce qui eût été une heureuse solution. Elle avait voulu... et échoué, en apparence. Cependant, avec bien des circonlocutions et croyant émettre une nouveauté, Mélanie se donnait la peine d'expliquer :

— Ce que j'en dis, c'est dans une bonne intention, par affection pour Monsieur en même temps que pour vous. Dans ma jugeotte de vieille bonne femme, je viens de penser : « Quel dommage qu'au lieu d'avoir des vues sur Mme Clelia, ce qui risquerait de couper l'herbe sous le pied de Monsieur, ce musicien n'ait pas plutôt la bonne idée d'être amoureux de ma petite Flo ! Voilà qui arrangerait les choses. Pour dire toute la vérité, ce n'est pas la première fois que ça travaille dans ma tête. Quand il a dîné ici, l'autre jour, je l'ai remarqué, tout en servant. Il me plaît bien plus que le peintre que vous appelez Aloys et qui doit avoir, lui, un fichu caractère. Il me semble que si j'étais jeune... »

Mélanie, en toute innocence, fut stupéfaite de l'effet de ses paroles. Florence bondit de son lit et s'écria :

— Laissez là toutes ces idées folles, Mélanie ! D'abord, je n'ai aucune chance de plaire jamais à Claude Lagrange. Pour lui, je ne suis pas plus qu'un meuble ou un objet, disons un chien ou un chat. Il ne m'a jamais regardée, jamais !

— Ce n'est pas à moi qu'il faut dire ça. L'autre soir, il vous regardait, avec un air étonné, comme s'il vous découvrait tout d'un coup... Mais, bien sûr, c'était quand vous aviez les yeux ailleurs que sur lui. Plusieurs fois même, il a rougi. Il s'est trompé de verre et de fourchette, on aurait dit qu'il lui arrivait brusquement une chose à laquelle il ne s'attendait pas. J'ai bien vu tout ça, allez ! et c'est pour ça que je me suis dit...

— Ne vous dites rien de ce genre. C'est Clelia Parker qu'il aime. D'ailleurs, si ce n'était à cause de papa, je m'en moquerais éperdument. Je vous répète qu'il est cynique et vaniteux. Et puis, il a les cheveux trop longs.

— Bah ! Des cheveux, ça peut se couper à la longueur que l'on veut. S'il n'y avait que ça, tout irait bien.

— Non, rien ne va ! Il me déplaît ! Il me déplaît !

— Eh bien ! oui, Flo, j'ai compris. Je ne croyais pas vous fâcher. J'ai dit tout ça sans malice. Mettez votre robe de chambre, sans quoi vous prendrez froid. Le printemps est traître, ici. On le croit souvent arrivé alors qu'il n'est encore qu'en route... Tenez, vous voilà qui éternuez, j'en étais sûre !

C'était vrai, Florence s'était enrhumée. La veille, avec Aloys Brune, elle s'était attardée dans les jardins Borghèse, vêtue d'un tailleur trop léger. Dès que le soleil avait pâli, une bise froide avait soufflé. Elle n'y avait pas prêté attention. Tout était si beau, si clair, et les arbres fleurissaient. Au peintre qui s'enhardissait, elle avait dit : « Non, Aloys, je ne suis pas encore mûre pour l'amour ni pour le mariage. Je finis même par me demander si jamais mon cœur se mettra à battre. Suis-je un phénomène ? Peut-être... »

Maintenant, son cœur battait très fort. Il battait contre Claude Lagrange d'une colère inexplicable. Un rhume ! Il ne manquait plus que cela. Elle allait avoir le nez rouge, les yeux larmoyants et la voix enrouée. Et, le soir, Clelia donnait un dîner en l'hon-

neur d'un chanteur français, dans sa villa de la *via Appia Antica*. Claude y serait, certainement. « Je n'irai pas », décida Florence.

Mélanie ayant prudemment évacué les lieux pour éviter de commettre de nouvelles gaffes. Florence fit face à son miroir, prit une brosse, souleva ses cheveux, essaya une coiffure qu'on venait de mettre à la mode. Elle fut navrée de constater que cette coiffure lui allait à merveille.

« Quel dommage que je n'aie pas chez Clelia ! J'aurais arrangé mes cheveux de cette façon et mis les boucles d'oreilles que papa vient de m'offrir »

Pour se donner plus de regrets, elle exécuta soigneusement la coiffure projetée, mit les boucles d'oreilles, fit un essai de maquillage un peu ocré, sortit la robe qu'elle « aurait mise », en velours noir à col d'organdi...

« Quel dommage ! » répéta-t-elle.

Ce fut presque malgré elle, par acquit de conscience, qu'elle absorba deux comprimés d'un certain médicament dont un seul, en règle générale, suffisait à lui couper le rhume le plus agressif.

« Aller chez Clelia, conclut-elle, est pour moi un devoir absolu. Même si je n'ai aucune chance de séduire ce faiseur de romances, même si, l'ayant séduit je dois l'envoyer promener avec dédain, je suis moralement obligée de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour sauver le bonheur de papa. Je vais plus loin : je le dois également à la mémoire de maman. N'a-t-elle pas manifesté, en mourant, sa volonté de réparer ? J'ai promis. Il faut tenir ».

C'étaient bien plus de références qu'il n'en fallait pour justifier sa présence au grand dîner de Clelia. Plus de dix fois, avant de sortir, elle s'informa auprès de Mélanie :

— Mon nez n'est pas trop rouge, Mélanie, vous me le jurez ?

— Vous n'avez jamais été aussi fraîche. Et vos yeux brillent comme des saphirs.

— Cela doit être la fièvre. Vous savez, j'ai au moins 38°.

— Dans ce cas, c'est peut-être imprudent... Qu'en dit Monsieur ?

— Chut ! Ne lui dites surtout pas que je suis souffrante. Il m'empêcherait de sortir.

— Et alors ? Pour une fois que vous resteriez à la maison ! C'est une drôle de vie qu'on mène quand on s'occupe de théâtre et de musique. Ça ne m'irait pas, à moi qui aime tant mon lit.

Tout d'un coup, après un regard vers la glace, la jeune fille faillit éclater en sanglots. Elle venait de faire une découverte :

— Mélanie, je n'ai pas assez de poitrine ! C'est horrible ! Que faut-il faire !

— Dame ! je ne vois pas bien le moyen de vous la faire pousser avant le dîner, il vaut mieux pas assez que trop. Vous avez le temps, avec les années...

— Les années ? Il ne s'agit pas d'années, Mélanie, mais de ce soir. De quoi vais-je avoir l'air, à côté de Clelia qui est faite à la perfection ?

— N'allez donc pas comparer. Elle a dix ans de plus que vous. Mme Clelia est faite comme une femme épanouie, et vous comme une jeune fille qui est à l'aurore, à l'aube... comme qui dirait une fleur en bouton.

— Que dites-vous ? Que j'ai un bouton ?... Ah ! non, j'ai mal compris et vous m'avez fait peur. En somme, cela peut aller, vous croyez ?

— Demandez plutôt à Monsieur. Le voilà qui vient voir si vous êtes toute prête. Ma foi, je crois que, lui aussi, il vient de passer un bon moment à faire toilette. Regardez comme il est beau !

En effet, le père et la fille avaient

également figolé leur tenue. Ils s'observèrent en souriant et se firent des compliments. Il ne leur restait plus qu'à monter en voiture et se rendre à ce dîner qui peut-être ne changerait rien et, peut-être, transformerait leur destinée.

Derrière leur dos, la vieille servante grommela en haussant les épaules :

— Cette jeunesse refuse de voir ce qui crève les yeux des gens. Pourquoi se serait-elle faite si belle si elle n'aimait pas ce grand blond ?... C'est vrai que Monsieur, à son âge, n'est guère plus raisonnable. Pourquoi les hommes s'acharnent-ils à compliquer ce que le bon Dieu a fait si simple !

VI — Auprès d'une fontaine...

OUF ! s'était écriée Florence à l'issue de ce dîner. J'ai marqué un point, ce n'est pas trop tôt.

Placée en face de Claude Lagrange, elle avait eu la satisfaction de constater cette fois, de ses propres yeux, qu'il se troublait en lui parlant et que, comme l'avait remarqué Mélanie, il se trompait plusieurs fois de verre, de fourchette ou de couteau. Une fois même, voulant prendre son pain, il avait saisi par erreur la main de sa voisine de gauche, négligemment posée sur la table. La dame s'en était beaucoup amusée, le plongeant dans des abîmes de confusion. Ce grand garçon froid et hautain se révélait distrait, timide, terriblement impressionnable.

— J'ai marqué un point. Je me suis moquée de lui et il y a été sensible. Je verrai bien si l'avenir confirme mon impression.

En effet, au cours d'une conversation à bâtons rompus, on avait parlé de l'allure toute particulière des artistes d'autrefois :

— Ils croyaient que leur talent se mesurait à la longueur de leurs cheveux, avait dit Florence en riant.

Mais soudain, regardant son vis-à-vis à l'abondante chevelure blonde, elle avait feint d'être confuse et, mettant sa main sur sa bouche, avait murmuré :

— Oh ! pardon !

Claude Lagrange, devenu écarlate, avait pris le sage parti d'éclater de rire en disant :

— J'ai compris ce qui me reste à faire.

Se ferait-il couper les cheveux ? Tout était là. Florence était persuadée que, s'il y avait eu un coiffeur dans les salons de Clelia, le jeune compositeur, toutes affaires cessantes, s'y serait précipité pour se faire coiffer en brosse.

Pendant toute la soirée, elle avait manoeuvré finement, ses facultés d'observation et d'ingéniosité mises en action. Il s'agissait de déployer tous les moyens auxquels une jeune fille qui se respecte peut honorablement recourir pour forcer l'intérêt d'un supposé indifférent. Mener l'entreprise avec de faux airs d'insouciance lui réussit assez bien. Elle se gardait des agaceries futiles et des avances maladroites. Elle ne faisait rien pour l'empêcher de s'asseoir dans un coin auprès de Clelia Parker. Tout simplement, elle s'installait de l'autre côté de Clelia et affichait leur amitié. Claude Lagrange devait en conclure qu'elles étaient inséparables, que Clelia n'avait plus de secrets pour Florence, que celle-ci serait avertie de la moindre confidence.

Elle vit bien qu'elle le gênait, puisqu'il en prenait son parti. Finalement, Clelia se dépensant auprès du célèbre ténor, son invité, ce fut auprès de Florence que le compositeur vint s'asseoir, d'un air dégagé aussi faux que l'était l'insouciance étudiée de la jeune fille.

— On m'a dit que vous dessiniez, lui dit-il. Ne peut-on juger de vos oeuvres ?

Elle n'avait pas une seule fois pensé

à ses dessins depuis qu'elle était à Rome. Le temps lui avait manqué et elle avait tant d'autres idées dans la tête ! Cependant, puisqu'il posait cette question, il fallait répondre quelque chose, n'importe quoi, retenir son attention, l'accrocher, ne le laisser échapper à aucun prix. Elle inventa sur place un projet sans le moindre fondement :

— Mes oeuvres, vous les verrez bientôt. Je me prépare à décorer la salle de spectacle de la Compagnie. Les vastes surfaces ne m'effraient pas. Pour l'instant, je médite devant ces murs nus comme vous devant le papier rayé où vous gravez les notes de vos symphonies.

— Voilà qui est joliment exprimé. Quand commencez-vous, mademoiselle Michel-Ange ? Sera-t-il permis aux profanes d'aller vous admirer, sans troubler vos dialogues avec l'inspiration ?

— Quand je commence ?... Eh bien ! Eh bien !... il faut d'abord que j'établisse les maquettes pendant que des ouvriers spécialisés recouvriront les murs d'un enduit particulier... Tout cela est plus compliqué que de s'asseoir au piano et de jouer, les yeux au ciel, en songeant à la bien-aimée.

— Hum !... Oui, je vois... Et les maquettes, où les faites-vous ?

— Dans un atelier que mon père va me donner, au-dessus de l'appartement... Mais en quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Cela m'intéresserait beaucoup, je vous le répète, d'aller vous voir travailler.

— Vous admettez donc, vous que quelqu'un assiste à vos recherches et entende vos fausses notes ?

Toutes ces petites pointes étaient lancées avec accompagnement de sourires angéliques, composant un plat doux-amer qui dut mettre en appétit le gosier du compositeur car il prit congé de Luc Réhan en lui demandant cérémonieusement :

— M'autorisez-vous, monsieur, à rendre visite à votre charmante fille dans l'atelier que vous installez à son usage, tandis qu'elle étudiera les maquettes destinées à votre salle de spectacle ?

Luc songeait à autre chose, c'est-à-dire aux derniers mots de Clelia : « Darling », il faut absolument que nous prenions un *appuntamento*, un rendez-vous. Il faut que je sache... si je dois retourner ou non en Amérique... Non, non, pas un mot de plus ce soir ! Réflexionnez un peu, caro, et venez déjeuner avec moi demain à une heure... » Il répondit distraitemment à Claude Lagrange :

— Mais oui, mon cher, venez tant que vous voudrez.

A peine furent-ils dans la voiture qu'il se tourna vers sa fille, absolument ahuri :

— De quoi vient-il de me parler, ce musicien chevelu ? De quel atelier s'agit-il ? Et quelles maquettes ? Est-il fou ? Ma salle est très bien comme elle est et je ne veux pas qu'on la change. Décidément, je ne comprends plus rien à rien. Je n'ai pourtant bu, à ce dîner, qu'une quantité très raisonnable de Valpolicella et de Frascati. Il me semble que la tête me tourne. Clelia qui parle de partir ? Mais que se passe-t-il ?

— Partir ? Clelia veut partir ? Où cela ? Aux Etats-Unis ? Pour toujours ? Ce n'est pas possible !

— Non, non, ce n'est pas possible, répéta-t-il d'une voix brisée.

La jeune fille se pencha vers lui et l'embrassa joyeusement.

— En tout cas, papa, je t'annonce qu'il est utile, indispensable, que tu me donnes un atelier et que je fasse au moins semblant d'y composer des maquettes. Sois tranquille, je ne la badigeonnerai pas, ta belle salle aux

murs unis. J'en serais bien incapable.

— Alors, ma petite fille, pourquoi cette comédie ?

— Pour me rendre intéressante et recevoir des visites.

— De qui ? De Claude Lagrange, vraiment ?

— Parfaitement. Il a l'air de tenir à me les faire. Je saisis l'occasion par les cheveux, c'est le cas de le dire.

Luc Réhan, d'un seul bloc, se tourna vers sa fille. Il la regarda intensément, cherchant à pénétrer son intention réelle :

— Veux-tu dire que ce garçon ?... Que tu serais attirée par lui ?...

— Je l'attire vers moi, ce n'est pas la même chose.

— Mais, Florence, ma chérie... pourquoi ?

— Nous en reparlerons, papa. Le cœur des femmes est un mystère. C'est toi qui l'as dit l'autre jour, et c'est bien vrai...

Le lendemain matin, Luc annonça à sa fille qu'il ne déjeunerait pas avec elle. Il ne donna pas de détails mais elle comprit, à l'émoi qu'il manifestait, qu'il allait rejoindre Clelia.

— Ma bonne Mélanie, dit-elle, j'ai l'intuition qu'il se passe quelque chose d'important, de décisif. Ce projet de départ, en tout cas, ne cadre en aucune façon avec un mariage qui se serait décidé à Rome. Donc, pas question de Claude Lagrange. Je vais me tourmenter et trembler jusqu'au moment où mon pauvre papa va reparaitre, peut-être triste à mourir, désespéré... Prions, Mélanie, prions. Ne faisons que prier pendant tout le temps de ce déjeuner. Supplions Dieu de nous entendre !

Si Mélanie pria, ce jour-là, ce fut toute seule. Un coup de téléphone de Claude suffit pour réduire à néant les élans mystiques de Florence.

— Comment, chère amie, vous êtes seule ? C'est trop triste. Je passe vous chercher, je connais une trattoria, au pied du Janicule...

Il arriva, très fier de la coupe toute fraîche que venait de lui faire le meilleur coiffeur de Rome. Florence éclata de rire :

— Oh ! Ciel ! Vous avez l'air d'un poulet qu'on a plumé... Mais non, j'ai tort, vous êtes très bien. Moins romantique, mais plus mâle, plus énergique plus séduisant. En un mot : irrésistible. La preuve, c'est que je me laisse enlever, comme une Sabine...

« Au diable, les hommes timides ! se dit-elle pendant toute cette journée où ils ne se quittèrent pas. Aloys prétendait pourtant que Claude avait la langue bien pendue pour faire la cour à Clelia. Avec moi il se contente de prendre des airs penchés, de me dévorer des yeux et de renverser les vases de fleurs sur la nappe du retasurant. Peut-être lui faut-il du temps, des délais, un certain nombre d'entre-voies. Il est vrai que nous ne nous connaissons pas depuis bien longtemps et que notre premier contact a été plutôt maussade. En tout cas, dès ce soir, je me fabrique un atelier, dans le grenier, n'importe où. Ce sera un prétexte pour qu'il vienne et revienne... »

Tout à coup, elle se rappela un roman autrement passionnant que le sien, plus douloureux, et, qui finirait peut-être mal. Elle se hâta de dire adieu à Claude Lagrange et rentra chez elle en courant. Mélanie, dans l'angoisse, égrenait son chapelet :

— Monsieur n'est pas encore revenu, dit-elle d'un ton lugubre. Il avait des rendez-vous et on ne l'a vu nulle part. Six personnes ont téléphoné. Faut-il aller à la police ? S'il s'était jeté dans le Tibre ?...

Florence eut un frisson dans le dos et téléphona chez Clelia. Madame était

sortie avec M. Réhan. Il n'y avait d'autre ressource que d'attendre. Par exemple, en se livrant à des travaux manuels qui neutralisent l'inquiétude et calment les nerfs. Elle dégacha toute une pièce, derrière la salle de spectacle, où l'on entreposait les décors hors d'usage et qui donnait sur le jardin, dans une excellente lumière. Il ne restait qu'à y passer l'aspirateur et y installer une table.

Exténuée, couverte de poussière, elle vit, deux heures plus tard, accourir Mélanie qui tremblait de tous ses membres :

— Flo ! Monsieur est revenu !

La jeune fille se précipita et interrogea fébrilement :

— Et alors ? Comment est-il ?

— Il... il fait peur !

— Que dites-vous ? Elle s'en va, vraiment ? Tout est fini ?

— Non ! Il est tellement heureux que c'en est presque effrayant. J'ai eu du mal à le reconnaître, on aurait dit un gamin. Pour un peu, il aurait sauté et dansé. Il m'a seulement dit : « Mélanie, où est Florence ? La pauvre petite, j'ai des remords de l'avoir laissée seule toute la journée. Comme elle a dû s'ennuyer ! Vite, trouvez-la moi, il faut que je lui parle ! » Ah ! Sainte Vierge merci à vous ! Et pardon de vous avoir offensé tout à l'heure en vous disant : « Sainte Vierge, vous nous laissez tomber ! »

Si poussiéreuse qu'elle fût, Florence n'hésita pas à se jeter dans les bras de son père qui lui confia, en phrases hachées, coupées de baisers et de rires :

— La rusée ! Ce n'était qu'un prétexte pour m'obliger à parler. Il paraît qu'elle attendait, depuis des mois... Ses coquetteries, son flirt avec le jeune Lagrange, c'était pour me rendre jaloux. Je l'étais, en effet, mais je me résignais, prenant tout cela au tragique et me trouvant trop vieux pour elle... Nous nous perdions de vue, dans ce jeu de cache-cache... Si tu avais entendu notre conversation :

« — Je pars, *carissimo*, et sans doute pour toujours. *For ever*, vous entendez !

« — Clelia, vous ne ferez pas cela !

« — Si, parce que je suis malheureuse. J'ai le cœur brisé, *my dear* !

« — Brisé par qui, Clelia ? Qui est le misérable, le vaurien, le jeune crétin !... »

« — Je vous interdis de dire cela. C'est un homme supérieur. Et puis, il n'est pas si jeune. Il a au moins quarante-cinq ans. Les jeunes ne m'intéressent pas... Personne ne m'empêchera de l'aimer, même quand je serai au loin, et de pleurer, oui, de pleurer, comme la *Maddalena*, parce que je n'ai pas su lui plaire !

« J'ai beau avoir eu la tête dure, dans cette histoire. J'ai tout de même fini par comprendre. Et c'est moi, ma petite fille, qui ai failli pleurer... »

— Papa, mon cher petit papa, dit Florence en lui caressant ses tempes grises je suis heureuse à un point que tu ne peux pas imaginer, même de très loin.

— Sais-tu ce que m'a dit Clelia ? Qu'elle avait eu peur, au moment de ton arrivée, que tu t'opposes à notre union. Elle évitait de venir ici, par discrétion. Et puis, peu à peu, elle s'est aperçue, insensiblement, subitement, que tu souhaitais notre bonheur, que tu ne serais pas hostile. Vous êtes extraordinaires, vous, les femmes. Vous avez vraiment des antennes.

— Tu as raison, papa, nous avons des antennes, des intuitions, et des caprices un peu étranges... Par exemple, papa, je vais implorer de toi une toute petite chose insignifiante, qui pourtant te semblera pénible, parce que tu vas mourir d'envie de crier ton bonheur à tout le monde...

— Je t'accorderai tout ce que tu voudras, ma chérie.

— Alors, je te demande simplement de tarder un peu de temps avant d'annoncer ton mariage avec Clelia. Je désire surtout que Claude... que Claude Lagrange n'en sache rien.

— Combien de temps durera l'épreuve ? demanda Luc en souriant.

— A vrai dire, je ne sais pas. Mais j'espère de tout mon cœur qu'elle sera courte.

Le sourire de Luc s'accrut et il pressa plus fort les deux mains de Florence :

— Où en est ton projet d'atelier et de maquette ?

— Il est presque prêt, papa.

— Allons-y travailler ensemble. L'installation avancera plus vite.

Dès le lendemain, Claude fut admis dans la pièce où le front absorbé de Florence se penchait sur des dessins. Tout de suite après, Mélanie leur apporta le plateau du thé. Florence cessa de travailler. Ils bavardèrent et les dessins n'avancèrent pas.

Ils demeurèrent à peu près au même point durant toutes les visites que rendit le compositeur à la jeune fille. De temps en temps, elle traçait une courbe, l'effaçait. Claude montrait le soleil illuminant le jardin. Il décidait Florence à sortir, à se promener. Ils s'en allaient rouler ensemble à travers la campagne romaine. Ils visitaient les villas aux fontaines jaillissantes... où déjà Aloys Brune avait amené Florence mais qui, au côté de Claude, lui paraissaient cent fois plus belles.

Et ce fut, en un de ces jardins, sous la pluie de perles d'une de ces fontaines qu'il parla enfin d'amour :

— Si je ne vous avais jamais revue, Florence, après cette soirée où vous m'avez félicité d'œuvres que vous n'aviez jamais entendues, je n'aurais gardé de vous que le souvenir d'une très jolie jeune fille qui, comme toutes ses semblables, me faisait affreusement peur. Et j'aurais continué à me consumer d'amour pour Clelia Clifton Parker. En sa qualité de femme et de veuve, elle m'impressionnait beaucoup moins. Comment expliquer cela ? C'est ainsi... Mais je vous ai revue, Florence, à des concerts, à des dîners. Pendant quelque temps, je l'avoue, j'ai dû avoir l'air stupide de l'âne de Buridan entre ses deux picotins...

— Le picotin No 1, c'est-à-dire Clelia Parker, interrompit la jeune fille, ne devait pas vous encourager énormément.

— Cela dépendait des jours. Parfois, je l'accusais d'être une horrible coquette et de jouer avec mon cœur. Très vite, je suis arrivé à la conclusion qu'elle n'aimerait jamais personne. J'en aurais beaucoup souffert si vous n'aviez pas surgi dans ma vie pour la bouleverser. Dès lors, je ne me suis plus soucié des caprices de Clelia, ni de son incapacité à devenir une amoureuse.

— Le picotin No 2 se révélait-il plus attirant, ou était-ce le dépit ?...

— Ah ! ne prononcez pas ce mot, Florence, et soyez sérieuse. Quand je vous vois ce sourire aux lèvres, il me semble que je revois cet instant d'humiliation où vous m'avez parlé de mes cheveux trop longs ! Vous aviez bien raison, d'ailleurs. J'avais été ridicule de me fabriquer le physique de Musset, moins la barbe !... Ne souriez pas, Florence. Je vous supplie de m'entendre. Ensuite, si cela vous convient, vous pourrez même rire de moi, j'aurai dit ce que j'ai dans le cœur...

— Je ne souris plus, dit Florence, qui, en effet, goûtait le charme pénétrant d'une déclaration attendue, espérée, l'emplissant d'une joie infinie mais grave et douce.

— Non, ce n'était pas le dépit Cle-

lia n'était plus rien pour moi qu'un visage de rêve. Votre fraîcheur, votre jeunesse, votre pureté, tout cela s'imposait à moi, mais j'étais saisi de panique. J'avais connu dans ma vie quelques femmes : des artistes, des affranchies, jamais de jeune fille. Enfin, votre gentillesse et votre simplicité ont accompli le miracle de dissiper ma crainte. Et me voici devant vous, Florence, anxieux de savoir si vous pourrez m'aimer, si vous voudrez être ma femme... Oh ! je vous en conjure, ne dites pas non tout de suite ! Laissez-moi encore vous regarder, vous écouter, m'imaginer que ce bonheur est dans le domaine des choses possibles...

— M'écouter ? dit Florence. Mais vous parlez tout le temps ! Il est encore, cependant, une question que je veux poser, si vous m'y autorisez. Comment réagiriez-vous si vous appreniez brusquement que Clelia n'était ni un sphinx, ni un iceberg, ni une coquette, et que, tout simplement, elle en aimait un autre ? Un autre qu'elle s'apprêterait à épouser ?...

— Je lui souhaiterais beaucoup de bonheur, à elle ainsi qu'à cet autre. Moi, je vous aime, je n'aime que vous. Je tremble, Florence, en attendant votre verdict.

Elle ne répondit pas tout de suite. Malgré les prières de Claude, elle souriait. Désormais, elle était bien sûre d'être aimée pour elle-même, non comme un pis-aller. Elle avait le droit d'être heureuse. Et son père avait le droit d'annoncer, à tous les échos de la ville, ses fiançailles avec Clelia...

Mais la voix de Claude murmura, étouffée par la terreur :

— Vous ne répondez pas, Florence. Est-ce donc vrai, ce qu'on m'a dit, et que je n'ai pas voulu croire, que vous étiez presque engagée envers ce peintre, Aloys Brune ?

Pauvre Aloys ! Elle l'avait complètement oublié. Peut-être savait-il tout de même à quoi s'en tenir, lui qui était au courant de tous les potins de Rome. Depuis quelques semaines, il se tenait coi. Ou bien, s'il téléphonait, il demandait ironiquement : « Alors, Florence, de plus en plus musicienne ?... »

Elle leva enfin vers Claude un regard irradié d'un triple bonheur : le sien, celui de son père, et aussi celui de sa mère morte puisque tout était réparé. Les dernières craintes du jeune homme fondirent au soleil romain et à la chaleur de ce regard. Il tendit les bras. Florence se pressa contre sa poitrine et leurs lèvres s'unirent longuement.

Aloys supporta vaillamment, le lendemain, l'annonce des fiançailles de Florence. Récriminer, se plaindre, ce n'était pas son genre. Il s'inclina, impassible, devant le fait accompli et n'eut que ce mot d'amertume :

— J'avais longtemps espéré, Flo, de jouer un rôle dans votre vie. Je n'ai pas su vous conquérir. Tant pis pour moi !

Alors elle, sans trop de pitié, éclata d'un rire joyeux :

— Comment, mon cher ! C'est vous qui vous êtes fait le messager de mon père et c'est vous qui m'avez persuadée de venir à Rome ! Sans vous, je ne serais pas ici et je n'aurais pas connu Claude ! Et selon toute vraisemblance, mon père en serait encore à contempler Clelia Parker qui peut-être finalement, se serait laissée émuvoier par les belles phrases de... mon fiancé ! Vous appelez cela, Aloys, n'avoir joué aucun rôle dans ma vie ? De ce rôle de premier plan, au contraire, je ne cesserai jamais de vous être reconnaissante.

— Merci, Flo, c'est mieux que rien, dit-il avec philosophie.

Enigme criminelle

La chasse aux satyres modernes

par ALAIN ROBERT

Des journalistes n'ont pas hésité à se travestir en femmes pour dépister et traîner devant les tribunaux des satyres du vingtième siècle.

La terreur à Stanley Park

On sait qu'il s'agit là d'une superficie de plus de 1,000 acres, située à l'entrée du port de Vancouver et dont la majeure partie est encore boisée. C'est le plus grand parc public de l'Ouest canadien.

Il va sans dire qu'il est fréquenté autant le soir que le jour. Les amoureux y stationnent leurs voitures et, la main dans la main, renouvellent leurs serments de fidélité éternelle, tout en contemplant les merveilleux couchers du soleil.

Depuis le printemps de 1948, cet Eden cependant était devenu le théâtre de viols, de rapines et d'attaques si fréquents, que la terreur y avait remplacé la joie d'y venir, d'y rêver. Au printemps de l'année suivante, la situation empira.

Le Stanley Parc était devenu un repaire d'immondes satyres.

Les attentats

Le 7 avril 1949, au sortir d'un club de nuit de Vancouver, un jeune homme et son amie décidèrent d'aller contempler la lune sur le bord de l'eau. Ils pénétrèrent dans le Parc et immobilisèrent leur voiture sur la rive, à l'endroit appelé Lost Lagoon.

Des lumières de poche illuminèrent subitement le jeune couple. Un homme ouvrit brusquement la porte du côté du conducteur et lui ordonna de descendre, tandis que deux autres contournaient l'automobile.

— Qui êtes-vous ? s'enquit le jeune homme, surpris et inquiet.

— Des policiers de la moralité, répondit l'inconnu, braquant toujours sa lanterne dans les yeux du jeune homme.

— Mais nous ne faisons rien de reprehensible ! protesta celui-ci.

— Nous avons l'ordre d'examiner et de questionner toutes les personnes trouvées dans le Parc la nuit. Il se commet trop de crimes depuis un certain temps.

— Enfin ! Que me voulez-vous ?

— Deux hommes vont vous conduire au poste pour y être interrogé, tandis que je déposerai moi-même votre compagnie chez elle.

En effet, deux des trois hommes entraînaient rapidement le jeune homme. Ils parcoururent ainsi un peu plus d'une centaine de verges, tout en lui posant quelques questions au sujet de ce qu'il faisait à une heure aussi avancée de la nuit. Finalement ils lui permirent de revenir à son automobile, tout en lui recommandant de ne plus retourner au Parc la nuit avec une jeune fille.

Comme il s'y attendait, le jeune homme trouva sa voiture vide. Le troisième individu lui avait promis de reconduire sa compagnie chez elle. Mais il n'était pas tranquille et s'empressa vers la résidence de son amie. Elle n'était pas rentrée. Dévoré d'in-

quiétude, le jeune amoureux revint au Parc à toute vitesse.

Dès l'entrée, il aperçut son amie. Elle se trouvait dans un état lamentable. C'est à peine si elle pouvait marcher. Elle n'avait plus de souliers, sa robe était pratiquement toute déchirée et son visage, ses bras étaient couverts de marques de coups. Quand elle parvint à vaincre la frayeur qui la possédait, elle expliqua qu'elle venait d'être violée par les trois faux policiers.

Cette brave jeune fille (que nous désignerons par la lettre X, afin de ne pas ajouter à ce qu'elle a déjà enduré) consentit à voir la police officielle et à faire le récit de ce qui s'était passé. Quand on lui demanda si elle pourrait identifier ses assaillants, elle en décrivit deux passablement bien. Tout ce qu'elle savait du troisième, c'est qu'il portait des verres. Son compagnon, malheureusement, avait été constamment aveuglé par les lanternes des satyres et n'avait pas pu voir leurs visages.

Il va sans dire que la police redoubla de surveillance dans le Parc.

* * *

Dès le mois de mai, le groupe des sadiques réapparait. Il s'était maintenant accru d'une unité. Ils étaient devenus quatre.

Un soir qu'un jeune couple respirait le frais près de Prospect Point, quatre hommes surgirent tout à coup. L'un d'eux ouvrit la portière du côté du conducteur, en déclarant d'une voix autoritaire :

— Escouade de la moralité. Faites voir vos licences.

Sans s'émouvoir, l'interpellé ouvrit tranquillement la porte du compartiment à gants sur le panneau de contrôle, puis en tira une lanterne électrique qu'il alluma brusquement, tout en la braquant sur la figure de son interlocuteur.

Le pseudo-policier se recula vivement, tout en protestant :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Eteins ça au plus vite !

Puis changeant d'idée, les quatre hommes prirent la fuite. Le jeune homme avait eu le temps d'examiner suffisamment celui qui lui avait adressé la parole cependant pour reconnaître un des criminels assaillants de Mlle X.

* * *

Quelques mois plus tard, deux jeunes gens, stationnés près du Music Bowl, recevait la visite des faux policiers. Le jeune homme n'avait pas froid aux yeux cependant et il avait eu la chance d'apercevoir les quatre malandrins, avant qu'ils ne le surprissent lui-même. Après avoir averti sa compagne de ne pas avoir peur, il attendit les poings fermés.

Encore la même procédure.

L'inconnu changea alors de tactique.

Réaction

Un jour que Ray Munro, photographe au *Vancouver Daily Province*, conversait avec un intime, celui-ci s'exclama tout à coup :

— Imagine-toi que les faux policiers

m'ont abordé l'autre soir, alors que je me trouvais en compagnie de ma femme.

Pas possible ! Qu'est-il arrivé ? demanda anxieusement le journaliste.

— Oh ! toujours la même routine. Ils ont cherché à m'entraîner au poste de police pour me questionner...

— Tu as réussi à les déjouer, j'espère... ?

— Oui, bien entendu. Mais je t'assure que ce n'est plus drôle du tout. Si on ne fait pas quelque chose, il n'y aura bientôt plus moyen de se promener dans le Parc le soir.

* * *

La réflexion ne fut pas perdue. Pilote d'essai pendant la dernière guerre, le jeune Munro, six pieds de taille, n'a jamais eu froid aux yeux.

Il décida, séance tenante, de démasquer les satyres du Parc Stanley. Se rendant aussitôt au bureau de son chef, au journal, il lui demanda l'autorisation de consacrer une semaine à parcourir le Parc, la nuit. Bill Forest, directeur-éditeur du journal, représenta à Munro tous les dangers auxquels il allait s'exposer, lui rappelant même qu'il était marié et père de famille. Mais rien ne put faire changer les plans du jeune photographe-reporter. Il s'était d'ailleurs déjà assuré le concours du détective Fred Fish, qui avait promis de le faire surveiller de loin par des policiers.

Il se rendit alors en automobile à l'endroit que le détective Fish lui avait indiqué et où les pseudo-policiers avaient été vus récemment. Il immobilisa alors sa voiture et attendit patiemment, un revolver à portée de sa main sur le siège.

Son attente fut vaine cependant. Il ne lui arriva rien. Trois autres nuits il répéta la même vigile sans plus de succès.

C'est alors que, sans renoncer à son projet, il décida de changer de tactique.

L'homme en femme

Un autre ancien pilote de la dernière guerre. Don McClean, avait déjà accompagné Munro dans plusieurs reportages sensationnels. Ray Munro lui proposa de s'habiller en femme et de l'accompagner, la nuit, dans le Parc.

— Moi ! m'habiller en femme ! s'exclama McClean. Tu ne m'auras pas, mon vieux.

Mais Ray Munro était aussi têtu que vaillant. Au bout de quelques minutes, il avait réussi à convaincre son ami et, sans perdre de temps, les deux journalistes passaient chez un costumier louer robes et perruques.

Le soir venu, avant de se diriger vers le Parc, Munro et McClean arrêtaient au poste de police, où un officier qu'ils connaissaient bien leur prêta deux solides gacettes.

Il était environ une heure du matin, le 12 août, quand Ray Munro murmura à l'oreille de son ami :

— Fais ta belle petite fille. Je viens d'apercevoir deux hommes qui s'avancent subrepticement vers nous.

McClean assura la gacette dans sa main et attendit les événements.

Un moment plus tard, la portière

s'ouvrait violemment de son côté. Une lanterne électrique l'aveugla subitement, tandis qu'une voix impérieuse commençait :

— Escouade de la moralité ! Qu'est-ce que vous faites ici, vous autres ?

— Rien, monsieur.

— Faites voir votre portefeuille ! poursuivit le survenant. Il faut que je vérifie votre identité.

Ray Munro ouvrit alors la portière de son côté. C'est à ce moment qu'il remarqua la présence d'un autre homme, tout près. Il sauta par terre en criant :

— Occupe-toi du tien, Don !

Sans plus s'occuper du fuyard, Munro contourna l'automobile pour aller prêter main forte à son compagnon. C'était superflu. Don McClean avait perdu sa perruque rousse, mais, d'autre part, son assaillant gisait inerte à ses pieds.

Quand le faux policier commença à reprendre ses sens, Munro coiffa de nouveau McClean de sa perruque et le pria de relever son adversaire pour ensuite l'immobiliser avec une clef de bras, pendant qu'il prendrait leur photographie dans cette attitude.

Quelques minutes plus tard, les deux reporters confiaient leur prisonnier aux premiers constables qu'ils rencontraient, puis filaient en vitesse au journal préparer article et photo pour l'édition du lendemain.

15 ans : 10 coups de fouet

Le prisonnier se nommait Kenneth John Clark.

Il nia toutes les accusations qu'on porta contre lui et refusa de dévoiler le nom de son compagnon, de même que ceux des deux autres individus qui l'accompagnaient habituellement.

Il fut toutefois définitivement identifié par les quelques jeunes hommes qui lui avaient déjà résisté. En attendant d'accumuler une preuve irréfutable contre lui, il fut accusé d'avoir prisonnier un représentant de la loi. Trouvé coupable sous ce chef d'accusation, il fut condamné à un an de prison.

Entre temps cependant, il avait été positivement identifié par Mlle X, une de ses premières victimes. D'autres témoins corroborèrent Mlle X dans son identification.

Accusé de viol, il subit un procès qui dura trois jours. Le Jury délibéra deux heures avant de rendre un verdict de culpabilité.

L'hon. Juge Farris, qui avait présidé le procès, lui imposa une peine de quinze ans de pénitencier et dix coups de fouet. Le fouet devait être administré à la discrétion du Directeur du pénitencier.

Malgré des tentatives répétées de la part des policiers pour lui faire révéler les noms de ses complices, Clark s'obstina à n'accuser personne.

Ray et Don McClean furent acclamés par toute la population de Vancouver comme de véritables héros. Le maire, C. M. Thompson, leur écrivit une lettre de félicitations au nom de la Ville. Le Club des Journalistes de Toronto tint à consacrer leur mérite par une citation spéciale.

Un roman d'aventures complet:

ARMES SECRÈTES

par Maurice Limat

Paris sera toujours Lutèce

LA NUIT n'était pas encore très profonde, mais, en raison de la brume, les quais de Paris offraient déjà un aspect assez sinistre.

Un monsieur avançait, engoncé dans un pardessus, le feutre enfoncé sur les yeux, son cou épais enveloppé d'un cache-nez. Il était petit, assez gros, mais cette allure de bon bourgeois était démentie, d'instant en instant, par un regard circonspect, vaguement inquiet, qu'il jetait autour de lui.

Il claquait des dents, et cependant, il continuait à transpirer, en dépit du brouillard glacé qui venait mordre son visage.

La peur, incontestablement, tenaillait cet homme.

Il était en avance au rendez-vous, à ce rendez-vous mystérieux, donné, sur les quais, en plein Paris, dans un lieu public, où ceux qui devaient s'y rencontrer seraient volontairement anonymes. Ce jour de brouillard paraissait tout à fait de circonstance.

Ce qui inquiétait notre homme, c'était de croiser quelqu'un. Chaque fois, il sentait son cœur battre à grands coups et il se recroquevillait sur lui-même.

— Fichue idée que j'ai eue d'accepter cette mission... Enfin... Je ne pouvais pas faire autrement...

Il eut un ricanement en pensant à la réflexion de celui qui l'avait envoyé là :

— Vous, Fernier, vous passerez inaperçu...

Une arme secrète... C'était ce bon Fernier, petit employé obscur au Ministère de la Défense Nationale qui s'était vu confier ce secret pour deux heures...

Deux heures qui risquaient de compter dans sa vie.

Dans son avancement aussi, lui avait assuré son patron :

— Rien à faire, mon vieux, qu'à passer l'objet. Après... Vous ne vous occupez de rien. Personne ne saura que c'est sorti du Ministère par vos mains et nos ennemis chercheront ailleurs, prendront en filature tous nos agents, déjà repérés... Pas vous !

Pas vous ! Fernier essayait de se raccrocher à cet espoir. Il était obscur. On l'avait choisi pour cela. Était-ce justement le salut ?

Fernier, anxieux de se débarrasser d'un secret aussi pesant, était parti trop tôt du Ministère.

Brusquement, son cœur se serra affreusement. Une silhouette se dressait dans la nuit.

Fernier faillit tomber. L'inconnu ? Déjà ! Non, il serait à l'heure. Neuf heures précises.

Que lui voulait-on ?

Il distingua un mince jeune homme, très jeune, dix-sept ou dix-huit ans.

Pas de pardessus. Un veston râpé flottant sur ses membres minces.

Fournier détourna son regard. Il ne voulait pas avoir l'air... Qu'il est donc angoissant de se charger des secrets de la Défense Nationale.

— Pardon, m'sieur...

Ce n'est pas une illusion. Le jeune homme lui parle.

Fernier sent sa gorge se serrer. L'inconnu désigné par le Cinquième Bureau ? Non, sûrement pas. Ce ne serait pas ce gamin...

Fernier hâte le pas. Il n'écouterait pas. Après tout, ce n'est pas grave. L'essentiel est d'échapper au réseau d'espionnage dont on parle au Ministère et qui convoite certain petit papier...

Certain petit papier que ce bon M. Fernier emporte avec lui.

— M'sieur, vous pouvez pas me dire l'heure !...

Ah ! ce n'est que cela ! Fernier respire. D'un geste machinal, il entr'ouvre son pardessus, met la main sur la montre en or.

Foudroyante, une pensée arrête son geste. La montre, mais non !... A aucun prix, il ne faut l'exposer à...

Son attitude est évidemment étrange. Il allait tirer la montre et voilà qu'il s'arrête. Il voit, devant lui, briller le regard mauvais de l'adolescent.

— Ben quoi, fait celui-ci, brutalement, vous me prenez pour un voleur ?

— Non... non, bafouille Fernier, mais j'oubliais, ma montre est arrêtée...

Hélas ! le gamin aux joues creuses, à l'air mauvais, reprend :

— Assez... ça suffit ! La montre !

— La montre... la montre... Non !

Fernier lutte, en dépit des poings osseux qui lui martèlent la face, lui tuméfient les yeux. Son nez — toujours fragile — s'est mis à saigner dès le premier choc et il a l'odeur âcre et fade du sang qui l'étouffe. Il se cramponne, il veut hurler, mais la voix s'étrangle dans sa gorge.

Il a senti l'autre, obstiné, qui cherche à arracher l'« oignon », la masse d'or suspendue par la chaîne au gilet de Fernier.

Le pauvre fonctionnaire hoquette :

— Non... Pas ça... Pas la montre... Lâchez-moi ! Je vous donnerai tout... mon argent, mon portefeuille... mais pas la... Aâââh !

Mais, incident imprévu, une deuxième silhouette apparaît. Un homme était là. Il a dû entendre les appels étouffés du pauvre fonctionnaire. Peut-être a-t-il assisté à la fin de la scène.

Il se penche sur la victime. Héroïque, Fernier râle :

— Ce n'est rien... ne vous occupez pas de moi... Je saigne du nez... Mais le gamin... il m'a pris ma montre... MA MONTRE !!!

Sans en attendre davantage, l'inconnu s'élançait à la poursuite de l'assaillant.

Une minute, deux minutes...

Le gamin s'est senti traqué. Quelqu'un court derrière lui. Et celui-là, il n'a pas la petite silhouette replète et molle du pauvre Fernier. C'est un homme solide, de grande taille, qui court à rendre jaloux Ladoumègue...

L'apache en herbe se sent perdu. Il essaye des crochets inutiles, se voit toute retraite coupée.

L'autre fonce, avec une adresse consommée. Dans le brouillard, sa voix lance, ironique :

— C'est un peu jeune, mon garçon !

Le fuyard n'a pas lâché la montre, le butin pour lequel il vient de se faire voleur et agresseur. Il regarde, autour de lui, avec des yeux fous. C'est l'halla-

li. Il n'échappera plus à celui qui l'a pris en chasse.

Brusquement, il aperçoit une issue : un escalier de pierre qui, pratiqué dans la balustrade du quai, descend vers la Seine, vers la chaussée bordant l'eau et qui est le quai proprement dit.

Il se rue, saisi d'un espoir fou. Peut-être va-t-il s'en sortir. Mais, derrière lui, son poursuivant dégringole à toute vitesse.

Presque en même temps, ils arrivent près de l'eau, qu'on devine à peine, à travers la masse brumeuse. Le voyou veut-il s'y jeter, faire disparaître, par un suicide, le forfait dont il vient de se rendre responsable ?

Mais non, il ne fera pas ce geste. D'ailleurs, l'autre ne lui en laisserait pas le temps.

Il est sur lui. Une poigne solide broie son bras maigre, qui gémit sous la puissante pression.

— Tu en as assez, oui... allons, tiens-toi tranquille, et il n'y aura pas de bobo !

Malgré tout, le gamin ne veut pas se rendre. Il se débat et reçoit une giflette magistrale :

— Ça suffit ! Et donne-moi la montre !

Dernière révolte. Il brandit, à bout de bras, la chaîne de ce pauvre M. Fernier, la chaîne à laquelle est suspendue le précieux « oignon ».

— Allez donc la chercher !

Il va la lancer, vers la Seine, où elle s'engloutira à jamais.

Plus prompt, le justicier l'a saisie au vol et l'a fourrée dans la poche de son pantalon avec une promptitude qui déconcerte le voleur.

Puis il prend le gamin au collet :

— Allez, ouste, on remonte !

On arrive en haut des marches. Dans la brume, une silhouette est accotée à la balustrade du quai. M. Fernier, qui essuie, avec son mouchoir, le sang qui a inondé ses vêtements.

Ahuri, il reconnaît, après un mouvement d'effroi, et son agresseur, et l'inconnu qui a couru après le voleur.

— Alors, fait la voix sonore, comment ça va, monsieur Fernier ?

— Vous... vous me connaissez ? bafouille le malheureux.

— Comme vous voyez... N'ayez aucune crainte, monsieur Fernier, le Cinquième Bureau est toujours là... On veillait sur vous... sans en avoir l'air !

— Hélas ! gémit M. Fernier... on m'a volé... ma montre... je ne puis vous expliquer...

— Mais si ! Mais si ! Je sais... Tenez, la voilà !

— Ma montre !

M. Fernier en oublie sa mésaventure. Il tend la main vers le chronomètre en or ; mais l'autre le fourre de nouveau dans sa poche.

— Je vous en prie, rendez-la moi, geint Fernier. Cela représente...

Penché vers lui, l'inconnu souffle, de façon à ne pas être entendu par l'agresseur qu'il tient toujours d'une main ferme :

— Paris sera toujours Lutèce !

Fernier tressaille, mais son visage s'illumine :

— Le mot !... Le mot... C'était donc vous !

— C'était moi, comme vous voyez... Je suis arrivé à temps, hein ? Heureusement que nous étions en avance, vous et moi !

Il serre la main de Fernier :

— Vous pouvez rentrer, cher monsieur Fernier. Votre mission est accomplie !

II — Piège !

ALLEZ ! entre... Brusque, l'homme a poussé le voyou dans la pièce, après avoir allumé le lustre. C'est un petit studio sobrement meublé, un studio de garçon, avec juste ce qu'il faut comme désordre.

Le gamin n'en revient pas. Dans sa misérable petite âme, il pensait qu'on allait, immédiatement, l'emmener au commissariat de police. Mais non, l'autre l'a conduit, sans le lâcher, dans la brume, à travers les rues, vers ce VI^e arrondissement qu'il connaît mal. Il ne sait plus très exactement où il est. On a monté un escalier, dans une maison bourgeoise. Maintenant, à coup sûr, il est chez celui qui l'a si bien mis hors d'état de nuire !

— Assieds-toi !

Il obéit, timidement. Il ose à peine s'installer sur la chaise qui lui a été désignée. Il baisse le nez. Il a froid, il a peur, il a honte...

— Ne bouge pas, hein, je t'ai à l'œil ! Que l'inconnu se rassure ! Le voyou, ce soir, ne risque pas d'oser quoi que ce soit. Il est maté !

Il voit son maître sortir de sa poche la montre en or de M. Fernier, ouvrir le boîtier, en sortir un petit papier soigneusement plié. Un instant, il l'examine, après avoir allumé sa lampe de chevet pour y voir mieux. Puis il replace le papier dans le boîtier, le referme, et pose la montre sur le studio.

Il décroche le téléphone, compose un numéro.

Le voyou, les dents serrées, attend. Le Destin va se jouer pour lui.

— Allo ?... C'est vous, mon capitaine ?

— Caretti. Oui. C'est toi, Grantin ?

— Oui, mon capitaine.

— C'est fait ?

— Dans la poche !

— O.K. Raconte-moi ça !

— Le scénario exactement comme vous l'aviez prévu. Ce brave homme est sorti du Ministère très en avance.

Il allait au rendez-vous sans hâte, mais en donnant des signes d'inquiétude. Près du Cours-la-Reine, je me suis aperçu qu'on le suivait...

— Qui ?

— Un gamin... Il est chez moi, d'ailleurs...

— Tu l'as en main ?

— Je vais essayer... Vos ordres, mon capitaine ?

— On continue. Ils ont mordu à l'appât. Ils veulent le secret. Ils vont l'avoir. Tu vas lâcher ton gibier en lui remettant la chose. Et il ira leur porter la montre et le papier qu'elle contient. Toi, tu suis... et tu me tiens au courant. Tu agis seul, pour ne pas donner l'éveil. C'est dangereux, tu sais ?

— Comme d'habitude, patron... ça me va !

Quelques instants encore, Grantin

demeure à l'écoute. Le capitaine Caretti parle. Enfin, Grantin prononce un dernier « O.K. » avant de raccrocher.

— Et maintenant, toi, le gosse, à nous deux !

Pierre Grantin a bourré sa pipe et, tranquillement, il tient le voyou sous son regard clair et railleur :

— Il y a longtemps que tu fais ce joli métier ?

Il a du mal à faire jaillir les confidences. Mais, petit à petit, le gamin perd pied. Il parle.

Pierre Grantin est allé quérir un flacon. Deux petits verres :

— Avale ça !

L'alcool redonne une bouffée de

— Pour qui travailles-tu ?

Le gamin hésite et ses yeux évitent le regard de Grantin. Brusquement, l'agent du Cinquième Bureau se lève, la main menaçante :

— Pour qui ?

Claquant des dents, le gamin se met à table. Dans le XIIIe, un bistrot. Là se tient, assez souvent, un type assez louche. Celui qui l'a poussé dans ce joli métier, tout en lui faisant exercer certains trafics clandestins : cigarettes, livres interdits, drogue...

Enfin, la veille, il l'a présenté à un couple.

— Un couple, fait Grantin, intéressé. Tiens ! Tiens !

Il ne sait s'il le connaît. Mais la femme, l'incomparable enchanteresse qui a séduit le pâle gamin, il croit la reconnaître. Elle évoque, pour lui, la lutte acharnée du Cinquième Bureau contre l'espionnage international.

L'Ange du Mystère ?...

Il murmure, pour lui seul :

— Heureusement que ce pauvre Olivier n'est pas en France !

Olivier Denis, son vieux copain, autre agent du Cinquième Bureau, qui fut l'amoureux de l'Ange du Mystère, la cantatrice-espionne Domenica Still, et que le capitaine Caretti a envoyé en mission à l'étranger, justement pour lui faire oublier la passion frénétique qui le rive, malgré lui, à cette femme qui lui a fait tant de mal, qu'il combat loyalement, mais qu'il ne peut tout de même s'empêcher d'aimer.

Pierre Grantin est vivement intéressé. L'aventure prend tournure. S'il trouve, face à lui, Domenica Still, c'est que les espions sont d'envergure.

— Continue !...

Le voyou, échauffé par l'alcool, et par son propre récit, va jusqu'au bout. La brute qui le guide dans la voie criminelle l'a présenté au couple mystérieux comme étant « celui qu'il fallait ».

On lui a donné mission de se trouver, un peu avant neuf heures, au Cours-la-Reine, de surveiller un bonhomme petit et gros, vêtu de telle et telle façon, qui se dirigerait vers la Place du Canada, à l'angle du Palais de la Découverte.

Il fallait attaquer l'homme en feignant de lui demander l'heure, pour lui faire sortir sa montre. Ensuite, s'emparer de ladite montre...

— Les salauds, grince Pierre Grantin entre ses dents. Ils étaient bien renseignés...

Il a un petit rire. Il songe :

— Tout de même... Caretti est fort... Il a tendu le piège et ils ont mordu... Fernier lui-même a joué comme il le fallait son rôle de victime...

— Bon, reprend-il, tout haut. A quelle heure as-tu rendez-vous avec tes « amis » ?

— Minuit.

— Tu dois leur remettre la montre ?

— Oui.

— At-on prévu le cas où le coup raterait ?

— Dans ce cas...

Le gamin n'ose aller plus loin !

— Dans ce cas, tu n'oseras plus les revoir, naturellement, tu es « brûlé » vis-à-vis d'eux... Qu'est-ce que tu vas devenir ?

Le voyou, brusquement, pâlit. Pierre Grantin l'entend sangloter. Il hoche la tête, avec pitié :

— Allons ! Allons ! Ne pleure donc pas !

« A ton âge, rien n'est perdu !

Pierre Grantin le regarde un instant. Il sourit.

— Je crois que j'ai gagné, songe-t-il. Puis il se reprend :

— Tu ne m'as pas dit ton nom ?

— Henri... Henri Plonge.

— Tu as des papiers ?

On lui présente un portefeuille crasseux, des documents innombrables.

L'agent du Cinquième Bureau les examine, les rend au gamin :

— Et si je te donnais le moyen de te racheter... de te faire une place dans la vie... Tu veux de l'aventure ? Si je t'en apportais... Saurais-tu risquer ta vie pour une cause intéressante ? Pour la France, par exemple ?

— Etre soldat ?

Le gamin a tressailli. Pierre Grantin se rapproche :

— Soldat... C'est cela... Mais pas de la façon que tu crois... Soldat de l'ombre... Parce que je vais te dire, mon garçon... Ceux qui t'ont envoyé sont des ennemis de notre pays, des espions...

Il ouvre de grands yeux, le pauvre

Henri. Quoi ? Cette femme adorable, c'est donc une espionne ?

— Bon, alors, écoute-moi... Je te préviens toutefois que, si tu me trahis, je ne te lâcherai pas et, moi ou un autre, on ne te ratera pas !

— D'ac !

— Prends ça, d'abord, mets-la dans ta poche...

— Hein ?

— Tu comprendras après... ferme-la et écoute...

Henri, sans comprendre encore, reçoit la montre en or, la met dans sa poche ainsi qu'on vient de l'y inviter.

Puis, attentivement, il écoute ce que Pierre Grantin lui explique minutieusement, après avoir retiré du boîtier de la montre, certain petit papier plié avec le plus grand soin.

III — Le retour de l'Ange du Mystère

IL ÉTAIT près de minuit et la brume semblait avoir encore épaissi sur Paris.

Le boulevard de la Gare, avec les piliers du métro, qui sortaient du brouillard comme des colonnades supportant quelque temple inconnu, offrait un aspect à la fois sinistre et fantastique.

La maigre silhouette d'Henri se glissait hors de la station Glacière, se dirigeait vers la rue de Tolbiac, par la rue de la Glacière.

Dans une impasse, il se faufila, suivi, à vingt mètres, par un homme à peu près invisible dans la brume, mais qui réglait son pas sur le sien.

Pierre Grantin s'élançait dans l'aventure. Henri était-il sincère ? C'était encore douteux, mais il fallait faire jouer jusqu'au bout le mécanisme du piège imaginé par le Capitaine Caretti.

Jusqu'alors, tout allait bien. Le dénommé Henri avait foncé, tête baissée, dans le panneau. Mais cela ne suffisait pas à Caretti. Il voulait également que le jeune apache ramenât son butin à ceux qui l'avaient envoyé.

Pierre Grantin se disait donc qu'il pourrait peut-être faire d'une pierre deux coups et arracher à la pente fatale l'adolescent qui lui était tombé entre les mains et que, maintenant, il lâchait contre ceux qui l'avaient eux-mêmes lancé contre Fernier.

— Ce qui serait drôle, ce serait de retrouver cette chère Domenica !

Dans la lutte incessante contre les espions infestant la France, Caretti, Pierre Grantin, Olivier Denis avaient souvent cru retrouver l'Ange du Mystère. Mais chaque fois ils avaient été abusés par des ressemblances. Domenica avait disparu.

Et puis le récit du jeune Henri avait troublé Grantin. La description, l'allusion à cette voix enchanteresse capable de bouleverser un homme... cela évoquait bien Domenica.

Cependant, fidèle aux recommandations de Grantin, Henri pénétrait dans l'impasse, se glissait par une sorte de poterne pratiquée dans un mur vétuste couvert de plantes grimpances.

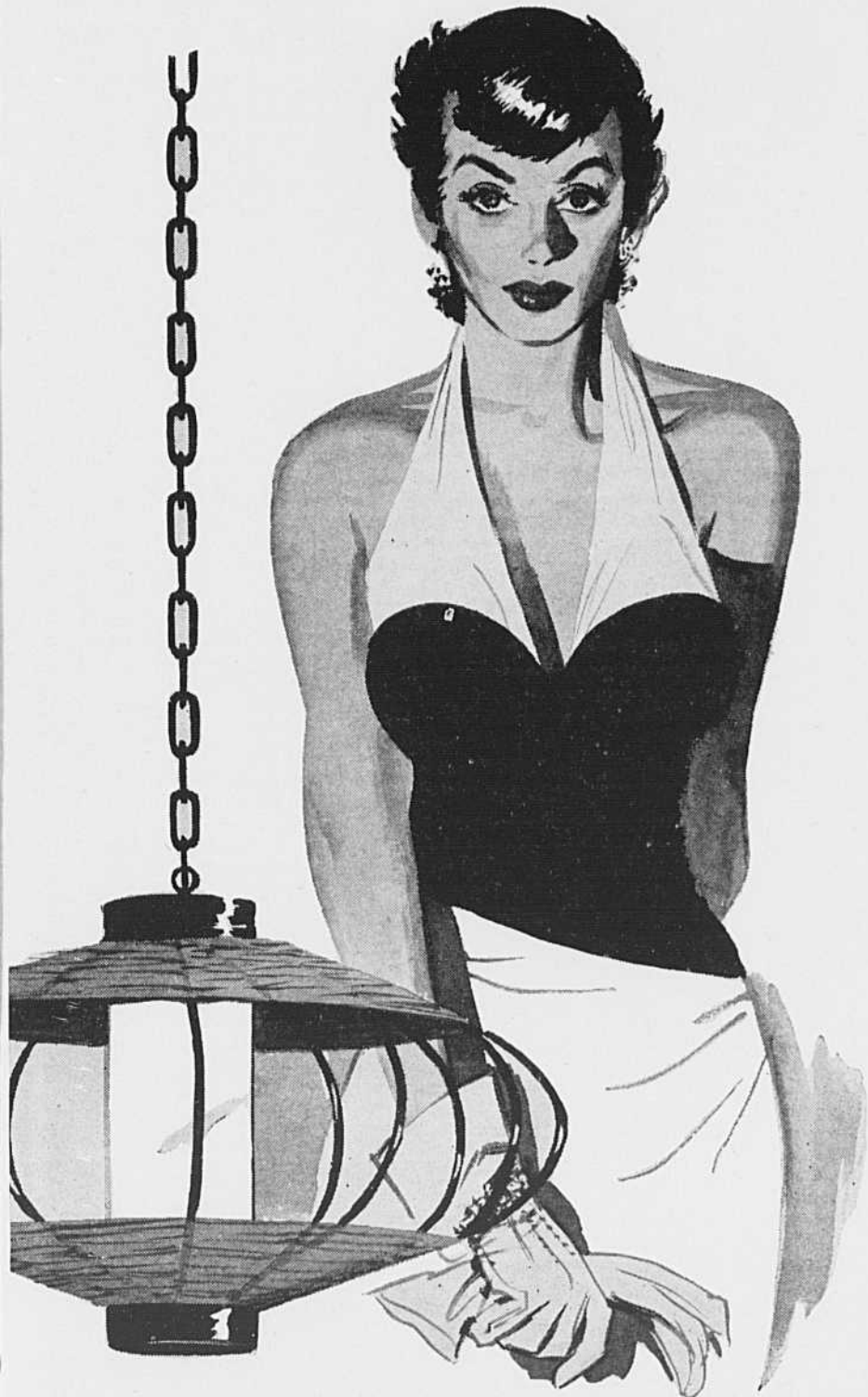
Pierre Grantin voyait mal. Cela ressemblait à un de ces nombreux pavillons, à demi en ruines, comme il en existe tant sur la rive gauche et qui, retirés des artères, n'apparaissent guère sur les rues. La nuit et la brume favorisèrent parfaitement l'entrée de Grantin. Il se trouva dans un jardin.

— Voilà la maison.

Il en apercevait la masse devant lui. Un étage seulement, avec, au premier, un peu de lumière filtrant des volets clos.

— Va-t-il me trahir ?

Pour le contre-espion, c'était la grande question. Il n'avait pas pris seul l'initiative de laisser son gibier en liberté provisoire. Au téléphone, Caretti le lui avait conseillé. Puisqu'on n'arrêtait qu'un pâle comparse, il fallait le laisser remonter à la source, et surveiller. Après, on aviserait.



sang aux joues hâves. L'agent du capitaine Caretti sait ce qu'il fait. L'autre va parler.

Il s'échauffe, petit à petit. Il parle. Il raconte son enfance misérable, sa chute de misère en misère, sans parents, sans guide. La boue...

Proie facile qu'une main faussement secourable a poussée dans la voie du crime. Le voyou avoue sa troisième agression.

— Troisième seulement ?

— Je vous jure...

La honte au front, il lâche, dans un souffle :

— J'avais faim...

Brusquement, c'est la question brutale :

Il se le fait décrire, après avoir versé un second verre d'alcool. Le gosse parle :

— Des étrangers, sans doute... Lui, costaud, bien habillé... Elle ! Ah ! elle !

Il décrit maladroitement, mais complaisamment, la grande femme brune, aux yeux en amande, au teint incomparable. Grantin devine qu'il a été profondément troublé.

— Et puis... quand elle m'a parlé... j'aurais été au bout du monde si elle me l'avait demandé... une voix, je vous jure que je n'en avais jamais entendue de pareille...

Grantin se mord les lèvres. Le portrait ébauché par le gosse évoque en lui de singuliers souvenirs. L'homme ?

Henri avait affirmé que là, il n'y avait pas de chien. Cette maison, en principe abandonnée, condamnée par les services préfectoraux comme dangereuse en raison de sa vétusté, était vouée à la pioche des démolisseurs. C'était le quartier général de l'intéressant personnage qui l'avait embauché pour ses besognes périlleuses. Là aussi, à minuit, Henri devait ramener la montre en or que le couple entrevu la veille viendrait chercher.

Pierre Grantin s'approcha très près. Il avait entendu un murmure de voix lorsque les pas d'Henri avaient résonné dans le jardin. Il avait nettement entendu le jeune garçon grimper, par un escalier qui grinçait affreusement. Grantin approcha contre le mur lépreux, retenant son souffle. Là-haut, au premier, il y avait « du monde ».

— Le type n'est pas seul... Est-ce qu'ils sont là ?

« Ils », c'est-à-dire le couple malfaisant qui avait demandé au sinistre bandit de lui prêter un homme de main, peut-être Domenica et un complice.

Seulement, derrière les volets, la fenêtre devait être fermée. Ce n'était pas par là que les voix parvenaient.

Grantin ne tarda pas à noter que le conduit acoustique n'était autre que l'escalier grinçant, il avait un minimum la porte d'entrée était grillée à l'ancienne mode, mais que cette grille, recouvrant en principe une vitre, était veuve de celle-ci, sans doute brisée depuis longtemps.

Pierre Grantin pénétra donc dans le vestibule, en prenant un maximum de précautions. Il avait épié l'entrée du jeune Henri. En faisant attention, et pour peu qu'il ne mit pas le pied sur l'escalier grinçant, il avait un minimum de chances de se faire repérer.

Il se trouva en bas, dans le vestibule moisi et glacial. Dans les ténèbres, il sortit son revolver, prêt à tout. Ce qui était intéressant, c'était d'entendre quel accueil on ferait au jeune homme.

Tout de suite, un sourire distendit le visage de l'agent du capitaine Caretti. On entendait parfaitement ce qui se disait au premier. La porte avait dû demeurer ouverte ou, peut-être, dans cette demeure en ruines, n'y avait-il plus de porte.

— ...tu as eu chaud... Tiens, bois ça, ça te remettra...

— Pourvu qu'il ne se trouble pas, même s'il ne veut pas me trahir, il me rendrait un bien mauvais service.

La voix qui avait parlé était rauque, empreinte de brutalité. Sans doute était-ce celle du « manager » du gamin.

— Alors ? Ça c'est bien passé ?

Pierre Grantin, en dépit de son cran, était anxieux et son cœur battait, tandis qu'il prêtait l'oreille.

— Oui... pas mal, répondait Henri.

— Tu as la montre, Riton ?

« Riton » — diminutif populaire d'Henri — répondit qu'il l'avait, effectivement.

Il y eut un silence. Sans doute la jeune femme examinait-elle le chronomètre de Fernier.

Domenica tonna soudain :

— Mais il n'y a rien à l'intérieur... Le boîtier est vide !

— Hein ? firent deux voix d'hommes.

Pierre Grantin riait silencieusement, nerveusement, étreignant la crosse de son arme.

— Cela va se gâter !

— Il faut la démonter, proposa l'homme.

— Un couteau, ordonna l'ex-cantatrice.

— Il n'y a rien... C'est une montre quelconque...

Le « manager » interrogeait :

— Cette montre... tu l'as ouverte ?

— Moi... je vous jure bien que non ! protesta Henri.

Markin gronda :

— Tu sais, je te préviens, tu as tout intérêt à nous dire la vérité. Voyons...

Tu as fait le coup à neuf heures...

— Ben... Vous n'aviez pas dit de venir avant minuit.

— C'est entendu... Mais qu'est-ce que tu as fabriqué... durant ces trois heures ?

— J'suis revenu rue de la Glacière...

— Avec le métro ?

— Mais non, ricana le voyou. J'ai pas le rond. Vous savez bien !

— Il ne faut pas trois heures pour revenir des quais du Cours-la-Reine !

— J'ai pris mon temps...

Mais Riton n'allait pas s'en tirer à si bon compte :

— Tu n'as rencontré personne ? demandait Domenica, de sa jolie voix musicale qui tournait si bien les têtes.

— Non... personne !

— Peux-tu m'expliquer pourquoi ton veston est déchiré, à l'épaule ?

Grantin se souvint nettement, alors qu'il avait empoigné le voyou, avoir senti craquer l'étoffe sous ses doigts nerveux.

— Mon veston est déchiré. Il n'y a pas qu'à l'épaule... C'est tout ce que j'ai comme frusques !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

— L'étoffe est froissée, reprenait Domenica, dont la voix prenait des accents métalliques... comme si on t'avait mis la main au collet !

me ça que ça s'est déchiré... C'était mûr !

— Tout cela n'est pas net, coupa la jeune femme. Où est le papier ?

— Quel papier ? J'sais pas, moi... Vous vouliez une montre... Je vous l'amène... Donnez-moi mes cinq mille balles et c'est marre...

— Tes cinq mille balles, vociféra le manager... Tu peux les attendre... On te demande le papier !

— J'comprends pas !

Domenica reprit :

— Parle... Tu as vu quelqu'un... Quelqu'un qui a eu la montre entre les mains et a pris le papier avant de te la rendre... Ah ! c'était donc un piège...

— Approche-toi un peu... Allons, obéis... On dirait que tu sens l'alcool !

— Zut ! pensa l'agent du Cinquième Bureau. C'est vrai ! Je l'ai fait parler avant elle !

— Moi... Ben... C'est ce que je viens de boire, protestait Riton.

— Le vin chaud ? Allons donc ! Je savais bien que tu mentais !

Pierre sentit une sueur froide perler à son front. Il imaginait, d'ailleurs, le malheureux gamin infiniment plus anxieux que lui-même.

— Parle ! ordonna Domenica.

— J'sais rien ! répétait obstinément Riton.

Grantin, entendit le talon de la jeune femme qui heurtait, avec colère, le plancher moisi.

— Il est entêté... Markin... Vas-y !

DIS-MOI TON NOM...

je te dirai
qui tu es

PHILIBERT

Traits caractéristiques : Ce prénom, en dépit de sa longueur, a une allure dégagée, presque désinvolte ; les Philibert, très droits, très francs, un peu fatalistes et dédaigneux du qu'en dira-t-on, vont leur chemin, sans se soucier outre mesure de ce qui se passe autour d'eux, non par égoïsme — ils sont foncièrement bons et pitoyables — mais par une sorte de permanente distraction, de rêverie qui les tient en dehors du monde réel.

PHILIPPE

Traits caractéristiques : Assez bien doués, les Philippe, par leur travail méthodique, obtiennent de leur esprit, le maximum qu'ils en peuvent espérer ; caractère doux, ennemi de la violence, facile à influencer. Pas d'exubérance, ni de goût pour les entreprises hardies ; les Philippe préfèrent le raisonnement à l'action. Ce sont des gens calmes, très attachés à leur foyer, à leurs habitudes, à leur famille.

PHILOMENE

Traits caractéristiques : Très douces, un peu mélancoliques, les Philomène inspirent sympathie et confiance. Elles sont si simples et si droites qu'il faudrait être un monstre pour profiter de leur naïveté afin d'essayer de les duper. Je viens d'écrire « naïveté », à propos des Philomène ; ne traduisez pas « faiblesse de l'intelligence » ; elles ne sont nullement sottes, mais très pures et loyales, se refusent à voir le mal autour d'elles.

PIERRE

Traits caractéristiques : Un prénom souvent donné et à juste titre, car il évoque un ensemble bien équilibré : intelligence solide, logique, peut-être pas très éveillée, mais qui s'assimile à fond les idées. Ordonnés, pondérés, réalistes, courageux, persévérants, les Pierre sont des organisateurs et des réalisateurs de premier ordre. Avec cela, assez souvent des goûts et un tempérament d'artistes... Voyez les nombreux Pierre, peintres et sculpteurs.

Jamais méchants, rarement rancuniers, ils n'extériorisent pas facilement leurs sentiments et, de ce fait, semblent parfois un peu froids et indifférents, mais, au fond, ils sont affectueux et sincères ; d'ailleurs, en dépit d'une certaine raideur apparente, ils plaisent généralement, encore qu'ils ne s'efforcent nullement d'attirer l'attention, et soient dénués de toute fatuité.

Assez réservés, ne se jetant pas à la tête du premier venu, les Pierre sont des amis durables, dévoués et loyaux et font d'excellents maris.

Pierrette : Beaucoup plus léger que celui de Pierre, ce prénom. Les Pierrette n'ont rien de la ténacité un peu massive de leur saint patron, ce sont de gentilles fauvettes, sautillantes, chantantes, capricieuses, et pas méchantes, oh ! pas du tout !

De sa place, Grantin entendit craquer la chemise que les misérables arrachaient. Il imagina Domenica, comme s'il la voyait. L'impitoyable sirène à la voix enchanteresse, au visage charmeur, n'allait pas hésiter à faire souffrir le malheureux adolescent.

Ce fut elle, de nouveau, qui ordonna :

— Allons... Dis-moi tout ! Et je te fais grâce !

— Mas puisque j'sais pas... J'ai pris la montre... Je vous l'ai donnée...

— Vas-y, Markin !

Brusquement, Domenica, Markin et le « manager » demeurèrent sans voix. Sur le palier, devant eux, un homme apparaissait, revolver au poing, et embrassait la scène d'un seul coup d'oeil.

— Mes hommages, Domenica ! lança le nouvel arrivant.

— Grantin ! rugit l'Ange du Mystère, sortant enfin de sa réserve. J'aurais dû me douter...

— Ne savez-vous pas encore que la France ne vous réussit guère ? Et que le Cinquième Bureau est toujours là...

Elle fit un mouvement. Il coupa :

— Ça va, ne bougez pas... Je vous jure que, cette fois, à la moindre tentative de fuite, je vous tue comme une chienne que vous êtes...

Livable, elle le considérait. Il sourit, aimable :

— Je n'aurai pas les faiblesses de ce cher Olivier... Vous vous souvenez d'Olivier, chère Domenica... Je vous préviens tout de suite... Il est loin. En mission à des milliers de kilomètres de Paris. N'espérez pas le reprendre !

Domenica se ressaisissait :

Se retourner, faire face... Impossible, c'était être pris à revers par Domenica et ses assesseurs.

Il eut, un instant, l'affreuse tentation de faire feu, d'abattre la diabolique créature, pour être sûr, cette fois, qu'elle n'échapperait pas.

Mais sa conscience d'homme, de soldat, de Français, de civilisé, répugnait à ce meurtre sauvage.

Il « savait », maintenant, que l'ennemi était derrière lui. Cela, il le lisait nettement dans les yeux de Domenica et des autres. Nul ne bougeait et Pierre, obligé de tenir les trois misérables en respect, voyait difficilement la possibilité de se retourner.

Brusquement, il se décida. Il pivota sur lui-même, entrevit, en un éclair, la silhouette de l'ennemi, fit feu.

Mais la matraque s'abattait sur son crâne, tandis que la détonation claquait dans la maison lépreuse et glacée.

Pierre Grantin, assommé, tomba comme une masse aux pieds de celui qui l'avait abattu. La balle avait manqué son but et le nouvel arrivant considérait le jeune homme, inerte, face contre terre.

— Bien joué, Pat, lança Domenica. Tu es arrivé au bon moment !

Elle fit un signe aux deux autres :

— Emparez-vous de lui... Ligotez-le soigneusement !

IV — Le cadran infernal

PIERRE GRANTIN ne perdit connaissance que trois ou quatre minutes, tout au plus.

Il retrouva bientôt une sorte de vague conscience, encore nébuleuse il est vrai, mais où il entendait à peu près tout ce qui se disait autour de lui.

Son crâne lui faisait mal. Il eut le geste instinctif d'y porter la main, se trouva dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Il dut à ce simple détail de réaliser un peu plus nettement ce qui lui arrivait, à savoir qu'il avait été solidement mis hors d'état de nuire.

Il se trouvait toujours dans la pièce du premier étage. Il battit des paupières pour y voir mieux. Domenica, Markin, le « manager » étaient tous là, ainsi qu'un quatrième personnage, haut et puissant, à face rougeaude, vrai-

semblablement celui qui avait assommé Grantin.

Dans un angle, ramassé sur le sol, Riton, demi nu, et dont le torse mince portait les traces des coups de ceinture infligés par Markin.

Pierre, soudain, réalisa ce que faisait Domenica et se tordit dans ses liens.

— Il se réveille...

— Alors, lança l'Ange du Mystère, on va mieux, cher ami ?

Beau joueur, Pierre riposta :

— Merci, Domenica... Vous avez gagné !

— Cela devait finir ainsi, sourit l'espionne. Soyez tranquille, vous ne serez que le premier : Olivier Denis et Carretti auront leur tour...

Et elle continua le petit travail qui avait fait frémir le captif, à savoir l'inspection des papiers attachés à son portefeuille, qui lui avait été enlevé pendant son évanouissement.

Pierre Grantin, intérieurement, se traita de tous les noms. Dans le portefeuille, il y avait le plan de l'arme secrète.

Bien que les données y soient inscrites en langage chiffré, il était hors de doute que Domenica l'emverrait à quelque service spécialisé dans l'étude des codes secrets, et que les espions finiraient bien par trouver la clé.

— Idiot ! Crétin ! Buse que je suis !

Il était un peu tard pour regretter ses agissements. Pierre avait voulu conserver le plan sur lui, tout en envoyant Riton dans la gueule du loup. Son idée n'était nullement d'intervenir cette nuit-là, mais seulement de repérer l'endroit où se réunissaient les bandits. Riton l'avait averti. Le rendez-vous avait lieu dans le pavillon abandonné, non dans le bistrot où il avait fait connaissance de Domenica et de Markin. Cette maison vétuste servait d'ailleurs habituellement à son « manager ».

Pierre se fût parfaitement rendu compte de la situation et eût ensuite pris Domenica en filature. Mais un événement imprévu avait tout changé : la correction féroce infligée au malheureux gosse. Pour lui porter secours, Pierre avait commis une lourde faute.

— Je n'ai pas voulu laisser le plan chez moi, sans personne pour le garder. Et parce que j'ai voulu sauver ce sale petit apache, me voilà dans de beaux draps !

Son geste généreux et humanitaire risquait de lui coûter cher. En fait, il ne pensait guère à lui, mais bien au plan de l'arme secrète.

Sa vie, il en avait fait bon marché depuis longtemps, depuis le jour où il était entré au Cinquième Bureau, où il avait commencé à travailler dans le sillage du capitaine Caretti, le grand spécialiste du contre-espionnage.

Domenica jeta soudain un cri de triomphe, qui trouva un écho douloureux dans l'âme du prisonnier.

— Qu'est-ce que c'est que ce document ?

Markin et elle se mirent à l'examiner avec attention.

— Un plan ! fit le petit homme râblé.

— Rédigé en code, ajouta Domenica.

Est-ce que par hasard ?...

Elle s'avança vers le captif, se pencha sur lui :

— Grantin, qu'est-ce que ce petit papier ?

— Sans importance, fit Pierre, dont le visage se ferma.

Il vit, tout près de son visage, la tête adorable et cruelle de l'Ange du Mystère.

— Cher garçon, me croyez-vous si sotté ?... N'est-ce pas là, conservé par devers vous, le papier qui se trouvait tout à l'heure, dans le boîtier de certaine montre en or ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire !...

— Me croyez-vous si naïve ?

Elle revint vers ses complices :



1.



2.



3.



4.



5.



6.

CHARTER

— Markin... Tu vas te mettre au travail sans perdre de temps... Il faut déchiffrer ce petit papier.

Markin prit le document et sortit.

Le « manager » et le grand costaud commencèrent alors avec Domenica une conversation à voix basse, dont Pierre, à son grand regret, ne put rien saisir.

Enfin, l'espionne prononça tout haut :

— C'est donc entendu... Je vous dis : à demain soir... D'ici là, Markin aura travaillé et nous saurons si, oui ou non, le plan est bien entre nos mains !

Le grand costaud demanda :

— Et celui-là, qu'est-ce qu'on en fait ?

Domenica regarda le prisonnier :

— Mettez-le à la cave... Je réfléchirai... Peut-être est-ce un bon moyen de tenir Caretti... Il a quelque affection pour ses poulains...

— Et le gosse ? demanda le « manager », montrant Riton.

— Ayez-le à l'œil... Ne le laissez pas sortir !

Grantin n'en sut pas davantage. Les deux misérables s'emparèrent de lui, descendirent l'escalier vers une trappe, donnant accès à une cave.

Au moment où ils allaient descendre, Domenica prononça :

— Est-ce que le dispositif est toujours ici ?

— Oui.

— Combien de temps pour l'installer ?

Une bonne heure !

— Qu'il soit prêt à fonctionner demain soir... J'en aurai peut-être besoin... pour cet intéressant garçon !

Pierre Grantin devina qu'il s'agissait de lui. Mais il était maintenant plongé dans les froides ténèbres de la cave, où les deux crapules le laissèrent sur la terre battue.

On l'avait bâillonné. Aucun appel n'était possible. Ses liens entraînaient dans sa chair et ses efforts pour les briser furent vains. Par un soupire grillé, il vit poindre le jour et, en proie à une fièvre intense, finit tout de même par s'endormir.

Il se réveilla en sursaut, dans la journée, brisé, courbatu. Il entendait des gémissements, des supplications. Et ce bruit était martelé par des coups sourds.

Pierre Grantin prêta l'oreille, ne tarda pas à comprendre.

On frappait quelqu'un et il reconnaissait la voix du pitoyable Riton.

Pierre connut ainsi des heures affreuses, horriblement mal à l'aise, la gorge sèche, les tempes battantes de fièvre.

Il évoquait les conséquences de l'aventure, le plan de l'arme secrète au pouvoir des espions. Et le capitaine Caretti ? Il le ferait rechercher... mais découvrirait-on à temps le pavillon isolé de la rue de la Glacière ?

Il vit, de nouveau, le jour s'atténuer. Il se demandait de quel « dispositif » avait parlé Domenica. Il savait que, de la part de l'Ange du Mystère, il fallait tout redouter.

Ce ne fut que très tard, la nuit étant déjà venue, brumeuse et froide, que les espions descendirent à la cave, l'emportèrent, l'amènèrent au premier étage du pavillon.

Lorsqu'ils entrèrent dans la pièce où, la veille, le drame s'était déroulé, le prisonnier eut un haut-le-cœur.

— Ça t'étonne, hein ? ricana Pat, le grand gaillard qui l'avait assommé, et qui le transportait avec l'aide du « manager ».

Un singulier attirail avait été installé dans la pièce. Pierre Grantin devina aussitôt qu'il s'agissait là du « dispositif » auquel Domenica avait fait allusion le soir précédent.

L'Ange du Mystère était là, d'ailleurs, en compagnie de Markin. Pierre ne vit plus le jeune Riton, sans doute

enfermé ou attaché dans quelque coin.

Mais il n'avait d'yeux que pour le « dispositif », tandis qu'on l'asseyait sur une chaise, sans le délier.

Une sorte d'horloge, munie d'un vaste cadran, avait été montée, posée sur une caisse qui, vraisemblablement, contenait le « dispositif » lorsqu'il était démonté. Pierre songea aux paroles des espions. C'était, en sorte, un jeu de construction amovible.

A l'horloge était reliée une potence métallique, faite de tubes s'emboîtant et s'élevant jusqu'au plafond. Les rouages fonctionnaient tous ensemble, au rythme de l'horloge qui marquait l'heure : onze heures dix. Chaque seconde était marquée par un dé clic et Pierre vit que cela correspondait, dans cette potence qui dominait, à l'abaissement léger d'un bras métallique qui descendait, seconde par seconde.

Mais il ne comprenait pas le but de tout cet appareillage. D'ailleurs, il eut une autre préoccupation.

Markin et Domenica semblaient sombres et furieux. L'espionne, fumant ses éternelles cigarettes blondes, s'approcha du captif.

— Que signifie cette plaisanterie ?

Quelle plaisanterie ?... Celle de me garder lié comme un poulet ?

— Ne faites pas l'idiot, Grantin... Quelle est la clé du document ?

— Ma chère amie, raila Pierre, je ne suis pas au Service du Chiffre. Adressez-vous au service spécialisé, au Ministère de la Défense Nationale !

Domenica jeta sa cigarette avec fureur.

Le connaissez-vous, oui ou non ?

— Dois-je me répéter comme un perroquet ?

Elle se mordit les lèvres. Markin intervint :

— Laissez, Domenica... Nous trouverons sans lui... Nous enverrons le papier là-bas, voilà tout...

Quel temps perdu, grinça l'espionne. Enfin...

— Est-ce qu'on doit toujours faire ce que vous avez prescrit ? demanda l'énorme Pat.

— Naturellement... On n'a pas monté le dispositif pour rien !

Les espions se saisirent de Pierre, l'étendirent sur une table boiteuse et, bien qu'il voulût se débattre, l'y attachèrent avec des courroies, de façon qu'il lui fût impossible de bouger. Puis ils amenèrent la table et le patient devant l'horloge, juste au-dessous du bras métallique qui descendait, seconde par seconde, mais de façon infime.

Pierre regardait tout cela sans comprendre, mais avec une horreur croissante. Les bandits ricanaient.

Tu ne sais pas encore, ricana Markin, tu vas comprendre...

Pat montait sur la table, écrasant cruellement les genoux du captif et Pierre vit qu'il fixait, au bras mobile, une longue lame mince, semblable à celle d'une rapière. L'extrémité de la lame fut maintenue par des écrous. Le bandit se retira.

L'agent du Cinquième Bureau se trouvait maintenant immobile, sur la table, avec cette lame mobile qui descendait, à petites secousses, seconde par seconde.

— Vous avez saisi l'astuce ? demanda Domenica. Regardez bien l'heure, Pierre Grantin. Il est onze heures vingt... L'appareil est réglé pour minuit. A minuit, la lame aura touché votre cœur et s'y enfoncera lentement. Ce ne sera plus qu'une question de secondes...

Il ferma les yeux, ne pouvant plus regarder en face ce monstre à tête de femme.

— Arme secrète pour arme secrète, reprit la misérable créature. Voici la mienne. Nous sommes des ennemis, Grantin, et je veux que vous souffriez. Je veux surtout prévenir — après — le capitaine Caretti. Il saura ainsi de quoi

nous sommes capables. Il saura quel fin l'attend, lui, tout comme Olivier Denis, et tous ceux qui oseront se dresser sur ma route !...

Pierre comprenait. En le tuant de cette façon diabolique, Domenica voulait frapper aussi son ennemi de toujours, le capitaine Caretti, et aussi Olivier Denis, celui qu'elle ne s'efforçait de haïr que parce qu'elle continuait à l'aimer...

Et les minutes commencèrent à passer.

Pierre, tordu dans ses liens, retenu par les courroies, voyait, face à lui, le cadran infernal, où l'aiguille avançait par secousses, à chaque seconde. A chaque secousse correspondait un léger abaissement du bras de fer et de la lame. La pointe, par saccades, descendait vers lui.

Il comprit que tout était parfaitement calculé. A minuit, ce serait à peu près cela, la pointe percerait sa poitrine et il aurait l'horreur de sentir le fer s'enfoncer, lentement...

Malgré son cran, malgré le sacrifice de sa vie, fait depuis longtemps, Pierre comprit qu'il allait flancher.

Ce fut onze heures et demie... minuit moins vingt...

Markin, Domenica, Pat, le « manager » fumaient et buvaient, surveillant l'agonie de la victime.

Une sonnerie grêle fit tressaillir les quatre :

— Le téléphone ?

— Qui nous appelle ?... Va voir, Markin !

Markin disparut. Pierre l'entendit converser, d'une pièce voisine. Mais il employait une langue inconnue, et le jeune homme ne le comprenait pas.

L'espion revint. Il était livide. Il dit quelques mots à Domenica, dans la même langue. L'Ange du Mystère jeta un cri rageur. Le nom de Caretti fut prononcé. Pierre tressaillit dans ses liens. Était-ce l'espoir ?

Pat et le « manager » ne comprenaient pas, eux non plus. Mais Domenica, à présent, faisait mine de partir avec Markin. Ils voulurent suivre.

— Venez, dit la diabolique jeune femme. Ici, ce sera malsain dans moins d'une heure... Mais Caretti arrivera trop tard...

Elle tendit la main vers le cadran.

— Un quart d'heure... Le dernier !... Adieu ! Pierre Grantin. Et j'emporte le plan de l'arme secrète. Nous saurons bien le déchiffrer.

Les quatre misérables disparurent. Pierre se mit à hurler, mais sa gorge contractée refusait tout service et les sons ne sortaient pas.

Inexorable, l'aiguille avançait toujours. Chaque tic tac lui enlevait un peu de vie. La lame descendait, stupide, mécanique, avec cette inintelligence de la machine créée par l'intelligence humaine, qui obéit stupidement, pour l'oeuvre utilitaire comme pour l'oeuvre de mort.

Pierre se débattait vainement. Il espérait pouvoir renverser la table, mais sa position ne le lui permettait pas. Il ne se déplaça pas d'un centimètre. Les courroies, terriblement serrées, le retenaient immobile.

Minuit moins dix... Minuit moins cinq... Minuit moins trois...

Brusquement, quelqu'un entra dans la pièce.

Pierre n'avait presque plus connaissance. Il était minuit moins deux minutes et la lame du « dispositif » touchait presque sa poitrine. Il eut l'intuition d'une présence, tourna la tête et reconnut Henri.

Le malheureux gamin demeurait sur le seuil, les yeux agrandis d'épouvante devant ce spectacle. Il était livide, les yeux battus, et essayait de couvrir ses membres nus avec une chemise déchirée, un pantalon en lambeaux. Il portait, sur tout le corps, les traces de

la double correction reçue depuis la veille.

— Toi !... Au secours ! râla Pierre, d'un suprême effort.

Le gamin comprit tout à coup. Il se précipita, chercha à détacher les courroies. En vain, elles tenaient bon. La lame descendit encore de plusieurs saccades...

— La lame !... Arrête la lame ! hurla Pierre.

Riton voulut prendre la rapière à pleines mains et ne réussit qu'à s'entamer les doigts. Il tenta de l'arracher, mais elle glissait sous son étreinte, poursuivant, malgré lui, sa marche immuable. Elle piqua l'étoffe de la chemise de Pierre, qui hurla et, saisi d'un trait de lumière, cria :

— L'horloge !... C'est l'horloge !...

Riton se précipita sur le cadran, poussa les aiguilles en arrière. Un long soupir de soulagement s'échappa de la gorge de Pierre Grantin. L'horloge grinçait, par saccades, tandis que Riton faisait retarder le cadran, et la lame du dispositif, obéissante, remontait par un nombre correspondant de secousses.

Pierre la vit s'envoler vers le plafond.

— Enlève-moi de là... tire la table !...

Le gamin obéit. Pierre, baigné de sueur, le regardait avec un pâle sourire. Il murmura :

— Tu m'as sauvé la vie, petit...

— Hier, dit le gosse, d'une voix farouche, vous êtes venu à mon secours. Depuis que je suis né, c'est la première fois que quelqu'un intervient quand je reçois une volée...

Une demi-heure plus tard, la police pénétrait dans la maison abandonnée. Pierre Grantin, que Riton avait enfin délivré des courroies, tombait dans les bras du capitaine Caretti et lui racontait l'aventure.

— Hélas ! mon capitaine. Je suis un imbécile. Domenica a filé avec ses complices et avec le plan. Ils ont l'arme secrète... C'est fichu !...

L'officier éclata de rire :

— Mais non, mon vieux Pierre. Tout va bien ! Ils ont donné dans le panneau, tout comme Fernier, et toi-même...

— Hein ?

— Souviens-toi... Quand tu m'as téléphoné, je t'ai dit d'envoyer le gosse au rendez-vous, avec la montre, et le papier... Est-ce ce que tu as fait ?

— Non, j'ai conservé le document sur moi. Mais ils me l'ont pris.

— C'est ce que je voulais... Ils se croient forts. Mais ils vont perdre un temps précieux... Parce que, moi aussi, c'était mon arme secrète : jeter aux mains de l'ennemi un faux document. Chiffre très difficile. Quand ils auront enfin trouvé la clé, très calée, ils n'auront que de faux renseignements. C'est pour cela que je n'ai pas agi plus vite, que je t'ai laissé aller tout seul. Seulement, inquiet de ne plus te voir, j'ai ordonné des recherches. Et j'ai fait moi-même prévenir Domenica, pour la laisser filer...

— Elle !... Mon capitaine !

Caretti frappa sur l'épaule de son poulain :

— Intérêts supérieurs, mon petit. Nous avons intérêt à la laisser libre.

— Et le gosse ?

— On vient de l'arrêter !

— Mon capitaine, il m'a sauvé la vie. Il faut le faire venir !

Riton comparut devant Caretti. Pierre prononça :

— Je vous ai raconté son histoire, mon capitaine. Il a tenu parole. Il n'a pas trahi. Il a tenu bon...

L'officier considéra le dévoyé de son oeil clair :

— Es-tu prêt à recommencer ?

— Oui, dit nettement le gamin.

— Alors, c'est entendu, on va s'occuper de toi... Et si tu es prêt à risquer ta vie pour une bonne cause, je te trouverai du travail !...

Vos vedettes préférées

Une manière d'interview . . . avec GILLES PELLERIN

OUVREZ le dictionnaire et vous verrez qu'il définit l'humour, que jusqu'ici, j'avais bien pris pour une production strictement anglaise :

« Gaité qui se dissimule sous un air sérieux et qui est pleine d'imprévu, d'ironie »...

Il ne nous en faut pas plus pour nous rendre compte que c'est en somme, une des formes de l'esprit, peut-être la moins méchante...

L'humour se traduit de bien des façons : par le crayon et le fusain chez le caricaturiste, par les mots chez le chansonnier, par les phrases tenant à la fois de la litote et de son contraire chez les écrivains spécialisés... Chez nous, il se traduit sous une forme audible et visible et il s'appelle Gilles Pellerin.

Je l'ai rencontré au beau milieu d'une après-midi et d'une répétition de la revue des *Snobs*, qui fait actuellement courir le Tout-Montréal. Et nous avons bavardé pendant que la neige tombait, dehors, tombait !...

Né à Montréal, Gilles Pellerin a fait toutes ses études à Nicolet. Vous ne me croirez pas, mais c'est pourtant l'expression même de la vérité : au collège, on croyait si peu à ses dons comiques qu'on lui faisait tenir, dans les « séances » les rôles les plus sombres dans les drames les plus noirs : *La Prière des Naufragés*, *Les Mains Rouges*, etc...

Tout de même, le jeune Gilles Pellerin faisait partie de toutes les manifestations artistiques. Il y avait à cela un autre raison : son père était inspecteur d'écoles et sa mère, présidente des Dames Patronnesses, des Dames de Ste-Anne, de toutes les organisations paroissiales et charitables et bien entendu, pour lui faire à la fois honneur et plaisir, on mettait son petit garçon en vedette.

Mais le père de Gilles Pellerin mourut prématurément et comme il y avait à la maison sept enfants aux études, il fallait que les aînés commencent de bonne heure à gagner leur vie.

A 18 ans, après sa rhétorique, Gilles Pellerin entra comme annonceur au poste CHLN, des Trois-Rivières, où passèrent aussi Pierre Stein, Jean-Paul Nolet, Roger Lebel, etc. Il gagnait, à cette époque un salaire prodigieux : \$15.00 par semaine et le jour où il eut l'outrecuidance de demander \$2.00 d'augmentation, on lui fit comprendre qu'il y a tout de même un bout à l'ambition... Fort de ce refus, et sollicité d'ailleurs par Radio-Canada, Gilles Pellerin ne fit ni une, ni deux : il donna sa démission et arriva à Montréal pour passer une audition afin d'entrer comme annonceur au poste d'Etat.

L'audition eut lieu mais... le résultat se fit si longtemps attendre qu'Hector Charland, (un ami de la famille) suggéra à Gilles Pellerin d'aller voir à CKVL, alors à ses tout débuts, ce qui se passait.

Il se passa qu'il y entra et si bien qu'il y est toujours. Il avait pour partenaire et camarade Jacques Normand. Une chose curieuse : c'est que le poste CKVL avait, à cette époque, le droit de fonctionner du lever au coucher du soleil, si bien que ses heures étaient tout à fait indéfinies... C'est peut-être à cause de cela que Jacques Normand et Billy Munroe lancèrent *Le Fantôme au Clavier*, qui dura je ne sais combien de temps. Comme il fallait tout de

même se renouveler un peu, un jour vint où Jacques Normand et Gilles Pellerin qui, en principe était seulement l'annonceur commencèrent à échanger (ad lib) un petit dialogue, qui continua sur son erre, tant et si bien qu'il s'y entremêla des chansons, des blagues, des galéjades et que c'est ainsi que Gilles Pellerin comprit, le tout premier, qu'il avait un sens extraordinaire non seulement du comique, mais de la réplique.

Alors, la radio le réclama, hors de CKVL. Puis, quelque temps après, la télévision. Que d'aventures !... C'est ainsi que lors d'une des toutes premières émissions de télé, donnée en circuit fermé avec Paul Berval et Jean Duceppe, Gilles Pellerin devint tout simplement un cheval... C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... Un cheval de race assez indéterminée, qui ne devait pas parler mais devait démontrer par des jeux de physionomie,



Quand Gilles Pellerin, guitare en mains, imite Elvis Presley . . . Rien n'y manque, pas même les yeux au ciel . . .

(Photo Edward Remy)

ce qu'il pensait des humains. Figurez-vous si chacun des protagonistes s'amusaient.

Puis ce fut *Le Café des Artistes* qui dura deux ans et enfin, avec Jacques Normand toujours, *La Porte Ouverte* qui s'est refermée depuis déjà un certain nombre de mois. Et c'est là, à *Porte Ouverte*, que Gilles Pellerin remporta ses grands succès initiaux avec ses monologues et la création de son fameux ami Roland... vous savez bien, Roland, de la Vickers...

Les plus amusantes drôleries sont parfois les plus spontanées. Pourquoi Gilles Pellerin a-t-il appelé Roland ce partenaire invisible ? Il ne le sait pas lui-même. Il aurait tout aussi bien pu l'appeler Pierre, Paul ou Robert, mais le nom du neveu de Charlemagne lui ayant passé par l'esprit, c'est Roland qui naquit comme ça, tout armé, devant une caméra de télévision.

Roland, c'est une manière de copain, quelqu'un à qui arrive des tas de choses... Au fait, puisque j'ai écrit ces mots... une manière de... Evidemment,

de la façon dont Gilles Pellerin les prononce, ces mots ont l'air d'une blague, d'une galéjade assez fournie et cependant (et je défie le plus pointilleux grammairien de s'inscrire en faux là contre) c'est de l'excellent français, qu'on trouve et retrouve sous la plume des meilleurs auteurs pour dire... exactement ce que Gilles Pellerin entend nous faire comprendre.

Ses monologues, il les fait presque au fur et à mesure. Evidemment, il se fait un plan, qu'il détaille, qu'il enjolive de mille guirlandes, festons et astragales. C'est qu'il est comme pas un observateur. Et ce qui prouve que Gilles Pellerin est vraiment un humoriste, c'est (et tout d'abord) qu'il ne rit pas à ses propres blagues, et puis, qu'il accepte comme des trophées les tarabiscotages de mots et les expressions les plus ahurissantes que disent tant de braves gens qui croient bien faire.

Il était au comble du ravissement le jour où un brave homme lui dit : — « Moi, vous savez, je ne suis pas instruit, mais ma soeur, elle, c'est une autodictatrice... Et elle en sait des choses ! »... C'était trop beau pour ne pas le repasser, exactement comme le mot de cette bonne personne qui se déclara terriblement observatoire...

Et puis, il y a les souvenirs d'enfance et de jeunesse. Par exemple, quand Gilles Pellerin décrit les toilettes de la mère de Roland ou celles de Mame Brochu... Il y a dans son passé de braves dames qui avaient autant que la mère de Roland et Mame Brochu le sens de la ligne et de la simplicité dans la parure... Et même si parfois il va jusqu'à faire des personnalités les femmes visées ont trop d'esprit pour s'en formaliser et Jean Desprèz en sait quelque chose...

Il faut croire en tous cas que le personnage de Roland et toute sa famille sont plus vivants qu'on ne pense puisque leur créateur s'est vu devenir membre de la très puissante Union des Boiler-Makers d'Amérique et que lesdits chaudronniers lui ont présenté un trophée. Il a enregistré, sur disque Columbia les aventures de Roland et ça s'est très bien vendu. Notons aussi qu'il fait partie régulièrement de la *Clé des Champs*, qu'il était aussi naguère du défunt *Nez de Cléopâtre* et qu'il parut à plusieurs reprises à *Music-Hall*.

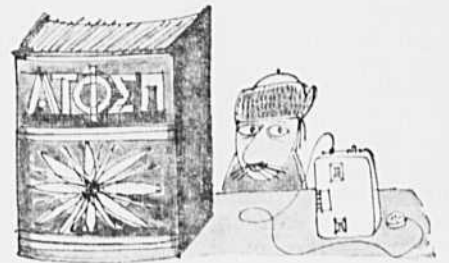
Et dernièrement, Gilles Pellerin fit une grande tentative et se lança dans l'aventure de la politique. Sous l'étiquette libérale, il se présenta à la députation dans Nicolet-Yamaska, contre l'hon. Paul Comtois, Ministre actuel des Mines dans le Cabinet Duplessis. Et s'il fut battu, ce n'est pas faute d'avoir mené une active campagne électorale.

Son adversaire heureux, d'ailleurs, n'était pas son ennemi, d'autant plus qu'il avait connu le père de Gilles Pellerin et regrettait justement que cet homme de valeur n'ait pas de son vivant, fait de la politique.

Dans le civil, Gilles Pellerin est marié, avec Gisèle Lussier et ils ont quatre enfants : deux jumelles, Claude et Danielle, qui ont huit ans, Manon, cinq ans et enfin un fils, Guy, qui vient de boucler sa première année.

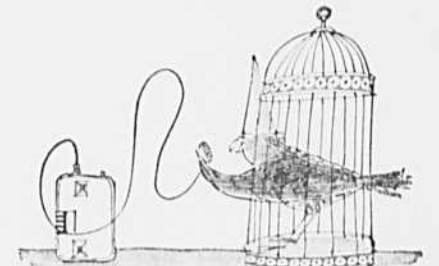
Pour le moment, Gilles Pellerin est, avec ses camarades Jacques Lorain, Denyse Filiatrault, Elaine Bédard, Do-

Ce minuscule enregistreur accomplit une tâche gigantesque n'importe où



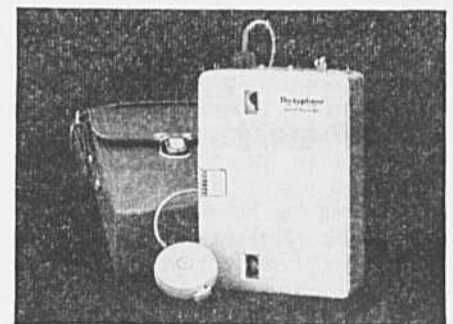
Cet appareil d'enregistrement ne pèse que 2 livres et 11 onces... il est plus petit qu'un roman russe. Et pourtant le Dictet, enregistre n'importe quel son, n'importe où.

Le Dictet est d'un usage très facile... un perroquet pourrait s'en servir. Vous n'avez qu'à soulever le microphone et à dicter. Le microphone sert aussi pour la retransmission instantanée.



Ne vous y méprenez pas !... bien que de dimension minuscule, le Dictet est un instrument parfait. Il est tout désigné pour enregistrer sur place les rapports de vente, les notes de voyage, les interview, etc. Le Dictet est muni d'un élégant étui de cuir.

Vous n'avez pas besoin de manipuler le ruban, il se charge automatiquement grâce au magasin dont il est muni. Ses puissantes batteries suffisent à plus de 20 heures d'enregistrement. Pour plus d'information, écrivez à Dictaphone Corporation... ou mieux encore, appelez le représentant Dictaphone pour une démonstration.



DICTET®
FABRIQUÉ PAR
DICTAPHONE®

Dictaphone Corporation, Dép. K-3212F
210, ave Victoria, Montréal 6, P.Q.

Veillez me faire parvenir votre brochure en couleurs concernant la nouvelle machine Dictet.

Nom _____
Compagnie _____
Adresse _____

[Lire la suite page 52]

► Une expérience nouvelle, en cours depuis plusieurs mois à Brème (Allemagne), a pleinement réussi : il s'agit de confier à des ménages sans enfant, offrant toutes les garanties, non pas un seul, mais plusieurs enfants ; les parents adoptifs acceptent de se charger de l'éducation et de l'instruction des enfants et ceux qui en expriment le désir, reçoivent des allocations mensuelles élevées ; certains couples ont ainsi accueilli jusqu'à dix enfants chez eux ; la « mère » qui adopte plus de deux enfants reçoit en même temps une domestique pour qu'elle puisse se consacrer entièrement aux enfants. La même expérience vient d'être étendue à Hambourg et à d'autres villes.

► A l'occasion du Carnaval de Mannheim, en Allemagne, une exposition de tableaux peints au moyen de moutarde, de pâte dentifrice et de confitures de tous tons a remporté le succès que l'on devine. Elle était organisée par un... dentiste et un authentique peintre...

► A un congrès agricole qui s'est tenu à Francfort, l'un des orateurs a déclaré qu'une paysanne allemande travaille, en moyenne,



Que ressent ce jeune homme en regardant ces deux perruques masculines ? Amusement, perplexité, hésitation... ? Mais voici que son choix s'est fixé sur la perruque blond cendré et, tout en arrangeant une mèche, il a l'air satisfait de l'effet produit. Mais vous, monsieur, ne préférez-vous pas votre crâne dénudé, si tel est le cas, à ce camouflage bien peu discret ? (Photos Marcel Cognac)

109 heures par semaine. Il fut interrompu par cette question : « Est-ce admissible ? » — Et l'orateur de répondre sans sourciller : « Mais certainement, nos mères travaillaient bien plus ». Mais un médecin est venu révéler que dans le domaine des maladies dues à la fatigue continue, les paysannes allemandes occupent la seconde place, — suivant de près la travailleuse à la chaîne des usines. Les deux-tiers des paysannes doivent encore chercher l'eau à la pompe, en portant 2 seaux de 15-20 litres... La plupart des paysannes admises à l'hôpital ou dans une maison de repos ont ainsi connu leur premier... congé.

► Dans une ferme de Silésie, une chatte élève deux poussins en même temps que ses trois chatons ; les poussins, elle est allée les voler dans une couveuse... Les poussins se promènent librement et reviennent régulièrement chez leur « maman » pour boire le lait avec les chatons.

► Les shampoings aux parfums de fruits sont proposés aux clientes dans les salons de coiffure de Londres ; le parfum préféré jusqu'ici est la... fraise...

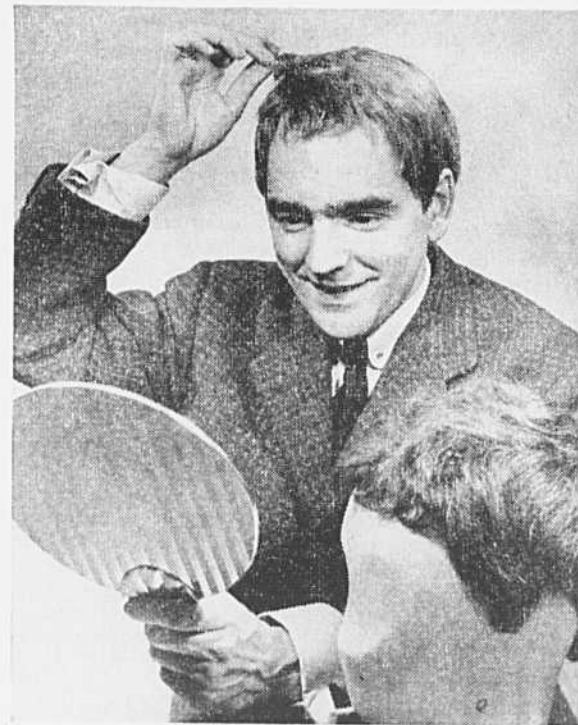
► Lefty (la gauche) la vieille chatte d'un cinéma de Londres, a un siège spécial qui lui est réservé dans la première rangée : les films qu'elle préfère sont les films « western » et de gangsters et dès que les coups de revolver ou de fusils retentissent, Lefty est sur coussin...

► Les Anglais comptent les dépenses de leurs femmes, puisqu'un journal de la Cité a réuni suffisamment d'indications pour publier une statistique sur ce sujet. Il a ainsi révélé que l'Anglaise moyenne dépense de sa propre initiative 3 shillings de chaque Livre sterling que son époux gagne. 1 livre compte 20 shillings, la dépense de la ménagère ne représente donc qu'environ 15% des gains du mari, ce qui semble fort raisonnable, d'autant que dans les achats de Madame figurent, d'après la statistique, les chemises, chaussettes, cravates de Monsieur.

► La Société des Amis de Bernard Shaw choisit chaque année, de par le monde, une Cendrillon qui, comme Elisa de *Pygmalion* du célèbre auteur, doit être d'origine très modeste et s'élever par ses propres moyens. Pour 1959, le comité avait choisi une jeune Espagnole nommée Cipri, une orpheline sans instruction, et à laquelle le prix quelle a remporté permettra d'étudier en Grande-Bretagne et dans son pays, pendant trois ans.

► Des théières et cafetières montées sur un tourne-disques sont mises en vente à Londres ; avant de recevoir leurs invitées, les maîtresses de maison peuvent y passer des disques sur lesquels de nombreux sujets de conversation, compliments et formules de politesse sont enregistrés.

► Petite annonce amusante publiée par un quotidien de Milan (Italie) : « Je demande à être découverte. Je suis jolie, j'ai 20 ans et je conviendrais parfaitement pour un grand mariage ou pour un grand film »... Le journal en question n'a pas révélé si l'annonceuse a reçu beaucoup de réponses.



► Les 600,000 servantes ou domestiques de maison italiennes ont changé de nom récemment ; il n'y a plus de domestiques ni de servantes, car la loi vient de leur conférer le titre officiel, plus honorable, de « Travailleuses de maison », des gages plus élevés et des congés annuels de 15 à 25 jours, ainsi qu'un mois double à la fin de l'année. Mais en même temps, le Ministre a aboli les agences de placements privées. Des milliers d'aides-ménagères

italiennes émigrent — près de 300,000 en 8 ans ; à l'étranger, les gages (calculées en livres italiennes) sont deux ou trois fois plus élevés, et les jeunes Italiennes, souvent très belles, y trouvent vite un époux.

► Dans une université du sud de l'Allemagne fédérale, un groupe d'étudiantes adressa au recteur une requête pour l'installation d'un miroir dans le laboratoire médical. Le miroir fut refusé comme n'étant pas un objet d'intérêt scientifique. Les étudiantes revinrent à la charge trois semaines plus tard et demandèrent à l'Administrateur un « réflecteur optique des formes humaines » et le miroir fut aussitôt accordé.

► Un appareil qui rafraîchit le pain rassis, grâce à un courant de vapeur qui traverse les miches desséchées, a été présenté à Amsterdam (Hollande). En 10 minutes, des pains durcis redeviennent croustillants, — pour les petits pains, l'opération ne dure que 4 à 5 minutes.

► En Grèce, l'abandon des nouveaux-nés et de enfants en bas âge est chose courante, survivance d'une pratique normale de l'Antiquité Grecque, et l'on estime à plus de 30,000 le nombre de ces petits innocents recueillis dans les maisons des enfants trouvés. Mais environ 95% de ces enfants trouvés grecs ont une chance d'être adoptés, environ 10% en Grèce, et 90% à l'étranger, principalement aux Etats-Unis. Si les parents adoptifs grecs sont si peu nombreux, c'est qu'ils doivent avoir 50 ans avant de pouvoir prétendre à l'adoption. La Maison des Enfants trouvés d'Athènes, justement célèbre (puisqu'une fondation remonte à plus de 2,000 ans) possède, à côté du portail d'entrée, une spacieuse « boîte aux lettres

pour bébés » ; lorsqu'une maman y dépose son bébé, le poids de ce dernier fait résonner une sonnerie électrique et le nouveau pensionnaire est aussitôt recueilli. Beaucoup de mamans reviennent voir leur bébé, mais l'Institut ne les oblige pas de le reprendre...

► Sait-on que la Belgique reste un gros producteur d'automobiles ; presque toutes les marques mondiales y ont installé des usines de montage, car depuis 1930 le montage y est assimilé à la fabrication. Et en 1958, environ 35,000 voitures et véhicules ont ainsi été assemblés à Bruxelles, Anvers, Liège et Malines. On peut rappeler à ce propos qu'il y a 50 ans, la Belgique figurait parmi les premiers fabricants d'automobiles. Notamment le nom de *Minerva* reste un des plus glorieux de l'histoire de l'automobile.

► Publicité à l'italienne... : une marque italienne de voitures a publié cette curieuse annonce dans la presse : « Pourquoi voulez-vous acheter une grande voiture ? Songez que pour le même prix, vous pouvez acheter trois voitures, une pour votre femme, une pour votre fils et une pour votre fille. Et si vous tenez absolument à avoir votre voiture, vous pourrez encore en acheter une grande »...

► Le conseiller ès-circulation de la ville de Vérone, Italie, le professeur Amilcare Arcaroli, et le commissaire-chef de la ville, Pino Bellerini, ont reçu une feuille de contravention à domicile. Le conseil municipal leur avait demandé d'étudier « sur place » les problèmes du stationnement des voitures ; ils placèrent leurs voitures à un endroit interdit, convaincus de l'impunité, et commencèrent leur enquête

dans les rues du centre... Mais un agent survint qui...

► Les hommes suisses craignent décidément la concurrence des femmes: à Baden, charmante cité moyenâgeuse suisse, il a fallu un véritable référendum pour autoriser la nomination d'une femme agente de police, déjà en service et qui règle la circulation à la perfection.

► Chute des bénéfices chez Ford: le bénéfice net de 1958 n'est que de 95.7 millions de dol-

longtemps que les célibataires, — leur équilibre nerveux est meilleur et ils sont moins exposés aux maladies de toutes sortes. La longévité moyenne des femmes est supérieure à celle des hommes; selon les experts, cela serait dû aux... travaux ménagers, car la ménagère peut, mieux que l'homme « travailleur professionnel » répartir le travail physique et les périodes sédentaires ou de repos. Elles interrompent souvent leur tâche par de bienfaitsants... bavardages ou d'autres diversions: cette relâche est favorable à l'équilibre mental. Sur 100 femmes s'occupant de leur ména-



A Singapour s'est tenue récemment une importante conférence groupant deux cents experts de vingt-deux pays différents. Objet: l'extension du tourisme en Extrême-Orient. Les délégués ont eu l'heureuse surprise d'être reçus par des hôtesses charmantes (notre photo). Ils ont, paraît-il, préféré cet accueil à celui de personnages officiels!

lars, contre 282.2 millions en 1957. Le chiffre d'affaires a atteint 4.13 milliards de dollars, contre 5.77 milliards. La production totale a été de 1,460,000 voitures et camions, soit 750,000 de moins qu'en 1957.

► Au Mans, capitale de la Sarthe, une « sorcière », paysanne de 32 ans, a été condamnée à 5 ans de prison pour complicité à la mort de son jeune frère de 19 ans. Très superstitieuse, la paysanne était convaincue que la mort de son père, tué il y a 8 ans d'un coup de sabot de cheval, était l'oeuvre des « mauvais esprits ». Elle prétendait les avoir « vus » en 1957, remuer et déplacer les meubles dans sa maison. Elle obligea ensuite toute sa famille à se coucher en plein jour, à avaler du sel pour... chasser les esprits par les vomissements qui s'ensuivaient. Mais puisque Marcel, son jeune frère, ne vomissait pas, la « sorcière » l'avait « aidé » en lui serrant la gorge des deux mains jusqu'à ce qu'il fut étranglé...

► Un congrès médical international réuni à Paris s'est prononcé formellement contre l'emploi des « neuroleptiques », appelés aussi « médicaments tranquillisants ». L'Américain moyen emploie ces « sédatifs de l'anxiété » à tout moment, à la plus légère inquiétude ou dépression. Mais les « tranquillizers » émoussent les réflexes et provoquent des troubles psychologiques à la suite de l'augmentation des doses à mesure que s'établit l'accoutumance. Ce congrès a constaté que jusqu'ici, l'Europe a délibérément rejeté ce « bonheur en pilule ».

► Une statistique française vient d'indiquer que l'homme et la femme mariés vivent plus

ge, 96 ont dépassé l'âge de 80 ans, sur 100 femmes célibataires, 20 seulement deviennent octogénaires...

► Sur la place du marché de la petite ville de Wolbeck, en Westphalie, on vient d'inaugurer un monument à la Chèvre, en hommage aux services inestimables que cette brave bête a rendus aux habitants de cette région industrielle pendant deux guerres mondiales. Pratiquement tous les ménages de Wolbeck ont contribué aux frais du monument, oeuvre d'un statuaire célèbre de Dusseldorf.

► Les chirurgiens et médecins ont-ils jusqu'ici mal pensé les plaies? Un chirurgien américain, le Professeur McDonald de l'Université de Californie a répondu « oui » à cette question. Pendant des millénaires, les plaies étaient recouvertes, une fois nettoyées, d'un bandage serré, pour isoler la blessure et la protéger de toute contamination. Mais, depuis 2 ans, le professeur emploie une nouvelle méthode: il supprime le bandage, il expose les plaies à l'air libre après les avoir asséchées et désinfectées, opération qui est répétée une ou plusieurs fois par jour; d'après ses expériences, les plaies ainsi traitées se referment beaucoup plus rapidement qu'avec le bandage traditionnel. L'aspiration des liquides d'une plaie, et ensuite des sécrétions consécutives à une opération provoque une reconstitution rapide des chairs, ce qui diminue le danger d'infection.

► Lorsque Mme Smith, de Dallas, rentra le soir chez elle, elle ne trouva de sa maison que quelques pans de murs. Le chef des travaux d'une société de démolitions, chargé de démolir une villa dans la même rue, s'était trompé de numéro... (Lire la suite page 52)



Le panorama d'une
journée bien remplie

DURANT VOS VACANCES EN
ONTARIO

Explorez l'Ontario... allez vous amuser à une de ses foires... ou à un de ses festivals. Quand le coeur vous en dira, allez vous faire griller au soleil sur une de ses belles plages. Vous avez l'embaras du choix dans cet immense terrain de jeux. Pour une idée du coût raisonnable d'un voyage en Ontario, postez le coupon ci-dessous et vous recevrez des prospectus et une liste des hôtels et motels où les prix vous conviendront.



GRATIS!

ONTARIO TRAVEL
131 Parliament Bldgs.
Toronto, Ontario



Veillez m'envoyer gratuitement de la documentation et une carte routière

Je m'intéresse surtout à la région de

EN LETTRES MOULÉES S.V.P.

Nom _____

Adresse _____

Bureau de poste _____

Ministère du Tourisme et de la Publicité de l'Ontario,
Hon. Bryan L. Cathcart, Ministre

**CONNAISSEZ
MIEUX
L'ONTARIO**

HARRY BELAFONTE... [Suite de la page 18]

vues à Broadway, il a trente-trois ans, et les chansons de Harry le laissent en extase. Il devient le premier manager de Belafonte, qui de son côté est son premier client.

"Tant pis s'il reçoit des écorces d'oranges"

Rollins et Belafonte travaillent ensemble pendant quelques mois avant de fermer le « snack » qui de toute façon est en plein déficit. Ils sont tous deux d'accord : Harry ne doit imiter aucun chanteur, et ne chanter aucune chanson créée par un autre. Il a son style : il s'y tiendra. Aucun d'eux ne pourrait dire le nombre de boutiques de musique qu'ils ont visitées. Ni le nombre d'heures passées à mettre au point tous les détails, comment Harry devait être habillé, s'il devait chanter assis sur un haut tabouret, ou debout : tout fut débattu pied à pied.

Rollins a fini par convaincre Max Gordon, directeur du « Vanguard » un des plus célèbres cabarets de Greenwich Village, qu'il doit laisser chanter Harry.

— Tant pis s'il reçoit des écorces d'oranges, dit Gordon d'un air narquois, vous ne vous en prenez qu'à vous-mêmes.

— Nous ne nous en prendrons qu'à nous-mêmes, répète Rollins sur un ton convaincu : nous réussissons, croyez-moi, et vous avez raison : vraiment nous ne pourrions nous en prendre qu'à nous-mêmes . . .

Harry débuta par un blues : la « Longue Marche ».

« Ecoute,

Toi qui vas sur le pavé nu-pieds,

Nos routes

Autrefois ont dû se croiser . . . »

Dès le début, toutes conversations avaient cessé. Max Gordon avait dit pas plus de cinq minutes. A deux heures du matin, Harry épuisé, triomphant, la gorge serrée, finissait la dernière chanson de son répertoire.

— Voyez que le miracle a eu lieu, dit Marlon Brando qui était dans la salle.

— Oui. Mais il s'est fait attendre.

Harry engagé pour 15 jours, reste trois mois. Gordon lui donne 30 dollars par soirée : plus qu'il n'a jamais reçu. Mais ce n'est rien encore. Quatre mois plus tard la R.C.A. Victor lui signe un contrat d'exclusivité pour 20 ans, et 18% sur chaque disque. (Actuellement il en a enregistré près d'une centaine).

C'est le début d'un triomphe. Pendant les 4 années de collaboration entre Rollins et Harry Belafonte, le chanteur, surnommé le « cyclone de la Jamaïque », passera d'un cachet de 400 dollars par semaine à 4,000 dollars. Il tournera aussi deux premiers films à Hollywood, « Bright Road » et « Carmen Jones ».

La « période Rollins » se termine abruptement quand Harry Belafonte découvre les multiples bienfaits de la psychiatrie. Est-ce le nouveau style de vie trépidante qui commence à miner son système nerveux, ou s'aperçoit-il qu'il a attrapé les deux ou trois complexes les plus courants de New-York? Il s'est remis entre les mains du Dr Kennedy, et va le voir cinq fois par semaine. Le Dr Kennedy est d'ailleurs une charmante jeune femme, dont le mari, Jay, devient le second manager de Belafonte. Le chanteur est très dépendant du couple psychiatre-manager.

— Vous comprenez, avait expliqué Harry à ceux qui l'entouraient d'abord, au psychiatre ensuite, j'ai toujours été rejeté par les Blancs ! Et toujours j'ai entendu les Noirs dire : vous ne pouvez pas faire confiance à un Blanc, il vous roulera toujours. Et maintenant des millions de Blancs non seulement m'acceptent, mais me font des ovations, m'offrent des cachets fabuleux, et me traitent presque comme un des leurs. Il faut que je revise tout mon système de valeurs : je n'y comprends plus rien.

Durant la « période Kennedy », Harry revisait donc son système de valeurs dans l'intimité, et en public connaissait un succès toujours plus grand, jusqu'au premier soir au Waldorf Astoria, le Tout-New-York en tenue de soirée vint consacrer officiellement sa réussite. A la fin de la soirée, le Waldorf Astoria lui offrait (fait sans précédent) un contrat de trois ans. La tournée des grands hôtels commençait et partout il était reçu comme un prince.

Puis la « période Kennedy » prit fin quand Harry s'aperçut que son manager Jay lui donnait des conseils sur la façon dont il devrait chanter. Belafonte a le sentiment très fortement ancré que son art est à lui, et qu'il doit rester seul juge. Il rompit donc avec son manager, et par la même occasion avec son psychiatre.

Il ne reprit pas de manager : désormais il dirige ses affaires tout seul. Mais il a quand même repris un psychiatre, pour se maintenir en forme. Il enregistre d'ailleurs une très nette amélioration de son psychisme, puisqu'il n'a plus besoin d'aller le voir qu'une seule fois par semaine . . .

Des menaces de mort

Quand il avait 13 ans, à Harlem, juste après son retour de la Jamaïque, Harry s'était fait passer pendant un certain temps pour un français de la Martinique. A ce titre les gangs blancs le laissaient en paix. Mais cela n'avait pas duré longtemps : invité à aller casser la figure des Noirs, Harry s'était à nouveau rangé du côté de ceux-ci. Aussi lorsqu'il tourna « Une île au soleil » avec Joan Fontaine, il attendit avec intérêt les réactions. C'était l'histoire d'une Blanche qui tombe amoureuse d'un noir. S'il avait été présenté comme Français d'une quelconque colonie, cela n'aurait vraisemblablement soulevé aucune difficulté. Mais ce n'était pas le cas.

L'histoire de cet amour était pourtant touchante de simplicité et de discrétion : Harry se permettait seulement d'effleurer de sa main brune le bras de Joan Fontaine, et de boire après elle dans une noix de coco. C'était encore trop :

— Nègre, tu as dépassé la mesure, ton heure est venue ! clamaient des lettres de haine venues des états sudistes.

Il ne recevait dans son courrier que des menaces de mort. Mais ça l'enchantait :

— Un peu d'huile sur le feu dans les Etats du Sud, rien ne pourrait me faire plus plaisir !

Certains Etats votent une amende de 5,000 dollars contre les directeurs de salle qui oseront passer le film.

— Passez-le quand même, dit Darryl Zanuck qui a fait le film : je paierai les amendes. Après tout, nous sommes plus à une taxe près.

Harry fit plus encore. Cette histoire cinématographique, il osa la transposer dans sa vie privée. Après son divorce avec Marguerite, peu de temps après la naissance de leur seconde fille Shari, il rencontra Julia Robinson, auparavant la seule Blanche dans le corps de ballet de Katherine Dunham. C'était la fille de Russes israéliques.

— Je vous aime, a téléphoné un jour Harry en raccrochant aussitôt.

Et ils se sont mariés. Aujourd'hui Harry a un fils, David, d'un an et demi. Pendant les vacances il a aussi la garde de ses deux filles, Adrienne, 9 ans, et Shari, 4 ans.

— Il n'y a pas d'histoire, dit Harry. Ma femme et moi avons eu tous les deux une grande expérience du racisme. Moi en tant que Noir, elle parce que ses parents étaient juifs. Je ne l'ai pas épousée pour être le beau-frère d'un Blanc. Tout ce que je souhaitais, c'est d'être seulement le frère de n'importe quel homme quelle que soit sa race. Tous les deux, nous avons beaucoup d'espoirs . . .

Harry Belafonte est maintenant un milliardaire assez simple pour aller vider sa poubelle lui-même. Il n'aime rien tant que rester chez lui avec sa femme pour se faire mutuellement la lecture à haute voix. Il chante pour elle. Elle danse pour lui. Il a fondé sa propre firme cinématographique, pour ne dépendre de personne : la HarBel.

Et dans le monde entier, à toute heure du jour et de la nuit, des disques jouent « Mathilda ». Il vend plus de disques qu'Elvis Presley lui-même. Dans un monde qui finit par ne plus être frappé que par les excès en tout genre, il tranche par son sens de la mesure, pour cela il travaille beaucoup plus qu'il n'en aurait besoin, il répète ses chansons six heures de suite quand les musiciens l'ont quitté pour rentrer chez eux, rien n'est laissé au hasard.

— Enfin des chansons qui parlent d'espoir ! dit-on.

L'espoir, pour Harry Belafonte, c'est ce qui l'a toujours fait vivre. Avec sa chemise écarlate largement ouverte, ses pantalons noirs, sa ceinture de marin, il combine sur scène la brillante élégance d'une cape à la Valentino, et la fascination musclée des maillots de corps à la Brando. Et ainsi il chante toutes les vieilles mélodies glanées à travers le monde. Il y a la souffrance du travailleur enchaîné, le remords du pénitent, la joie de l'amoureux impie, l'espoir de beaucoup, la tristesse de quelques-uns.

Mais lui, quand il a fini son tour de chant, il suit de la main dans le ciel un sputnik imaginaire. Puis il se retourne vers ses amis et leur dit, le regard brusquement sérieux :

— Tous ces rockets dans le ciel ne voudront rien dire tant qu'il y aura des émeutes à Little Rock . . .

Il le sait d'une longue expérience.

Voici Maurice Richard dans la superbe voiture tchécoslovaque de marque Skoda que les autorités de Prague lui ont remises pendant son séjour là-bas. On sait que le "rocket" avait été invité à titre d'« ambassadeur du hockey » au Tournoi international de hockey qui se tenait cette année en Tchécoslovaquie. L'automobile qui lui fut offerte doit arriver incessamment à Montréal.



Les beautés du monde aquatique

par Jeanne de Lamirande

Depuis un certain nombre d'années l'élevage des poissons exotiques a pris un très grand développement et s'est vulgarisé à un tel point que de grands magasins possèdent un rayon de poissons exotiques.

C'est en Allemagne et par la suite, aux Etats-Unis que l'aquariophilie a pris son grand développement.

Si l'on se demande d'où viennent tous ces beaux poissons, on en trouvera vite la réponse. Ils sont communs aux pays du Sud comme le sont pour vous les petits ménés que l'on trouve ici dans nos ruisseaux.

Seul l'aquarium miniature est capable de renfermer, en d'étroites limites, une aussi large tranche de la Nature. Et, par le fait même, je crois qu'il est difficile de résister à la tentation de s'offrir pour son propre « home » le spectacle de ce petit monde aux moeurs pittoresques.

Entre ses parois transparentes l'aquarium renferme un monde plein de merveilles puisque ses occupants les poissons exotiques sont de véritables bijoux vivants.

S'est-on déjà arrêté à penser ce que pouvait faire ces beautés du monde aquatique dans un aquarium? Elles ne nous offrent pas simplement le plaisir et la satisfaction de les voir nager presque sans cesse, jour après jour, dans leur prison de verre, mais elles ont aussi chacune leur tâche respective à remplir. Les poissons tropicaux sont tous d'une utilité quelconque, quelle qu'en soit leur grosseur et leur forme.

Pour posséder un aquarium assez bien garni et non trop coûteux, on devra se procurer les poissons mentionnés au cours des prochains paragraphes.

C'est parmi les poissons eux-mêmes que l'on trouvera les auxiliaires les plus utiles pour le maintien de la propreté de l'aquarium. Il s'agit du « Caridoras ». Ce sont des silures ou « poissons-chats », à la bouche garnie de barbillons, leur donnant une apparence fort moustachue. Son dos et ses flancs sont vert olive brunâtre avec des points et des bandes noirâtres, son ventre est d'un jaune sale. Toutes ses nageoires sont ornées de rangées de points sombres. De naturel fort paisible, il se nourrit presque exclusivement de déchets tombés sur le fond de l'aquarium, auxquels il peut ajouter éventuellement de menus proies.

Il y a aussi les vidangeurs, comme on les appelle communément, qui sont recommandables uniquement pour l'élimination du surplus d'aliments.

On devra aussi se procurer des plantes flottantes qui ont elles aussi un rôle particulier à remplir. Elles servent d'écran protecteur pour tamiser l'intensité de l'éclairage; et vu leur taille minuscule, elles servent aussi de pâture aux gros poissons.

On ne devra pas se procurer le poisson « Panchax lineatus » qui est très insociable, se nourrit de proies vivantes et saute facilement hors de l'eau.

On devra plutôt posséder un « Pterophyllum scalare » qui est un beau poisson au corps blanc argent, légèrement brun sur le dos. Il est très haut et très plat et possède des nageoires très allongées. C'est un poisson paisible aux mouvements lents et majestueux.

Le « porte-épée », comme on l'appelle communément, est une des races les plus répandues dans le commerce. Il a le dos vert olivâtre, les flancs vert-bleu clair, le ventre blanc nacré, une bande rouge en zigzag longe les flancs et les nageoires sont ornées de points rouges. Il n'est pas à conseiller de mettre deux poissons de cette même espèce dans l'aquarium.

Le « Tetrodon Cutcutia » est un poisson dont le corps arrondi est vert olive clair sauf le ventre qui est blanc. Il porte des bandes transversales sombres et des taches claires. Il se nourrit de proies vivantes. Ce poisson comme toutes les espèces du genre est très actif: il est sans cesse en mouvement. Il est agressif mais ne fait pas grand mal à ses adversaires s'ils sont de sa taille. Il possède la curieuse propriété de pouvoir se gonfler comme un ballon, ce qui lui permet de se laisser flotter à la surface. On peut provoquer ce gonflement en faisant peur à l'animal, en le prenant dans la main ou en le touchant.

On aura aussi quelques calimaçons qui suffiront à l'entretien de cette prison de verre. Je parie que vous n'étiez pas au courant que c'était un simple petit calimaçon qui rendait les vitres d'un aquarium d'une propreté sans pareil...

La plupart des amateurs nourrissent leurs pensionnaires de poudres sèches que l'on peut se procurer assez facilement. C'est la solution la plus simple, mais à la longue préjudiciable à la santé de leurs élèves. Ces nourritures artificielles que l'on achète chez le marchand de poissons exotiques sont dépourvues des vitamines indispensables qui ont été détruites lors de leur préparation. L'albumine qui est renfermée dans ces préparations a perdu en se desséchant de sa valeur nutritive. La base d'alimentation pour les poissons exotiques doit être formée de viande fraîche crue et de proies vivantes.

SAMEDI-EXPRESS

[Suite de la page 9]

Ne vaudrait-il pas mieux leur inculquer ces connaissances alors que leur cerveau d'enfant est si prêt à les recevoir, et en même temps qu'ils acquièrent l'art de pédaler, de diriger un petit guidon ou un petit volant?

Mais si j'entends souvent des parents, attendris et fiers de voir les jambes potelées de leur progéniture tricoter hardiment, s'écrier « Va plus vite, appuie plus fort », j'avoue ne jamais en entendre dire « Tu ne roules sur le

trottoir que parce que tu es tout petit, mais le trottoir est avant tout aux gens à pied: cède-leur poliment la place », ou « Tu roules dans le parc pour t'amuser, mais il faut cependant que tu y roules comme il se doit. Donc, tiens ta droite, fait signe avant de tourner à gauche, et laisse passer cette petite fille qui arrive de ta droite sur sa pédalète ».

... Hélas!

MARTHE DESBUISSONS



LE MONDE À PROTÉGER avec le CORPS EXPÉDITIONNAIRE INTERNATIONAL



Comme ses compagnons des dix pays mandatés par les Nations Unies au Moyen-Orient, le soldat canadien accomplit sa mission de paix.

Qu'il soit magasinier, ingénieur, technicien en communications, médecin, son but est toujours le même, et il le poursuit avec enthousiasme, avec ténacité, avec fierté.

Sur les bords de la Méditerranée ou dans le désert, à des milliers de milles de son pays et du Saint-Laurent, notre soldat du Corps expéditionnaire international s'emploie à protéger le monde... à protéger le Canada.



"UN BUT BIEN DÉFINI"

F 58-7

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux TROIS grands magazines :

Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film.

REMPLEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

le cognac de l'amitié

COGNAC



MARTELL

LE COGNAC LE PLUS
DEMANDÉ AU MONDE

Depuis 1715, les hôtes accueillants
offrent du Martell.

MIS EN BOUTEILLE À COGNAC, FRANCE

Rm 54 2F



QUI EST-CE?

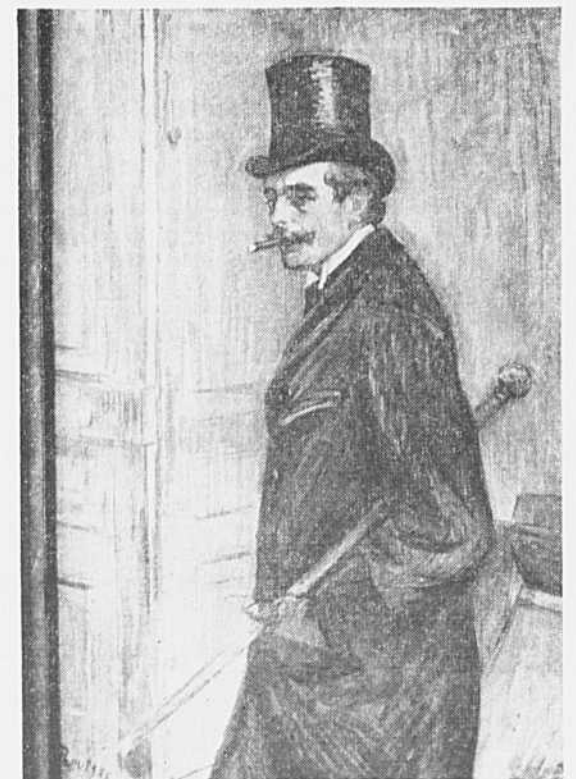
Dun petit musée de province du midi de la France est arrivée à Paris une imposante collection de portraits, de tableaux et affiches qui, depuis plus de trente ans, sommeillaient dans leur retraite, bien éloignés du public.

Devant les yeux émerveillés des visiteurs qui se pressent dans la galerie Jacquemard André où ces dessins ont été exposés, défile toute une imagerie populaire, tracée d'un crayon tantôt féroce ou bon enfant, et qui ressuscite à merveille « la belle époque » du Paris 1900. Noceurs aristocrates, provinciaux en goguette, fêtards de cabarets et de restaurants chic, femmes de petite vertu et chanteurs des rues, tout ce monde pittoresque, truculent, qui fit il y a plus de cinquante ans la renommée internationale de Montmartre, se retrouve au hasard des dessins exposés, croqué par un caricaturiste génial dont l'humeur tour à tour galante et triviale lui inspira une floraison de chefs-d'oeuvre.

Le nom de cet artiste? Mais il est inscrit tout entier dans la facture même de ses créations, de ses personnages de prédilection qu'il trouve dans des milieux que l'affectation, la vanité, la fortune et le snobisme n'ont pas édulcorés. Il peignit le mouvement en infirme et la vie trépidante et colorée en solitaire. Personne, peut-être, n'aura jamais aimé les chevaux plus que lui... mais il ne les montait pas. Dans ses dessins passent des jockeys colorés, des propriétaires d'écuries de courses, des dandies aux fines moustaches. Amoureux du « french cancan », des cafés des boulevards, des vertes rues de Montmartre « tachetées de cerisiers », etc. Dans ses peintures et ses dessins, il immortalisa les amuseurs populaires: la Goulue, Jeanne Garnier aux « seins gonflés de talent », Jane Avril, Yvette Guilbert qui s'épouvanta en voyant son portrait, et aussi de sympathiques mauvais garçons, petits mousquetaires de faubourg.

Les femmes, il les dessina toujours dans une intimité parfois disgracieuse, sans égards même pour les plus belles, celles que Renoir pomponnait pour les rendez-vous galants du *Moulin de la Galette*. Il les surprénait à leur toilette ou dans les coulisses des théâtres. Les hommes l'inspiraient moins mais il a laissé de quelques-uns d'entre eux des portraits saisissants. Féroce pour lui-même qu'il caricatura en petites jambes, lèvres énormes et nez « de quoi remplir deux visages », il ne le fut pas moins pour ses amis les plus intimes, par exemple son cousin M. de Céléran qu'il nommait plaisamment « Tapir le Scélérat », et dont l'âpaisse chevelure et la silhouette bedonnante parsèment ses cahiers.

Qui était-ce? Mais Toulouse-Lautrec parbleu, l'enfant du boulevard aux pinceaux prestigieux. Toulouse-Lautrec dont le musée du Louvre refusa l'oeuvre en 1902 mais on devait s'arracher les toiles et les croquis, trente ans plus tard, à prix d'or. Toulouse-Lautrec, caricaturiste généreux dont le dur pinceau dissimulait maladroitement une tendresse de jeune homme, un âpre chagrin devant les misères du monde. Emule de Goya, Lautrec ne connut pas toujours une existence facile, mais lorsqu'il mourut en 1901 (il n'avait pas 37 ans), ce fut en répétant que la vie est belle et qu'elle vaut bien la peine de s'y intéresser...



Crime à l'insuline à Bradford

Mais 6 savants, en sacrifiant 1000 souris, confondent l'infirmier meurtrier

Chaque jour, Kenneth Barlow administrait cinq cents piqûres aux malades de l'hôpital de Bradford (Angleterre). C'était un infirmier soigneux et effacé. Un soir, sur le coup de minuit, il téléphona à la police. Il venait de trouver sa femme Betty morte dans son bain.

Il expliqua que Betty avait éprouvé un premier malaise dans le courant de la soirée puis que, vers dix heures, elle avait voulu prendre un bain. Lui, Kenneth, se serait alors étendu et assoupi. Trois-quarts d'heure plus tard, le sentiment d'un danger l'aurait réveillé en sursaut et c'est alors qu'il aurait découvert le corps de Betty. Il aurait alors vidé la baignoire et tenté de ranimer sa malheureuse épouse par des mouvements de respiration artificielle.

Kenneth ne disait pas la vérité. Les policiers le surent dès le lendemain après la première autopsie du cadavre. Ainsi, on trouva de l'eau dans les poumons de Ketty, eau qu'elle eût rejetée si Kenneth lui avait vraiment fait la respiration artificielle. Ensuite, une étude thermique de l'eau recueillie dans le fond de la baignoire révéla qu'on avait fait couler un bain froid. C'était anormal.

De plus, sur le carrelage de la salle de bains et sur les murs il n'y avait pas une goutte d'eau, alors que l'eau aurait dû immanquablement gicler si Betty s'était débattue avant de se noyer. Enfin, les traits de la jeune femme étaient sereins, ce qui n'est guère le masque de quelqu'un qui suffoque dans l'eau. Mais, contrastant avec ce visage apaisé, les prunelles de la morte étaient étrangement dilatées comme si elle avait été droguée.

Prouvez-le !

Mais, pour étayer cette terrible accusation, il fallait que le médecin légiste découvrit par quelle drogue Betty avait été réduite à l'impuissance.

C'est là que commença l'incroyable mystère : dans le sang de la morte il n'y avait aucune trace de médicament ou de poison. D'après les tests scientifiques, Betty aurait succombé à une mort naturelle.

Pourtant cette analyse du sang apporta un élément nouveau et inattendu. Elle révéla chez Betty une hypoglycémie, c'est-à-dire une réduction du taux du sucre dans le sang. Ce phénomène ne se produit que dans deux cas. Il peut s'agir d'une hypoglycémie organique, maladie bien classée et Betty n'en avait jamais souffert. Ou bien l'hypoglycémie se produit lorsqu'une dose massive d'insuline est injectée dans l'organisme.

Quelqu'un avait pu lui injecter le médicament. C'est pour découvrir les points de piqûres que, cinq jours après l'autopsie, le médecin légiste se décida à un nouvel examen du corps.

Ce qu'il n'avait pas décelé à la lumière du néon, la nuit du drame, le

médecin légiste assisté cette fois de quatre confrères le trouva à la lumière du jour : quatre points d'injection dans l'épiderme de Betty à un endroit où elle n'aurait pu se planter elle-même l'aiguille dans la chair.

Aussitôt les policiers reprirent l'interrogatoire du mari.

— C'est moi qui ai fait les piqûres, dit Kenneth. Ma femme m'avait supplié d'intervenir pour lui éviter une maternité. J'ai pris à l'hôpital six ampoules d'un certain produit.

On trouva effectivement les ampoules vides au domicile des Barlow. Mais cette fois les policiers estimèrent que Kenneth était allé trop loin.

— Vous mentez. Vous ne vous êtes jamais servi de ce produit : l'analyse du sang de la morte est catégorique. Vous avez trompé votre femme sur la véritable nature de la drogue que vous lui injectiez.

« En fait, vous lui avez administré de l'insuline pour l'annihiler et la noyer à votre aise.

Ce à quoi, l'infirmier répondit sans se démonter :

— Prouvez-le !

Les savants relèvent le défi

Qu'on ne pourrait jamais le confondre et le juger, Kenneth Barlow le savait depuis longtemps. En 1954, devant un auditoire choisi, il avait fait une conférence à l'hôpital de Bradford. Conférence au cours de laquelle il avait révélé avec un franc cynisme :

— Pour qui veut commettre un crime parfait, l'insuline sera l'arme idéale car cette drogue ne laisse aucune trace dans le sang. Sitôt injectée elle disparaît. Il n'existe à l'heure actuelle aucun test médical qui permette d'en déceler la présence dans l'organisme. Kenneth avait raison. En tant qu'infirmier il connaissait son affaire. Il savait aussi que nul ne peut être condamné par la loi britannique si la preuve de son crime n'est pas rapportée.

Jusqu'alors le moyen idéal d'échapper à la justice était de faire disparaître le cadavre. Sans cadavre, pas de jugement. Plus fort encore, Kenneth gardait le corps, le montrait et disait :

— Prouvez l'assassinat.

Or, ce défi fut relevé par six des plus grands savants britanniques.

Tandis que Kenneth continuait à vaquer à ses occupations et à ses piqûres en toute liberté, la loi ne permettant pas de l'arrêter, ces hommes de science se mirent au travail. Il leur fallait trouver ce qu'on avait déjà cherché avant eux sans y réussir : le test permettant de mesurer la teneur du sang en insuline. Et ceci en jouant la difficulté parce que le seul sujet d'observation était une morte.

Une expérience extraordinaire

Ce fut une expérience extraordinaire. Aux points d'injection découverts dans

l'épiderme de Betty, on préleva trois plaques de chair de 78, 131 et 62 grammes. Sur un autre cadavre de jeune femme dont on savait qu'elle n'avait jamais été traitée à l'insuline, on préleva deux autres plaques, l'une restant en l'état, l'autre étant trempée dans une solution d'insuline.

Ces cinq morceaux de tissus furent transformés en extraits injectables et administrés à cinq souris. Quatre tombèrent dans un état comateux provoqué par l'insuline dans un organisme non diabétique. Il n'y eut pas de réaction chez la cinquième souris qui avait reçu l'extrait de tissu sans insuline. En même temps on mesura avant et après chaque injection le taux du sucre dans le sang. On fit des contre-épreuves en injectant des produits comme la cystine ou la pepsine qui neutralisent les effets de l'insuline.

Les expériences durèrent un an et on sacrifia 1020 souris, 90 rats et 24 cochons d'Inde. Enfin, il fut possible de déceler jusqu'à un millième d'une unité d'insuline, fraction qui pèse moins d'un vingtième de milligramme. Avec certitude ce test nouveau établit que Betty Barlow avait reçu au moment de mourir 34 unités d'insuline. Les six savants vinrent témoigner devant la justice. Ce fut une confrontation dramatique au cours de laquelle l'avocat de Kenneth tenta désespérément de soulever des objections médicales.

— L'organisme de Betty ne peut-il avoir avant la mort secrété de lui-même de l'insuline ? demanda-t-il.

— Si, répondirent les savants mais, dans ce cas, cette hormone aurait été également répandue dans tout le corps. Mais nous déclarons que l'insuline analysée chez Betty était plus agissante aux points d'injection que dans le reste de l'organisme.

Le crime parfait n'existe pas

Kenneth marqua un seul point qui lui sauva la tête. C'est lui-même qui murmura à l'oreille de son défenseur :

— Il y a en Angleterre sept variétés d'insuline. Demandez aux savants avec laquelle j'ai tué ma femme.

Là ils ne purent répondre, car le test qu'ils avaient découvert permettait uniquement de mesurer l'insuline dans le sang mais ne distinguait pas les variétés du médicament.

Kenneth fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Après la lecture du verdict, le président Diplock au lieu de se retirer comme il en est coutume dit aux savants et par-dessus leur tête à toute l'Angleterre :

— Le Tribunal rend hommage à votre travail génial. Vous avez été les auxiliaires précieux sans lesquels la justice aurait dû s'avouer vaincue devant le crime. Et par cela même notre pays vous doit beaucoup, car en même temps vous avez fait progresser la science.

L. R.

A quel type appartiennent les propriétaires de Simca ?



Ils appartiennent au type de personnes qui connaissent les qualités à exiger d'une automobile. Car la SIMCA est la voiture familiale 4 portes qui offre plus de caractéristiques véritablement essentielles que toute autre voiture de prix comparable: entre autres, économie supérieure, boîte 4 vitesses, système incorporé de chauffage et de dégivrage, sièges luxueux à dossier inclinable.

Le magazine Sports Cars Illustrated a écrit que la SIMCA "surclasse toutes les autres voitures de prix comparable". Et c'est précisément par la SIMCA que la Chrysler Corporation se fait représenter dans le domaine de la voiture économique importée. Ce qui veut dire qu'un immense réseau d'entretien et de distribution de pièces se trouve à la disposition de tout propriétaire de SIMCA, partout au Canada et aux États-Unis.

De plus, la SIMCA est à tous points de vue une voiture ultra-avantagée grâce à la stabilité procurée par le moteur monté à l'avant, à la construction "Caisson armé" et à la protection garantie par les glaces en verre de sécurité du pare-brise et de toutes les fenêtres, ainsi que par les freins à grande surface utile.

Passez sans tarder chez le concessionnaire SIMCA de votre localité. Un seul essai et vous saurez à quoi vous en tenir: de toutes les voitures économiques du monde, Chrysler Corporation vous offre la meilleure.



SIMCA

IMPORTÉE DE PARIS PAR CHRYSLER

Possibilité de Livraison Outre-mer

SERVICE COMMERCIAL SIMCA

CHRYSLER CORPORATION OF CANADA, LTD.

WINDSOR, ONTARIO

Le feuilleton du Samedi

L'ANGE CONSOLATEUR

par H.-L. Magog

No 4

FALLAIT-IL donc échouer, si près du but et après tant d'efforts et d'astuce, par la niaiserie d'une petite fille?... Un regard pénétrant que Suavita attacha sur sa fille, la lui montra butée dans son indignation et prête à repousser tous les assauts que tenterait sa mère. Il la lui révéla, aussi, toute faite de sensibilité et de droiture.

Eh bien, puisqu'elle n'en pourrait rien obtenir par la violence, ne pouvait-elle agir par la ruse?... Les lèvres de l'aventurière réprimèrent habilement un sourire triomphant. Oui... oui... C'était cela même qu'il fallait tenter! Pour s'assurer de la parfaite obéissance de sa fille et s'en faire une alliée, il convenait de ménager cette délicatesse irritable et gênante et s'adresser avec adresse à cette sensibilité merveilleuse, qu'un rien savait émouvoir.

Le front haut levé, les yeux douloureux, la poitrine oppressée, elle parut soudain souffrir horriblement des paroles de sa fille.

— Ma petite! Ma pauvre petite!... Comme tu juges mal ta mère! Larmoya-t-elle enfin. Certes, j'avais en vue, au premier plan, ton bonheur... Mais crois-tu que j'aurais pu l'assurer au prix d'une vilénie?...

« Lola, tu ne dois pas t'indigner devant le récit que je viens de te faire, mais m'approuver hautement, puisqu'il s'agit de rendre à un désespéré le goût de la vie. En réalité, c'était à une bonne action que je voulais t'associer. Ta vie est triste, me dis-tu, vide, sans joie et sans amis? Et quel meilleur emploi pourrais-tu donc en faire? M'aider à faire le bien en arrachant à la morne tristesse qui l'accablait un père ayant perdu sa fille et menacé de folie par son désespoir même — aggravé par sa double infirmité — c'est là l'oeuvre dévouée et ingrate d'une soeur de charité. Tu as un beau rôle à jouer, un rôle merveilleux, sais-tu! Un rôle vivant! Rendre à un père aveugle une fille chérie, lui donner l'illusion de l'avoir retrouvée, adoucir ses derniers jours par ta pitié et ta tendresse, comment pourrais-tu t'y refuser?...

« Sa fille n'est plus. Puis-je lui apprendre le terrible malheur? Ce serait le tuer!... Tandis que si tu consens, il connaîtra du moins grâce à toi, l'illusion du bonheur... Songe bien, Lola, que si tu repousses ma supplique, par ta faute un pauvre aveugle s'éteindra rapidement dans la misère morale et l'affliction les plus affreuses qu'il m'avait jamais été donné de contempler...

« C'est vers un inconsolable que je te mène. Tu le sauveras!... Viens, ma fille, notre devoir est de créer le bonheur vers lequel un pauvre infirme tend ses mains. Lui faire, par notre dévouement, le foyer heureux et béni qu'il souhaite, voilà notre tâche désormais...

Lola, depuis quelques minutes, considérait sa mère avec une immense curiosité. S'était-elle vraiment trompée

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Depuis la mort de sa mère, Liliane Morestac jolie blonde de dix-huit ans, avait été placée en pension à Toulouse par son père, Pierre Morestac, savant chimiste, taciturne et bourru, doté en plus d'une réputation de sauvagerie. Ils sont les châtelains de « Castelgris ».

Sernin Hourtouse, étudiant en médecine, est amoureux de Liliane et songe à demander sa main à son père. Ce dernier s'oppose à cette union. Il déteste ce garçon et sa famille qui s'avisent de venir lui prendre sa fille.

Le mariage de Liliane est une catastrophe et un effondrement pour Pierre Morestac qui a géré la fortune de sa fille et dont il est aussi le tuteur et, comme tel, considérait cette fortune comme sienne, en avait usé en conséquence selon sa fantaisie.

L'heure de rendre des comptes est arrivée. Sa fille étant mineure, le père peut refuser son consentement. Pour échapper à toute explication, Pierre Morestac décide de quitter les lieux et emporte avec lui les valeurs composant la fortune de sa fille.

à ce point, en accusant sa mère de céder à un vil intérêt? Sa mère se dévouant, sa mère accomplissant une bonne action et guidant, l'un vers l'autre, un aveugle éperdu et une jeune fille avide d'affection, n'y avait-il pas là de quoi rendre à Lola toute sa foi en la coupable?

Une auréole de sainteté lui sembla soudain entourer le front barré d'un pli douloureux — merveilleusement imité — de sa mère.

Elle se leva, indécise encore. Puis, ne pouvant plus se contenir et cédant à l'élan impétueux qui la poussait vers Suavita, elle tomba aux pieds de l'aventurière et fondit en larmes.

— Maman! Oh! maman, pardonne!... Ne m'en veux pas!... C'était si inattendu! Si extraordinaire!... Je ne savais pas!... Mais je n'aurais jamais dû douter de toi!... J'aurais dû penser que tu ne pouvais pas me faire faire une mauvaise action!... Je ferai tout ce que tu voudras... tout ce que tu me commanderas... Je suis heureuse que tu m'aies choisie pour donner un peu de joie à ce malheureux déshérité, que je plains de tout mon coeur... Tu verras, je serai digne de toi, j'essaierai de m'imaginer qu'il est bien réellement mon père et je l'aimerai de toutes mes forces!...

Triomphante, Suavita posait, avec assurance, sa main sur les cheveux soyeux de Lola, essayait de la relever, de plonger son regard dans les beaux yeux humides, afin d'achever de la fasciner. Elle réussit à la faire asseoir et l'attira tendrement contre elle.

— C'est fini... Là... Je n'y pense plus. N'aie donc pas tant de peine, voyons!... Il faut garder toutes tes forces pour te vouer à la tâche que nous avons entreprise.

« Et, tout d'abord, tu vas lire et relire avec l'attention la plus scrupuleuse ce petit cahier que voilà. Il contient toutes les instructions nécessaires pour t'aider à mener à bien ton rôle.

« Je compte sur ta bonté et sur ton dévouement naturels pour bien te pénétrer de tous les... souvenirs, tous les renseignements que j'ai pu recueillir sur M. Morestac et sa fille Liliane... Je viendrai alors te chercher, Lola, et

« C'est l'affaire de quelques semaines. nous partirons ensemble... pour ne plus nous quitter, je l'espère... vers ce qui sera dorénavant le but de notre vie à toutes deux. C'est donc à bientôt! que je te dis, petite chérie! »

Désormais, Lola eut un but pour combattre le vide désespérant des longues heures monotones et ennemies. Mieux qu'un but, un devoir! De tout son noble coeur, elle s'adonna à la tâche difficile d'apprendre son « rôle » par coeur. Ne devait-elle pas être à même bientôt de s'associer à l'acte généreux de sa mère?

Elle n'y faillirait pas.

VII — Une tuile

HAAAA! bâilla Carlo Misère en s'étirant nonchalamment dans son lit.

Quelle fatigue, mes seigneurs!... Il est vrai que je me suis couché un peu tard — pour ne pas changer — hier soir! Mais puisque je peux maintenant dormir tout mon content, qu'importe?... J'aurais tort de me gêner!... Chic métier tout de même et qui ne court pas les agences de placement! Manger, boire, dormir, mener la bonne vie, la belle vie, s'occuper de soi — rien que de soi — s'offrir toutes sortes de distractions qui me semblaient, naguère, dignes des seuls grands de la terre, mais c'est le paradis terrestre!...

Tout en continuant de s'étirer à la façon d'un chat qui s'éveille, il descendit de son lit avec une paresseuse lenteur.

— En somme, j'étais né pour mener la grande vie... J'avais en moi l'étoffe d'un milliardaire... Ce qui m'a manqué jusqu'ici, tiens! ce sont les milliards!

Moins d'une demi-heure après, élégant et soigné comme une gravure de modes, il descendait le large escalier de l'hôtel.

Comme il allait franchir le seuil du palace, le portier se précipita.

— A l'instant même on me remet cette dépêche, monsieur. J'allais vous la faire porter.

— Donnez.

Intrigué, Carlo Misère se hâta de rompre le pli que lui tendait l'homme. Il fronçait les sourcils. De qui, cette dépêche? Ce ne pouvait être qu'un

contretemps, naturellement!... Sinon, pourquoi télégraphier?

L'ayant brusquement dépliée, il la lut avec stupéfaction.

— Ça, alors!... Elle m'annonce son arrivée pour 3 heures! Par un temps pareil, est-ce juste? Crénom de crénom! moi qui me préparais à vivre une journée de rentier!...

Il chiffonna le pli, le roula en boule, l'enfouit distraitemment dans une de ses poches, sans cesser de grommeler.

Depuis plusieurs semaines, Carlo Misère menait une existence fastueuse. Devenu riche, grâce aux libéralités de Suavita, dont il recevait régulièrement des chèques au total rondelet, il se préoccupait assez peu — en son for intérieur — de connaître quels seraient, un jour, ses devoirs et ses attributions en retour. D'une moralité très élastique, il se souciait comme d'une guigne d'apprendre en quoi consisterait tout cela, lorsque Suavita viendrait, comme il était convenu, lui réclamer son temps et sa discrétion.

Rendu ingrat par l'excellence même de sa vie oisive — dans laquelle il s'endormait béatement — et ne se rappelant presque plus qu'il avait été sauvé par Suavita au bord du gouffre, il ronchonnait et fulminait à l'idée de devoir retourner, dans l'après-midi, à l'hôtel.

— Que les femmes sont contrariantes! Pourquoi vient-elle aujourd'hui? Pourquoi pas demain?... Enfin, il est midi et demi déjà. Je crois que je ferais tout aussi bien d'aller déjeuner immédiatement.

Il quitta la rue qu'il suivait et, après avoir flairé dédaigneusement, aux alentours, quelques restaurants à l'aspect modeste, quoique engageant, il se décida pour une petite « boîte » fort exiguë — mais fort chère — dont les gourmets de la Côte Basque faisaient leurs délices.

Les contrariétés de Carlo Misère ne lui coupaient pas l'appétit. Malgré son air rébarbatif — qui sidéra la servante — il engouffra force mets et but de plusieurs vins. Après quoi, dûment lesté et calmé, il daigna revenir tranquillement vers l'hôtel en se promenant.

Il rentra à l'hôtel de meilleure humeur qu'il n'en était parti.

Dans l'élégant fumoir-salon qui attenait à sa chambre il jeta un coup d'oeil circulaire: le coup du maître. Oui, tout était en ordre.

— Il s'agira d'être aimable... gracieux... séduisant... Je m'en charge! Répétons maintenant la petite scène du « un ».

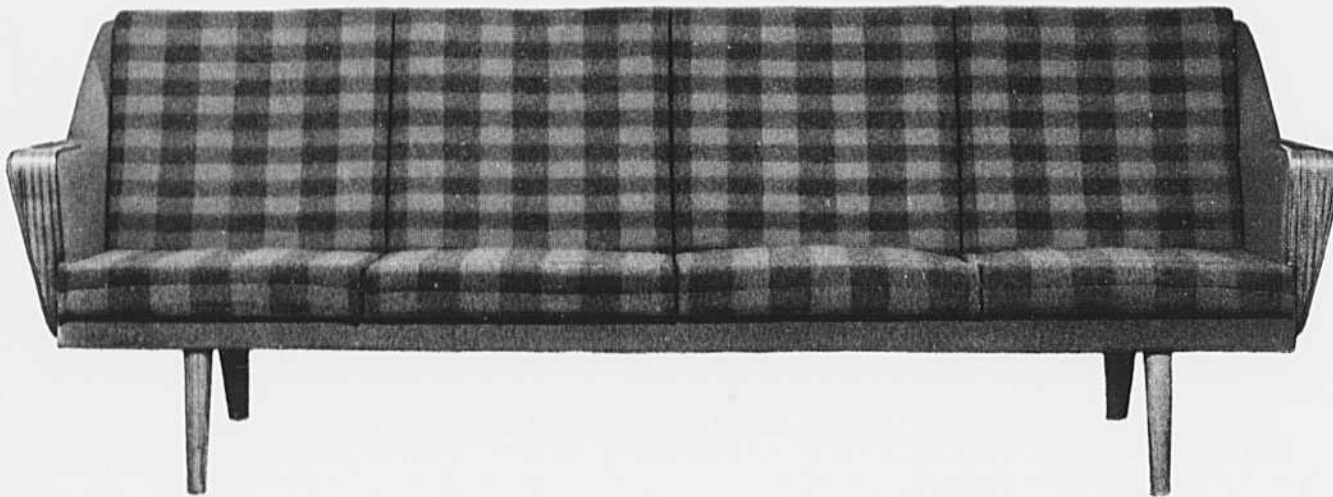
« Elle entre. Moi, je suis poétiquement étendu sur ce divan que voilà... Je me lève... Elle me dit de son air le plus aimable...

— Bonjour, cher ami! interrompit moqueusement alors une voix que Carlo reconnut avec stupéfaction. Eh bien, est-ce ainsi que l'on entre chez vous, comme dans un moulin, la porte ouverte?

Sidéré par cette entrée intempe-

[Lire la suite page 46]





T'en fais pas, maman... c'est du caoutchouc mousse!

Les divans ont toujours été une tentation pour les jeunes acrobates. Cependant, les effets résultants—ressort brisé, siège détérioré—se font de plus en plus rares grâce à la bourre de caoutchouc mousse qui donne aux divans meilleure résilience et meilleure durabilité. A la base de la bourre de caoutchouc mousse se trouve le latex de caoutchouc synthétique Polysar*, le produit qui permet au fabricant de caoutchouc mousse de mouler les formes de plus en plus complexes qu'exigent les divans modernes. C'est aussi le produit qui contribue à la durabilité et au confort des divans rembourrés de caoutchouc mousse—leur permet de garder leur forme, de "résister aux coups." Le latex pour caoutchouc mousse n'est qu'un des 25 types de caoutchouc Polysar fabriqués à l'usine

de Polymer Corporation située à Sarnia en Ontario et couvrant 160 acres. Ces caoutchoucs sont de nouveaux types de caoutchouc—ce sont les caoutchoucs qui vous rendent la vie plus facile, plus agréable... expressément parce que chaque caoutchouc Polysar est créé en prévision de sa fonction particulière.



**CAOUTCHOUC
SYNTHÉTIQUE**

*Marque de commerce déposée

POLYMER CORPORATION LIMITED
SARNIA • CANADA

[Suite de la page 44]

tive, Carlo, balbutiant de vagues excuses, se précipita pour avancer un fauteuil. Mais Suavita ne lui en laissa pas le temps et, s'effaçant soudain, découvrit une ombre gracieuse, un visage frais et doux, de grands yeux noirs effarouchés... Lola... Lola, toute conieuse et gênée, dont le sourire timide semblait vouloir excuser la présence.

Carlo fut saisi devant cette apparition, à laquelle il ne s'attendait guère. Ses yeux, béants d'admiration, ne purent tout de suite se détacher de la jeune fille. Une étrange attirance le courba devant elle. Il ouvrit la bou-

che, voulut articuler quelques mots... Mais un émoi délicieux — qu'il ignorait — comprima sa gorge. Pas un son n'en sortit.

— Est-il cocasse? dit Suavita, amusée. Impayable!... Mais ne restez donc pas ainsi à la contempler, la bouche ouverte, vous allez l'effrayer!... Mademoiselle Liliane Morestac, je vous présente M. Carlo Misère, à qui vous êtes redevable d'avoir mis tout en oeuvre pour vous retrouver. C'est lui qui a préparé et poursuivi ces actives recherches qui furent bientôt couronnées de succès... puisque vous êtes là et que vous pourrez bientôt tomber dans

les bras de monsieur votre père. Al-lons, mes enfants, asseyons-nous et réglons avec prudence le merveilleux retour de l'enfant prodigue. Il s'agit, avant tout, d'aller doucement et de préparer lentement M. Morestac — pour qui je craindrais une trop brutale révélation — au bonheur d'avoir retrouvé sa fille...

Poussée par sa mère, qui ne cessait de la tenir sous la domination de son regard, Lola, encore un peu hésitante, s'assit à l'écart.

Ebloui par la touchante beauté de la jeune fille, Carlo sentait son coeur s'élançer impétueusement vers elle.

Ce joli visage, aux traits fins, qui lui semblait, depuis cinq minutes, avoir toujours hanté ses songes, était bien la réalisation de l'idéal le plus parfait qui fût.

Il l'enveloppa de regards attendris, que fuyait obstinément la sauvage Lola. Cela n'empêcha pas Carlo de la dévorer des yeux, au contraire.

Suavita s'aperçut-elle aussitôt de l'impression que sa fille produisait sur Carlo? Il eût fallu mal la connaître pour en douter! Mais loin d'y trouver à redire, elle s'en réjouit, comme d'un événement propice à la petite comédie qu'elle avait préparée et dont le dénouement était sur le point de se produire. En effet, le bohème amoureux — non plus tenu seulement par l'appât d'une vie dorée, mais encore par un sentiment plus noble et plus tendre — devait accepter d'en passer par tout ce que déciderait l'autoritaire Suavita.

Elle eut donc un sourire satisfait et, s'accoudant sur son fauteuil, se tourna avec sa vivacité habituelle vers Carlo

— C'est à toute votre délicatesse que je fais appel à présent, dit-elle en le pénétrant de son regard de feu. Vous devez me comprendre... Vous allez ramener Mlle Morestac à son père... Mais il faut préparer celui-ci avec prudence, avec tact, à cette joie inattendue. N'oubliez pas qu'il s'agit d'un infirme!... Malgré tous les espoirs dont il s'est laissé bercer, il se peut qu'il ne s'attende pas à retrouver son enfant aussi vite... Ce sera à vous d'opérer avec délicatesse et de savoir doser goutte à goutte la bonne nouvelle... Ecoutez-moi, Carlo, vous n'aurez pour cela qu'à lui narer vos patientes recherches, l'art avec lequel vous avez su ordonner votre plan... Vous lui direz comment il vous a fallu parcourir une partie de la France, avant de recueillir les premiers renseignements utiles qui devaient vous mettre sur la bonne piste... Comment aussi vous avez pu retrouver les traces de cette chère enfant. Car, ainsi que je l'ai dit à M. Morestac...

Elle se tourna vers Lola avec un regard parfaitement digne de la situation.

— ... C'est vous qui avez tout fait. Le hasard seul a voulu que ce soit moi qui me suis présentée pour la ramener à Biarritz. Mais je ne saurais me parer des plumes du paon et j'exige que M. Morestac soit mis entièrement au courant de tous vos efforts... C'est bien le moins! ajouta-t-elle avec une indéfinissable nuance de moquerie au fond de ses sombres prunelles. Vous entendez, cher ami? Il faut que l'infirme part prise par moi dans tout ceci demeure inconsciente (elle appuya avec force sur ce mot)... que M. Morestac ignore notre collaboration — qui fut d'ailleurs trop peu de chose pour me permettre d'en parler — et ceci pour ménager ma modestie.

Carlo fixait sur « la patronne », comme il appelait Suavita, des yeux débordants de stupeur. Il se demandait aussi avec angoisse comment Mlle Morestac pouvait accepter de se prêter à une aussi lâche comédie. Mais peut-être ignorait-elle réellement que Suavita se fût seule occupée des recherches?

En y réfléchissant, il en vint à comprendre une partie de la vérité: Suavita lui demandait — à mots couverts, étant donné la présence de la jeune fille — de bien vouloir laisser dans l'ombre tout ce qu'elle avait fait personnellement et d'expliquer de son mieux comment il avait recherché, puis enfin découvert, Mlle Morestac...

Ah! elle était rudement roublarde, cette Suavita!...

Pourquoi fallut-il qu'au moment où il pensa cela, il rencontra les grands yeux étonnés de Lola qui le fixaient avec une surprise mêlée de candeur? Hélas! mentir à ces yeux-là!...

Il éprouva soudain un véritable dégoût de tout et de lui-même.

Il faillit se dresser devant l'aventure et, dans un geste de libération, repousser, avec le mensonge, la promesse de nouveaux bienfaits. Il allait se lever, clamer confusément l'inconscience révolte qui se préparait en lui... lorsqu'il rencontra encore le regard charmant, et naïvement surpris, qui ne cessait de l'étudier.

Cette vue le calma instantanément. Qu'allait-il faire? Refuser de se plier aux exigences de Suavita, c'était risquer de ne plus jamais revoir l'apparition adorable qui l'avait ensorcelé...

L'amour fut le plus fort. Soumis, il baissa la tête. C'était l'instant que guettait Suavita.

— Ne pardons pas de temps! commanda-t-elle vivement. Vous allez partir pour la villa avec Mlle Morestac. Moi, je vous attendrai ici, où vous reviendrez pour me rendre compte de votre mission. D'ailleurs, j'ai encore d'autres instructions à vous donner.

Blanche comme une petite poupée de cire, Lola s'était levée. Elle jeta sur sa mère un regard troublé par l'angoisse. Dans son cœur, le remords luttait éperdument avec ce qu'on lui avait dit être son devoir. Des larmes brillèrent dans ses yeux purs... Elle se sentit vaciller.

Un bras l'entoura, l'obligea à se raidir. Le visage de sa mère se pencha au-dessus du sien, la fascinait toute à nouveau. Lola eut un petit sanglot nerveux, ses lèvres s'entr'ouvrirent comme pour se plaindre.

— Alors, ma chère enfant c'est le moment d'être forte! prononça Suavita d'une voix parfaitement calme, coupant court ainsi à l'émotion de sa fille. Songez au bonheur que vous allez donner à votre père et, dans l'intérêt même de celui-ci, réfrénez un peu la violence de vos sentiments. Je fais appel à toute la bonté de votre cœur... Allons, sauvez-vous tous deux. Je sais que tout ira bien et notre ami Carlo reviendra bientôt m'annoncer que M. Morestac a retrouvé, avec son enfant, le goût et la joie de vivre.

Lola essaya de sourire. Mais ses ongles nerveux se crispèrent sur sa poitrine, froissant la ravissante toilette de crêpe de Chine dont l'avait parée sa mère. Aussi éperdue que Carlo, elle se laissa conduire jusqu'à la porte de l'appartement de ce dernier par sa mère.

— Allons! à bientôt, dit celle-ci.

— A bientôt, ma... madame, exhala la plaintive Lola, tandis que Carlo, tout d'un coup décidé, l'entraînait rapidement.

Il s'était dit, l'ancien bohème, que cette démarche accomplie lui acquiescerait un certain droit à la reconnaissance de M. Morestac. En plus d'une récompense probable — dont il se moquait bien, en ce moment! — il pourrait peut-être, il pourrait presque sûrement, revoir celle pour qui, maintenant, il eût renoncé à tout.

Aux premières paroles de Suavita lui enjoignant de venir la rejoindre à l'hôtel, sitôt sa mission terminée, il avait eu une légère révolte.

« C'en est bien fini de ma tranquillité, maintenant! avait-il pensé avec ingratitude. Avec le retour de cette femme, plus de rêveries!... plus de « dolce far niente! », plus de ces heures oisives et vides d'action qui me sont si chères!... Et, par surcroît, il faut que je tombe amoureux! Ça, c'est le bouquet!... »

Un regard posé à la dérobée sur la jeune fille, l'avait ramené à de plus douces préoccupations.

— Je ne le regrette pas! Non, vraiment, cela, je ne le regrette pas!... C'est qu'elle est adorable, cette petite! Un amour, vraiment. Un ange... dont la mère serait une diablesse... Bah! pour me rapprocher de l'ange, j'accepterais

bien toutes les combinaisons de cette Suavita de l'enfer!

Et voici qu'il emmenait avec lui, docile, la gentille Lola, qu'il prenait pour Liliane Morestac. Lola, ne le regardait pas. Les yeux fixes, elle se laissait entraîner par Carlo, dédaignant de lui accorder la moindre attention. Ce fut avec une semblable indifférence qu'elle monta dans le taxi qui devait les conduire chez Morestac.

Contrainte et gênée, la jeune fille regarda obstinément par la portière, se contentant de répondre par une ou deux syllabes aux timides essais de conversation de son compagnon. Celui-ci, trop amoureux pour deviner sa naïvante hostilité — et mettant sur le compte de l'émotion probable, causée par l'entrevue prochaine, l'attitude glacée de la jeune fille — essaya, par tous les moyens, de s'imposer à son attention. Afin de se préparer à jouer décemment le rôle qui lui était imposé, et se prenant à son propre mensonge, il se laissa aller à décrire comment il avait organisé les recherches pour retrouver Mlle Morestac.

S'étourdissant lui-même de ses paroles, il débita avec une étonnante facilité la leçon même qu'il devait dire à M. Morestac... Mais pour Lola, qui savait trop bien l'exacte vérité et souffrait dans son infinie délicatesse de la fausseté de cette situation, la façon de l'homme était tout simplement odieuse et insupportable. De tout son esprit droit et honnête, elle le méprisait.

Aussi, dédaignant de lui accorder plus d'attention qu'il n'en paraissait mériter, elle resta à son égard glaciale et d'une politesse hautaine.

Comme un chien très tendre et très malheureux, Carlo leva alors vers la jeune fille des yeux suppliants. La jeune fille, perdue dans le dédale de pensées confuses et absorbantes, ne cessait de demeurer prostrée, indifférente à tout.

Ce site merveilleux, qu'elle ne connaissait pas, l'Océan enjôleur, cette végétation étonnante pour la jeune citadine qu'elle était, tout cela avait passé pourtant auprès d'elle sans la distraire. Comment, dès lors, aurait-elle accordé un seul regard au pauvre diable assis à ses côtés?

— Mais, tout de même, c'est moi qui l'amène à son père! Il y aura, entre nous, un lien, un tout petit lien dont je pourrai, sans exagération, me prévaloir pour me rapprocher d'elle, plus tard? s'affirmait Carlo, inquiet tout à coup. Hélas! comme elle est froide!... Comme elle est fière!...

Ils arrivaient. Un désespoir d'être faible s'empara de son cœur. Allait-il falloir perdre bientôt le charme de ce tête-à-tête sans avoir su faire comprendre à Mlle Morestac le sentiment nouveau — mais immense — qu'elle avait fait naître en lui? Il hésita quelques secondes... le temps de se lancer, tête baissée, comme un impulsif qu'il était, dans sa résolution. Et comme l'auto, abandonnant la route, s'engageait dans un chemin qu'il reconnut aussitôt, il se pencha brusquement sur la petite main plantée, qu'il saisit passionnément et sur laquelle il posa ses lèvres avec ferveur.

L'auto stoppa au moment où Lola, interdite et mécontente, retirait sa main. Mais cet incident — qu'elle jugea ridicule — ne retint pas longtemps sa pensée.

Ainsi, c'était là, dans cette villa, que demeurerait celui qu'elle devrait appeler son père!... Luttant contre une foule de sentiments complexes, elle suivit Carlo, dont l'attitude n'était guère plus brillante. Précédés tous deux par un serviteur, ils franchirent ensemble le perron, pénétrèrent dans le vestibule et se trouvèrent bientôt devant la porte du cabinet de travail de M. Morestac.

Quand la porte s'ouvrit, Lola aperçut, tout de suite, celui qu'elle redoutait et désirait tant connaître à la fois. Il s'était assis devant une table, sa belle tête grave, au regard mort, appuyée sur sa main. Il semblait rêver sans autre compagnon que la solitude... sans autre but que l'attente... Et l'abandon moral dans lequel il plongeait était tellement visible que le cœur de la jeune fille s'attendrit.

Repoussant ces derniers scrupules et cédant à un élan irraisonné, elle voulut s'élançer pour tomber aux genoux de l'aveugle. La main de Carlo se posa alors sur son bras.

— Qu'alliez-vous faire? murmura-t-il, en la retenant. Si vite? Ce serait le tuer...

Et laissant près de la porte la pauvre Lola désespérée, il s'avança vers le vieillard. Assis près de lui et la tête penchée contre son oreille, il entreprit, non sans mal, étant donné son propre état d'esprit et la surdité de M. Morestac, de lui narrer les événements tels qu'il les avait décidés.

Dès les premières paroles, le visage du vieillard changea d'expression. Ses mains, tremblantes, se dressèrent craintivement, comme pour appeler à lui une ombre qu'il ne voyait pas, mais qu'il sentait être là.

— Vous dites, balbutia-t-il d'une voix que l'émotion rendait impressionnante, vous dites que vos recherches ont abouti?... Ah! monsieur, monsieur, quelle gratitude sera la mienne si vous me ramenez mon enfant!... Mais... quelle est cette présence que je devine là, dans ce coin? Vous êtes accompagné?

Carlo hésita. Fallait-il, déjà, lui révéler la présence de Lola?

— Là? dit-il. Mais je ne vois rien.

— J'avais pourtant bien cru percevoir, répondit tristement M. Morestac. A moins que ce ne soient les branches des arbres froissant mes vitres... Mais je n'ai pas reconnu leur frôlement habituel... C'est qu'on devine d'une sensibilité physique inimaginable, lorsqu'on ne voit plus... Alors, racontez-moi... dites-moi comment vous avez su découvrir ma petite fille...

Ma! à son aise, sans trop savoir pourquoi, l'ex-employé de l'agence de renseignements décrivit avec brièveté les démarches imaginaires qu'il avait accomplies.

M. Morestac suivait avec une attention fébrile le récit de Carlo, tournant de temps à autre, nerveusement, la tête vers l'endroit où se tenait assise la jeune fille.

Quand Carlo suspendit l'amas de ses inventions, débitées à grand-peine, M. Morestac se leva résolument et, se dirigeant sans hésitation à travers la pièce, s'avança vers Lola, clouée sur place par la surprise.

— Elle est là. Je le sens! dit-il avec agitation. Liliane!... Liliane! tu es là, n'est-ce pas?...

Déjà le cœur de Lola s'élançait vers l'appel joyeux, vers le visage torturé que transfigurait l'espoir. Sans plus d'hésitation elle se précipita à la rencontre du malheureux père, confondant presque, à cet instant, dans le désir qu'elle avait toujours eu de connaître son père, la fiction avec la réalité. Poussant un cri échappé à toute la tendresse inemployée qui débordait de son âme, elle tomba dans les bras tendus vers elle.

Fou de joie, M. Morestac serra sa fille dans ses bras. Il rit, parla, dit des mots qui firent sourire de joie Lola, Lola heureuse, Lola anesthésiée par le double sentiment du bonheur donné et du bonheur reçu. Fallait-il refuser de se prêter à la comédie, cette fois, quand l'expression d'extase qui se livrait sur le bon visage de l'aveugle disait assez ce qu'il éprouvait?

Et quand, aussi, il était si doux, si doux pour la pauvre, grandie sans



Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIETES, TERRE OU TERRAIN

à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 4 - 5904 1250, rue Villieray, Montréal

Beaucoup portent des

FAUSSES DENTS

sans grande inquiétude

Mangez, parlez, riez ou éternuez sans crainte de chute, de glissement ou de déplacement de vos fausses dents. *Fasteeth* tient en place plus fermement et confortablement. Cette poudre agréable n'a ni goût, ni sensation pâteuse, gommeuse. Ne donne pas la nausée. Elle est *alcaline* (non acide). Enrayez l'odeur des fausses dents. Procurez-vous *FASTEETH* à n'importe quelle pharmacie.

la sollicitude d'une mère lointaine et indifférente et sans la tendresse d'un père inconnu, de trouver enfin un cœur plein d'amour pour la recevoir?

Ivre de reconnaissance, elle serra à son tour M. Morestac, éperdu dans ses bras, murmurant, sans trop savoir ce qu'elle disait:

— Oui, père, c'est moi... Moi, Liliane...

Dans un coin de la pièce, un peu attristé, se sentant aussi seul soudain, qu'un chien abandonné, Carlo souriait avec mélancolie.

VII — Dans la place

ENTROUVANT doucement la porte, Suavita apparut sur le seuil du nid qui était désormais la chambre de Mlle Morestac.

— Eh bien? demanda-t-elle avec ce sourire à la fois apprêté et sincère qui caractérisait si bien sa double nature. Eh bien, répéta-t-elle. Est-on contenté?

A l'entrée de sa mère, Lola, qui rêvait près d'une fenêtre, s'était levée avec cet élan joyeux, mais timide et aussitôt contenu, qu'elle avait toujours devant Suavita.

C'est qu'elle avait l'impression de trop peu la connaître et de la sentir bien étrangère à elle. Mais à la question posée, une joie candide s'épanouit sur son joli visage.

— Contentée? Certes! Comment ne le serais-je pas?... Je suis si bien, ici!... Si gâtée! Si heureuse!... « Père » est si bon, si tendre!...

Elle s'interrompit et poussa un soupir.

— Mais c'est justement cela qui me gêne et m'inspire des remords. Je suis trop heureuse... alors que je n'ai aucun droit à ce bonheur... Et puis ce nom de « père » qu'il faut que je lui donne... Vois-tu, maman, ici j'ai toujours l'impression de voler quelque chose!

— Es-tu sotté? s'écria Suavita fronçant ses noirs sourcils et haussant les épaules. Veux-tu bien chasser ces idées

stupides?... Ne t'ai-je pas dit, — et ceci devrait chasser tous tes scrupules — que tu accomplissais une bonne oeuvre?... Tu lui es utile, petite; mieux: indispensable! Tu donnes du bonheur à ce pauvre aveugle. Tu as bien le droit, en revanche, d'en prendre ta part.

Câline, enveloppante, elle s'était approchée de sa fille et l'avait prise par les épaules. Elle lui parlait en souriant, l'attirant contre son cœur.

— Laisse-toi vivre... Et chasse de cette petite tête toute autre préoccupation, continua-t-elle dans l'caressant les cheveux de Lola. Va, ma conscience à moi ne me reproche rien, puisque en imaginant cette comédie j'assure le bonheur de deux êtres...

« Maintenant, raconte-moi. Ainsi, tout s'est bien passé? Il n'a eu aucun soupçon? Il croit vraiment que tu es sa fille?... »

— C'est si facile de le tromper! répondit Lola avec un nouveau soupir. Il est trop joyeux pour poser beaucoup de questions. Et puis les réponses que je dois crier dans l'appareil sont forcément brèves. Il les entend mal. Nous causons fort peu...

« La plupart du temps il se contente de me faire asseoir auprès de lui et de poser ses lèvres sur mes cheveux. Et moi je ferme les yeux et je me laisse bercer dans ses bras comme une petite fille... Et c'est si doux, si doux, qu'alors, dupe moi aussi de la comédie, je me figure que j'ai vraiment un papa... Mon papa inconnu... que j'ai enfin trouvé... »

— Eh bien! mais, il n'y a aucun mal à cela, dit Suavita avec indulgence. Au contraire! Abandonne-toi à cette illusion: tu n'en tiendras que mieux ton rôle.

Elle dit cela trop légèrement pour convaincre Lola. Pouvait-elle comprendre la délicatesse de cette jeune âme si éloignée de la sienne? Lola le sentit et l'ombre qui avait fui son doux visage reparut à nouveau.

— Conserver une illusion n'est pas toujours facile! murmura-t-elle tout bas.

Suavita ne l'entendit pas. Elle pensait égoïstement:

— Tout va bien! Nous voici dans la place. Et pourvu que je guide cette petite nigaude, par elle me voilà sûre de tenir mon Morestac et sa fortune. Mais ne nous endormons pas sur cette victoire! J'ai paré au plus pressé. Il s'agit, maintenant, d'assurer l'avenir. Avant tout, et à tout prix, il importe que je sache ce qu'est devenue la vraie Liliane...

« C'est bien simple! Je vais reprendre à mon compte l'enquête que Morestac voulait confier à Carlo. Je ne serai tranquille que quand je saurai où se trouve et comment vit Liliane Morestac — si elle vit encore quelque part!... Mais, pour cela, il va me falloir secouer d'importance cette marmotte de Carlo, que j'ai habitué à ne rien faire!... »

Elle sourit encore à Lola, la saisit par les épaules, la regarda au fond de ses grands yeux ombrés de mélancolie, et dit:

— J'ai confiance en toi, ma petite. Je sais que tu seras vaillante... fût-ce par dévouement. Retiens bien ceci, Lola. C'est pour lui, plus encore que pour toi, que je te demande d'être forte. Une désillusion, aujourd'hui, le tuerait... D'ailleurs, tu finiras bien, toi aussi, petite compliquée que tu es, par t'habituer à être heureuse, tout simplement!...

Elle quitta la jeune fille, qui la suivit des yeux pensivement par la fenêtre, partagée entre le bonheur qu'elle éprouvait enfin et le remords qu'elle ne pouvait chasser de son cœur.

— Si maman se trompait, tout de même! songeait-elle craintivement.

Suavita se rendit chez Carlo. Elle

le trouva songeur, triste et affaissé. Il méditait, visiblement distrait devant une bouteille de whisky à peine entamée. Fallait-il vraiment qu'il eût l'esprit préoccupé!

— Quel visage!... Quelle attitude désolée!... Quelle catastrophe vous est donc arrivée? s'écria Suavita feignant la commisération.

Carlo tressaillit en l'entendant. Cette voix lui fut désagréable: elle l'arrachait à son rêve. Et celui-ci lui semblait si beau — partant si insaisissable — qu'il en était tout chaviré. Conservant la position effondrée qui était la sienne, il dit d'une voix cavernueuse:

— Je suis amoureux...

Réprimant un haut-le-cœur, l'aventurière se cabra intérieurement.

« Il ne lui manquait plus que cela! pensa-t-elle ironiquement. Il est complet!... »

Avait-elle donc oublié qu'il entraînait dans nos plan de fermer les yeux sur les sentiments possibles du bohème? Non point, pourvu que ces sentiments fussent discrets, contenus et n'alarmassent guère son orgueil maternel. Aussi, tout haut, elle scandait:

— Ah! bah!... Amoureux... Vraiment! Et de qui donc?

L'étonnement qui submergea Carlo lui fit enfin lever les yeux sur l'aventurière. De qui?... C'était bien facile à trouver, voyons!... Il haussa les épaules.

— Eh bien, mais... de cette jeune fille que j'ai retrouvée, répondit-il avec une belle inconscience.

Admirable de calme, Suavita ne broncha point. A peine un clignement de ses paupières seul indiqua-t-il l'impression que put lui produire l'aveu d'un amour jugé pour le moins, par elle, outrepassant.

Sa longue habitude des sentiments humains et de leurs réactions l'inclinait à savoir profiter de toutes révélations. Aussi songea-t-elle à tirer parti de la situation. Ce fut l'affaire d'une minute de réflexion.

— Ah! vous aimez Mlle Morestac?... Si vite? dit-elle placidement. Eh bien! mais... vous avez de l'ambition, mon ami!... Et vous vous imaginez, sans doute, que vous serez payé de retour?

Elle ironisait. Une seconde démonté, Carlo se racrocha à la bouée flottante de l'espoir. Il balbutia à mi-voix:

— Je lui ai rendu un grand service. Je... l'ai ramenée à son père...

— Oui, persifla Suavita. Bien entendu. Et vous pensez déjà à exploiter la reconnaissance que l'on vous doit? Voilà ce qui s'appelle aller vite en besogne! C'était fort simple, en effet!... L'oeuf de Colomb!... Malheureusement, mon ami, je crains bien que pour le moment la dette ne soit un peu mince et qu'il ne vous faille tout d'abord augmenter votre crédit en rendant d'autres services à cette jeune fille... Tenez, je vais vous en fournir l'occasion.

Mi-froissé par le ton moqueur pris par Suavita pour débiter cette tirade, mi-soulagé par sa conclusion, l'apathique Carlo se souleva sur un coude et fixa dans les yeux Suavita, assise en face de lui. Un affolement naissant troublait son regard.

— Vous croyez? bredouilla-t-il. Est-ce que...

— Ecoutez-moi, Carlo, interrompit-elle de sa voix autoritaire, et vous verrez qu'il n'y a pas encore lieu de vous laisser aller... On m'informe qu'une intrigante se fait passer pour Liliane Morestac... Hein! qu'en dites-vous?... Voici un petit nuage — mais un nuage tout de même — qui risque d'assombrir par ses complications le ciel de la vraie Liliane Morestac, de celle que vous avez ramenée à son père... et dont vous vous prétendez amoureux.

« Eh bien! il va falloir découvrir ce qu'est devenue cette jeune personne dont je ne connais que la photo, et m'en-

voyer, le plus tôt possible, tous les renseignements la concernant. Ne perdez pas de temps. Dites-vous que l'intérêt de la « vraie » Liliane, — dont le naturel doux et timide ne saurait se défendre seul des méfaits d'une intrigante, — est en jeu et qu'elle a besoin de vous. Elle est si sensible la chère petite!

« Songez à sa reconnaissance si elle apprend, en même temps, les machinations qui gravitent autour d'elle et le dévouement dont vous aurez fait preuve pour la sauver de l'intrigante!... Allons, Carlo, est-ce dit? »

Malgré le ton interrogateur, Carlo sentit l'ordre. Il rechigna, par une vieille habitude héritée de son temps de bohème.

Levant vers Suavita des yeux contrits et prenant la mine d'un enfant boudeur, il s'écria:

— Mais vous êtes donc impitoyable?... Je vous déclare que je suis amoureux et vous allez peut-être m'obliger à parcourir le monde... Vous m'envoyez loin de...

— Loin d'elle?... Ah! ça, mais, pauvre homme que vous êtes, croyez-vous donc avoir plus de crédit en restant? Oubliez-vous que je l'approche sans cesse et qu'il me suffirait d'un mot pour vous démolir entièrement à ses yeux?

« Je vois que vous êtes redevenu raisonnable, ajouta-t-elle avec une satisfaction qui volait mal son triomphe, en fixant l'air éperdu de Carlo, qui s'était levé sous l'empire de l'émoi qu'avait fait naître en lui les derniers mots de l'aventurière.

« Je vous laisse... Faites vite. Il n'y a pas de temps à perdre.

Après son départ — et bien qu'à contrecœur — l'ex-bohème fit sa valise. Et tout en empiant rageusement et au hasard vêtements et objets de toilette, il ne cessa de grommeler:

— C'est un tourbillon, que cette femme! C'est le simoun!... Et elle me conduit, elle me mène exactement comme un pantin dont elle tiendrait les fils! Et moi, je suis obligé de l'écouter... surtout maintenant. C'est qu'elle le ferait comme elle me l'a dit! Elle serait bien capable de me desservir dans l'esprit de Mlle Morestac qui, avoue-le toi franchement, Carlo, ne te regarde pas, déjà, d'un si bon oeil!... Il n'y a pas, il faut que je parte!

Ayant bouclé — non sans efforts — sa valise débordante, Carlo s'en fut, mélancolique et résigné, vers le nouveau but que lui assignait Suavita.

Des jours passèrent, sans nouvelles. Déjà l'aventurière s'impatientait, lorsqu'un matin on lui remit une dépêche ainsi conçue:

Du nouveau et du grave. Lettre suit.
CARLO.

IX — Jalousie

« PARTIR?... Oui! Mais la revoir encore une fois, lui faire comprendre mon amour, apprécier mon dévouement et savoir ce que je peux espérer », décida soudain Carlo Misère, en s'arrêtant net au seuil de la gare.

Un porteur le suivait avec une valise. Il se tourna vers lui.

— Allez me mettre cela à la consigne, mon garçon, lui intima-t-il. Ce n'est peut-être pas ce train-là que je vais prendre.

Il ressortit de la gare et se dirigea vers la villa Morestac. Prudemment et presque en se cachant. Car il n'entrerait pas sans ses intentions de se laisser apercevoir de Suavita Mirafiore, qui devait le croire parti poursuivre son enquête au sujet de la fausse Liliane. Bizarre enquête, en vérité, et dont le moins qu'on en pouvait dire était que Carlo ne savait par quel bout la commencer.

Et c'était bien ce qui venait de lui mettre la puce à l'oreille et de le rete-

nir au moment où il s'apprêtait à obéir à l'ordre de départ.

Une lumière jaillit dans son cerveau. N'était-ce pas dans l'unique but de l'éloigner que la « baronne » lui confiait cette mission absurde de retrouver une personne dont il ne savait absolument rien?

Elle s'était bornée à lui dire:

— Il y a, de par le vaste monde, une jeune personne ressemblant à Mlle Morestac et qui se fait passer pour elle. Je viens d'apprendre son existence. Elle a déjà fait de nombreuses dupes et se proposait, si mes renseignements sont exacts, de venir audacieusement se substituer à « notre Liliane ». Comment?... Peut-être en la faisant enlever et en prenant sa place. Il paraît qu'elle lui ressemble ce qui pourrait faciliter la machination... Ou bien encore en payant d'audace. Imaginez qu'elle se présente à Morestac et qu'en exploitant sa cécité et l'impossibilité dans laquelle il se trouve de vérifier certaines apparences, elle arrive à le persuader que nous l'avons trompé et que nous avons installé auprès de lui une aventurière? Ce n'aurait pas été impossible, n'est-ce pas? Il est aveugle et n'entend pas très bien depuis son accident. Ni le visage ni la voix d'une fausse Liliane n'auraient trahi l'imposture. C'est ce qu'à dû penser notre jeune greline. Sur ces données, elle se proposerait de bâtir un roman, en vous accusant naturellement de complicité. Vous voyez que vous avez un intérêt personnel à nous mettre à même de nous défendre.

Se défendre de quoi? Rien de tout cela ne tenait debout. Carlo s'en avisait soudain, en même temps qu'une méfiance singulière s'éveillait dans son esprit.

Il pensait tout à coup que les paroles de Suavita se retournaient contre elle et qu'elle-même avait fort bien pu imaginer et réaliser l'imposture qu'elle prétendait appréhender. Était-il naturel d'envoyer Carlo à la recherche d'une jeune personne dont on ne lui donnait ni le nom actuel ni l'adresse?

— Il y a une fausse Liliane... Je ne sais comment elle se nomme, ni où elle se trouve... Cherchez-la.

En substance, à cela s'était bornée l'indication de Suavita.

— Grottesque! murmura Carlo. Me prend-elle pour un bêtêt?... C'est une invention ridicule, enfantine... à moins que ce ne soit au contraire, très fort... Oui, en vérité, très fort!

Pour l'avoir bousculé comme elle l'avait fait, l'éblouissant de promesses et l'étourdissant de recommandations qui ne rimaient à rien et servaient seulement à l'empêcher de réfléchir. Suavita poursuivait un double but.

Elle l'éloignait de Mlle Morestac, au moment où il venait de déclarer son amour et sa prétention de s'en faire aimer.

Et tout de même, elle le lançait éventuellement aux trousseaux d'une ennemie, dont l'entrée en jeu pouvait constituer un danger.

A supposer que la jeune fille, dont elle avait parlé, existât et se préparât à apparaître à l'horizon des Morestac, il n'était pas mauvais que Carlo, alerté, surveillât la situation et pût prévenir son alliée de l'approche de l'ennemi. Mais dans les deux cas, les craintes et les précautions de la « baronne Mirafiore » apparaissaient également enfantines.

En effet, si, d'une part, la vraie fille de M. Morestac était auprès de son père et si elle était décidée à ne point accueillir l'amour de Carlo, en quoi celui-ci pouvait-il gêner ou inquiéter Suavita? Rebuté, il ne pourrait rien; ses protestations n'auraient d'autre effet que de lui faire fermer l'entrée de la villa.

Et pareillement, que pouvait-on re-

douter des manigances d'une aventurière, si celle-ci n'était qu'une épouse Liliane ? Il serait aisé de l'éconduire et de la remettre entre les mains de la police.

Tandis que tout s'expliquait — l'émotion, les craintes, les précautions — si Carlo admettait un seul instant qu'il pouvait en effet avoir été complice sans le savoir, mais pourtant lié au destin de celle qui l'avait employé.

Il ricana, tout à coup éclairé et joyeux de ce qu'il entrevoyait.

— Une fausse Liliane?... Mais je crois bien que je suis en train de mettre la main dessus.

C'était celle qui, dans l'esprit de Carlo, ne pourrait plus avoir de nom, puisqu'elle cesserait d'être Liliane, sans qu'il sût encore qui elle était... C'était Lola Mirafiore!... il s'élançait sur la bonne piste.

— Voyons! récapitula-t-il. C'était clair et j'ai été fameusement naïf de n'y point penser plus tôt. Quel intérêt aurait pu avoir cette charmante amie à retrouver la véritable fille de Mores-tac? Aucun. Et bien au contraire, puisqu'elle ne pouvait que perdre à l'arrivée d'une fille qui l'évinçait. Au-paravant, ne tenait-elle pas l'aveugle sous sa coupe?

« Et pourtant, apprenant que j'étais chargé de rechercher la demoiselle, elle s'est mise elle-même en campagne. Et elle l'a retrouvée!... C'est le comble!... Elle l'a retrouvée à ma place, après m'avoir invité à ne pas m'en mêler.

« Or, je me le demande, pourquoi Suavita se serait-elle comportée vis-à-vis de moi comme elle l'a fait, si elle n'avait pas jugé indispensable *primo*, de m'empêcher d'agir, *secundo*, d'agir à ma place, dans le sens de son seul intérêt? Ah! ce que j'ai pu être naïf! Tu as été bien roulé mon petit Carlo!

Il sourit ironiquement, en se frottant les mains. Parbleu! être roulé dans des conditions pareilles et au prix qu'y avait mis Suavita n'était pas tellement désagréable.

— Mais tout de même, réfléchit-il, tu aurais pu faire mieux, mon bel ami... Et tu pourrais encore faire mieux, si tu étais assez malin pour te procurer la preuve de ce que tu soupçonnes. Tu mettrais à tes genoux Suavita et la dédaigneuse « Mlle je ne sais qui », si tu pouvais à leur dire: « J'ai tout découvert. Vous êtes deux gredines. Il n'y a pas de Mlle Mores-tac. Il n'y a que deux associées qui se sont entendues pour duper un milliardaire aveugle et s'installer dans sa fortune comme dans un fromage. Et bien, moi, Carlo Misère, dont vous avez fait votre complice involontaire, je vais lui ouvrir les yeux. »

Il arrivait en vue de la villa. Il s'arrêta, tout à coup penaud.

— Oui, mais si elle nie?... Si elle paie d'audace?... Elle en est fort capable, cette Suavita qui s'est présentée à moi comme une incarnation diabolique! Je suis moins sûr de l'aplomb et même de la culpabilité de la petite. C'est un ange! Et d'ailleurs, je l'aime!... Mais laissons la petite de côté. Il est bien probable que c'est une titimide et qu'elle subit l'influence de la « baronne ». Celle-ci a le double de son âge... Elle pourrait être sa mère...

Il s'arrêta de nouveau, la figure comiquement plissée par la joie.

— Hé! hé! Voilà encore une chose dont j'aurais pu m'aviser plus tôt... C'est tout au moins fort possible et cela expliquerait tout, la conduite de Suavita, la confiance qu'elle a en sa jeune complice, son ascendant sur cette dernière et enfin l'obéissance résignée qu'il ne faudrait bien constater... Sa fille!... Mais ou! C'est une hypothèse vraisemblable et qui mérite en tout cas d'être vérifiée. Je m'y emploierai. Ce sera une enquête plus utile pour moi que celle dont j'allais avoir la stupi-



La nouvelle cafetière de verre Silex fait fureur! Et pour cause. Voyez ses lignes impeccables, son fini cuivre, sa poignée isolante. Mais surtout, goûtez à son café, que vous avez réglé automatiquement à la force désirée, et qui reste chaud jusqu'à consommation. Un produit Silex pour tous les ménages où le café est goûté.

dité de me charger... Idiote que j'étais... et que je suis encore! Il me faudrait des preuves... des preuves... Or je puis sans doute m'en procurer... Que dis-je? J'en entends une... qui est en ma possession. Ceci est à vérifier! Demittour, mon ami Carlo. Ce n'est pas encore le moment de montrer ici le bout de ton nez. On te croit parti. Profites-en. Tâche d'en apprendre le plus possible sur le passé de Suavita Mirafiore... Et va d'abord examiner certaine photographie, que t'a confiée un jour l'aveugle et que tu as eu la stupidité d'enfermer sans même y jeter les yeux. C'est pourtant celle de la fille de Mores-tac. Comment n'as-tu pas eu l'idée de la comparer à l'original qu'on te présentait, le jour où Suavita t'a amenée la prétendue Liliane?

Il retourna vers la gare et, cette fois, prit un billet pour Paris. Le lendemain, arrivé dans la capitale, il s'abouchait avec le directeur d'une agence — un peu plus sérieuse, celle-là que la fameuse « Celeritas », à laquelle il ne se vantait pas d'avoir appartenu. Il avait son idée.

Attendre à Paris les résultats de l'enquête, dont il avait indiqué l'objet, eût été trop dispendieux. Et puis la vue de Lola lui était indispensable. Il reprit le rapide après avoir donné ses instructions pour qu'on l'informat sans retard de ce qui pouvait l'intéresser.

A Biarritz, une déception l'attendait. La villa était fermée. Profitant d'une absence de Suavita, partie faire un tour en Espagne, M. Mores-tac avait emmené « sa fille » à Toulouse, où l'appelaient le souci de ses intérêts. C'était sous ce nom de Cézaire — le nôtre rendu célèbre par sa double découverte — qu'il avait entrepris ce voyage.

Il ne restait plus à Carlo qu'à prendre le même chemin.

En réalité, c'était Suavita qui avait décidé ce départ. Pour une raison de prudence, d'abord. A Biarritz, où depuis qu'il pensait avoir retrouvé sa fille, Mores-tac ne dissimulait plus son véritable nom, Suavita pouvait tout-à-fait craindre une indiscretion tout-à-fait aux oreilles de la vraie Liliane —

si elle existait encore — la présence et la fortune de son père.

A Toulouse, il n'en serait pas de même. Mores-tac, qui n'y devait voir que des hommes d'affaires, n'était connu d'eux que sous le nom de Cézaire. D'ailleurs, l'aventurière avait stylé sa fille. Lola devait feindre d'être fière de la célébrité de l'aveugle et vouloir la partager en portant le nom qu'il avait illustré. Elle se ferait appeler Mlle Cézaire.

Enfin, Suavita Mirafiore n'était peut-être pas fâchée de s'accorder quelques vacances et de pouvoir vivre à sa guise pendant deux ou trois semaines.

Pour Lola, le séjour de Toulouse devait être un enchantement. Débarrassée de la tutelle de sa mère, elle y pouvait oublier qu'elle n'était pas vraiment la fille de l'aveugle et qu'elle jouait auprès de lui une comédie condamnable, même avec l'excuse de charité qu'elle pensait avoir.

Pour cette nature aimante, sensible et honnête, n'était-ce pas une délivrance que de pouvoir, sans arrière-pensée et sans craindre le rappel des approbations ironiques de sa mère, se consacrer entièrement à l'aveugle et chercher à le distraire?

Tout le jour, elle remplissait auprès de lui le rôle d'une infirmière vigilante et attentionnée. Le matin seulement, elle se permettait une promenade solitaire à travers Toulouse.

Elle croyait flâner simplement. Elle allait au devant de son destin. Et ce fut certainement celui-ci qui la mit, un matin, au tournant d'une rue, en présence de l'homme — du jeune homme qu'elle devait aimer. Pourquoi, elle qui n'accordait ordinairement aucune attention aux visages masculins, arrêta-t-elle soudain son regard sur ce passant inconnu qui s'avançait à sa rencontre — sans la voir? Et pourquoi, surtout, ressentit-elle, en l'examinant, un coup au coeur — pressentiment, angoisse?

— C'est drôle, ce que j'éprouve, se confia-t-elle à elle-même. Le visage de ce jeune homme m'attire... Il me semble que je le connais... que je le retrouve... Où donc pourrais-je l'avoir déjà vu?

Mais c'était en vain qu'elle fouillait sa mémoire. L'image de l'inconnu, croisé un jour dans le train qui avait suivi pendant quelques minutes, une route parallèle à la sienne, — cette image n'avait pas été classée parmi les souvenirs. Elle ne le reconnut pas et ne sut pas que c'était lui.

Mais, à cause de l'intérêt indéfinissable qu'éveillait en elle ce passant, rencontré pour la seconde fois, elle prit son émoi pour le trouble de l'amour.

L'ayant dépassé, elle se retourna pour le suivre des yeux. Et puis, machinalement, elle revint sur ses pas, pour contempler plus longtemps la silhouette sympathique et rêver aux grands yeux noirs, pleins de mystère et de mélancolie, qu'elle avait entrevus.

En faut-il davantage pour faire germer l'amour dans une jeune cervelle romanesque?

Quelques jours plus tard, Carlo Misère débarquait à Toulouse et ne se rendait point tout d'abord au logis de M. Cézaire. Il ne pouvait que guetter l'occasion de contempler Lola, sans se montrer à elle.

Enfermé dans une auto qu'il pilotait lui-même, il surveillait la jeune fille et l'accompagnait sans qu'elle s'en doutât, dans ses promenades. Et ceci l'amena à faire une constatation bien décevante et désastreuse pour ses projets.

Lola s'était assise sur un banc... Elle ne rêvait point... Son regard surveillait la promenade... Elle semblait attendre quelque chose ou quelqu'un. Pour ne pas que la dépasser, Carlo avait arrêté son auto à quelque distance.

Hésitant à descendre, il contemplait de loin la silhouette adorée.

En même temps, il s'interrogeait. Était-ce l'occasion souhaitée que lui offrait le hasard? En profiterait-il? Lola était seule. Il pouvait l'aborder, s'asseoir près d'elle, lui parler... et puis, doucement, amener la conversation sur le terrain qui lui tenait tant à coeur. Mais au moment où il s'encourageait à tenter sa chance, en observant mieux la jeune fille il se rendit tout à coup compte d'une vérité qui le déchira. Elle n'était point là par hasard... Elle avait prémédité cette halte. Et ce n'était ni pour rêver ni pour se reposer, qu'elle s'était assise.

— Malédiction! gronda Carlo.

Ce visage extasié, impatient, n'était-il pas celui d'une amoureuse? Carlo n'en douta plus quand il vit la jeune fille se lever et se mettre précipitamment en marche.

A l'extrémité de l'allée, entre les arbres, un jeune homme venait d'apparaître...

X — La main du destin

CETTE journée d'octobre, paisible, promenait, dans un ciel débarbouillé de nuages, un petit soleil guilleret, dont les rayons s'accrochaient aux arbres, qui commençaient à se dénuder avant d'étaler un tapis d'or sous les pas des passants.

Suivant l'allée Saint-Michel, en direction du Grand-Rond, une « conduite-intérieure » roulait paresseusement à petite allure et s'arrêtait même de temps à autre, comme si elle se refusait à dépasser les deux uniques piétons qui la précédaient et ne s'inquiétaient guère d'elle.

L'un était un jeune homme élégant, aux yeux clairs et francs et au front remarquablement intelligent, sous des cheveux bruns rejetés en arrière, tandis que l'autre rejetait les regards de toute la grâce que pouvait offrir une ravissante jeune fille brune qui n'avait assurément pas dépassé la vingtième année.

Mais ils n'allaient pas de compagnie et ne paraissaient pas se connaître, malgré l'attention évidente que la jeune fille accordait au jeune homme. Au contraire, une vingtaine de pas les séparaient. Et la promeneuse, qui marchait en arrière, s'appliquait à maintenir cette distance.

Suivait-elle le promeneur? C'était, en tout cas de façon discrète et, pour ainsi dire, désintéressée. Une sympathie évidente se lisait dans ses yeux. Elle murmura à plusieurs reprises:

— C'est lui... J'avais l'intuition que je le rencontrerais... Comme il est bien!...

De son côté, le jeune homme devait avoir conscience de cette présence persistante. Et peut-être n'attribuait-il pas au seul hasard la coïncidence qui faisait suivre à l'inconnue le même itinéraire que lui. Il est vrai que tous deux se dirigeaient vers le Grand-Rond et que le soleil aurait pu inciter plus de deux promeneurs à prendre cette direction.

Une fois — une seule fois — le jeune homme brun s'était retourné imperceptiblement, juste le temps d'entrevoir la silhouette obstinée.

— En vérité, murmura-t-il, on dirait que cette personne s'ingénie à se trouver partout où je vais. Que veut-elle? Pourquoi m'épie-t-elle?... Car je ne saurais qualifier autrement l'insistance qu'elle apporte à choisir les mêmes buts de promenade que moi. Si j'étais fat, je croirais...

Il acheva, en soupirant: — De toutes façons, elle perdrait son temps... Elle ne sait pas, cette jeune inconséquente, qu'il y a dans ma vie un souvenir... un souvenir qui m'empêche de passer la moindre attention aux sympathies féminines. Coupons

court à celle-ci. Décourageons-la une fois pour toutes... Tant pis pour le soleil! Je vais rentrer.

Il irrait à l'angle de la rue Ozanne, ou plus exactement en face d'elle, puis qu'il suivait le trottoir opposé et qu'il en était séparé par toute la largeur de l'allée. Il s'y engagea, pour traverser. La jeune fille le suivait, sans se rapprocher. Surprise par cette décision, qui la déconcertait, elle s'arrêta au bord de la chaussée.

— Oh! Oh! murmura-t-elle, avec un malicieuse sourire.

Et ses yeux noirs — qui rappelaient vraiment d'étonnante façon ceux de Suavita Mirafiore — pétillaient. Mais soudain, le sourire qui effleurait ses lèvres s'effaça. Il se passait une chose vraiment extraordinaire, inexplicable.

L'auto flâneuse, qui paraissait suivre les deux promeneurs — ou l'un d'eux — s'était silencieusement rapprochée roulant doucement le long de la chaussée que traversait le jeune homme et au bord de laquelle se tenait encore la jeune fille brune.

Brusquement et comme elle arrivait à la hauteur du promeneur, elle parut bondir et prendre son élan. En même temps, l'invisible conducteur, d'un coup de volant que l'en excusait modifiait sa direction et lançait sa voiture sur le jeune homme, qui ne la voyait pas venir.

La jeune fille poussa un cri. Une irrésistible impulsion la jeta en avant en même temps qu'un cri d'alarme jaillissait de sa bouche.

— Monsieur... Prenez garde!...

L'appel haletant fit sursauter le jeune homme qui, se retournant, fit machinalement deux pas en arrière.

Deux pas... deux pas seulement... Et cela suffit.

Au même moment l'auto passait à toute vitesse sur l'endroit qu'il venait de quitter et s'enfuyait après l'avoir seulement effleuré.

Un réflexe, provoqué par ce passage de bolide derrière lui, amena le jeune homme à tourner la tête. Il se rendit compte du danger auquel il venait d'échapper et comprit en même temps le motif de l'émoi de la promeneuse qui arrivait devant lui toute pâle et les bras encore instinctivement tendus.

Elle balbutia, suivant des yeux l'auto sur le point de disparaître à l'extrémité de l'allée.

— Oh! que j'ai eu peur!... Ce chauffeur est un fou ou un misérable.

... Au volant de l'auto, qui avait failli être meurtrière, Carlo Misère grommelait :

— Manqué!... Quelle fille stupide!... Suavita va m'accabler d'injures. Ce n'est pourtant pas ma faute... Tant pis! Nous recommencerons. Et il faudra bien qu'à la fin je la débarrasse de cet indésirable. Je ne sais pas pourquoi il m'est antipathique. Mais quelque chose me dit qu'un de nous deux est de trop sous la calotte des cieux... A bientôt, monsieur le docteur Hourtouse!...

Incliné devant la jeune fille le jeune homme se découvrait.

— Vous m'avez sauvé la vie, mademoiselle. Si votre appel ne m'avait arraché à mes pensées, j'étais bel et bien victime d'un fort banal accident.

— D'un accident? répéta véhémentement la jeune fille. Je ne sais vraiment pas si on aurait pu appeler cela ainsi. C'eût été presque un assassinat. Le conducteur a jeté son auto sur vous.

— Pour m'effrayer peut-être... ou pour m'apprendre à ne pas traverser aussi imprudemment, répliqua le jeune homme en souriant. Je méritais assurément cette leçon... D'ailleurs, cela a pu être un mouvement nerveux... ou une simple maladresse.

Il était évident que le rescapé n'attachait aucune importance à l'incident

et qu'il n'envisageait même pas l'hypothèse d'avoir été personnellement visé.

— Me permettez-vous de me présenter? poursuivit-il. Ma reconnaissance répugne à demeurer anonyme. Je me nomme le docteur Sernin Hourtouse.

— Le docteur Hourtouse? répéta la jeune fille, avec une sorte de ferveur qui la montrait gravant ce nom dans sa mémoire. Moi, je me nomme Lola... Lola... ou plutôt Lily... Lily Cézaire... C'est ainsi qu'on me nomme dans l'intimité... Je suis la fille du chimiste Cézaire, le...

— ...Le grand savant qui a découvert le « cézarium » le nouveau corps radioactif, dont on dit merveille, compléta courtoisement Sernin Hourtouse en s'inclinant. Vous pouvez être fière de votre père, mademoiselle.

— Il est malheureux... Il est affligé d'une infirmité terrible. La cécité a été le prix dont il a payé sa découverte, dit la jeune fille.

— Vraiment? fit Sernin, avec apitoiement. J'ignorais ce détail poignant. Il augmente ma sympathie pour votre père.

— Alors, riposta-t-elle vivement, vous permettez que je vous l'amène un jour? Il sera si heureux de faire votre connaissance!...

— En vérité, mademoiselle, ce serait à moi d'aller lui présenter mes respects et en même temps de vous renouveler l'expression de ma reconnaissance. Mais je vis tellement en sauvage!

— Laissez-moi pourtant espérer que nous nous reverrons, murmura Lola, en lui tendant la main.

Elle avait son plan. Mais, sentant la résistance du jeune homme et sans en deviner la cause, elle se résignait à la diplomatie. Pour réussir, le mieux était sans doute de dissimuler ses intentions.

— Au revoir, monsieur.

— Au revoir, mademoiselle. Et merci encore, de tout mon cœur!

De tout le sien, la fille de Suavita songeait :

— Il ne sait pas... Non, il ne sait pas quelle impression il a faite sur moi!... Je l'aime!... Arriverai-je à m'en faire aimer?

Et déjà elle était décidée à tout tenter pour y parvenir.

Mais que la fille de Suavita Mirafiore mise par le hasard en présence d'un inconnu, eût ressenti pour lui l'appel mystérieux de l'amour — et que cet inconnu fût Sernin Hourtouse, le fiancé inconsolé de Liliane Morestac, n'était-ce pas assez extraordinaire pour qu'on pût dire que cette fois ce hasard s'appelaient destin?

Lola Mirafiore aimait Sernin Hourtouse.

Comment une jeune fille peut-elle s'éprendre d'un passant dont elle ne sait même pas le nom? Il faudrait, pour répondre à cette question, entreprendre une étude sur la naissance de l'amour. En réalité, il n'y a pas de règle. L'amour vient à son heure et, la plupart du temps, sans apparence de raison.

Pour Lola, ce fut fort simple. Elle découvrit le monde, la vie, le jour où, par hasard, elle rencontra le regard de Sernin. C'était dans la rue, une rue passante — peut-être la rue d'Alsace-Lorraine, — mais son émotion avait été telle qu'elle ne se souvenait plus exactement de l'endroit où cette rencontre s'était produite. Elle se souvenait seulement d'avoir ressenti au cœur ce petit pincement qui surprend et fait se demander, avec angoisse :

— Qu'est-ce que j'ai?...

Ce qu'elle avait? Simplement un visage était entré dans son souvenir, ou s'y était retrouvé. Car ce visage — celui de Sernin Hourtouse — Lola se persuada aussitôt qu'elle le connaissait

de tout temps, qu'il était dans sa mémoire depuis toujours et qu'elle le voyait dans ses rêves.

Cette folie n'aurait sans doute pas eu de suite, si elle n'avait dû rencontrer de nouveau le jeune médecin deux autres fois, et toujours par la malice du hasard.

La troisième rencontre venait de se produire et maintenant le mal était fait, Lola pouvait se répéter avec une joie inquiète :

— Je l'aime!... Je l'aime!...

Imprudente, autant que si elle avait été légère, Lola oubliait sa situation si particulière et tous les mystères, toutes les menaces qui l'entouraient. Comment oserait-elle s'abandonner à la sincérité de l'amour, elle qui, par la volonté de l'aventurière, devait vivre entre deux mensonges et ne pouvait jamais être ce qu'elle paraissait être?

Elle était la fille de Suavita. Et cela il lui fallait le cacher. C'était d'ailleurs plutôt un soulagement pour cette fille, qui souffrait obscurément d'avoir une pareille mère. Mais le plus pénible était, pour elle la comédie quotidienne qu'elle devait jouer vis-à-vis de l'aveugle.

Ce qui la déchirait, ce n'était pas l'obligation d'entourer de soins M. Cézaire — Suavita Mirafiore avait eu bien soin d'enfermer dans ce nom Pierre Morestac comme dans une seconde prison de ténèbres qui devait achever de l'isoler du reste des hommes — non! ce n'était pas l'obligation de soigner M. Cézaire et de lui témoigner une pitié et une tendresse filiales! Protéger l'illusion d'un aveugle, lui assurer la consolation d'avoir auprès de lui une fille chérie, cela pouvait vraiment être absout et même prendre l'apparence d'une bonne action.

Mais c'était usurper la place d'une autre — de cette Liliane Morestac, dont il avait fallu que Lola connût l'existence et à laquelle, pour pouvoir jouer son rôle, elle s'était constamment obligée de s'identifier. Se prétendre — et pas seulement aux yeux de Pierre Morestac, mais devant tous! — Liliane Morestac, tenir sa place, c'était tout de même un vrai, Lola le sentait et en était honteuse.

Même devant Sernin — dont la vue, pourtant, avait aboli en elle toute autre pensée — n'avait-elle pas obéi à un étrange sentiment de pudeur en n'empruntant au nom de celle dont elle tenait la place qu'un simple diminutif?

— Je m'appelle Lola... Lily Cézaire, avait-elle dit

Ah! si elle avait crié à Sernin :

— Je suis Liliane Morestac!...

Comme le dénouement eût été rapide et toute illusion impossible!

Mais elle ne savait pas, elle ne présentait pas la terrible aventure vers laquelle l'entraînait son destin. A ses yeux, Sernin Hourtouse ne pouvait être qu'un jeune homme comme les autres, qu'elle avait le droit d'aimer et par qui elle pouvait tenter de se faire aimer.

Ce devait être d'autant plus facile, pensait-elle puisqu'elle était la fille du chimiste Cézaire. Une immense fortune, un nom glorieux, elle apportait tout cela à Sernin. Cette pensée lui vint instinctivement et, pour la première fois, dans l'exaltation de l'amour, elle accepta la perspective de profiter de ce qui appartenait à la vraie Liliane et d'en dépouiller celle-ci.

Elle agit en toute innocence. Et vraiment, on pouvait dire que le destin faisait tout pour l'aveugler. Elle aurait pu avertir sa mère de sa rencontre avec Sernin, des sentiments que lui avait inspirés le jeune homme et du plan formé pour le revoir. Elle aurait pu, surtout, le nommer. Cela aurait suffi pour que la persécutrice de « Lily Merveille » mit sa fille en garde et écartât Sernin de leur chemin.

Mais Lola n'avait nulle envie de se confier à sa mère. Elle ne voulait même pas que celle-ci eût à se mêler de son amour. En cette occurrence, elle voulait être uniquement la fille de M. Cézaire. Pour ce qu'elle méditait de faire, il n'était besoin de mettre personne dans la confidence. Personne!

Il lui fallait se hâter. On n'était venu à Toulouse que pour quelques jours. On devait repartir pour Biarritz à la fin de la semaine. Si Lola laissait passer l'occasion, elle courait le risque de ne plus jamais retrouver Sernin Hourtouse. Mais déjà elle avait pris ses renseignements sur le jeune médecin. Elle connaissait l'adresse de la clinique à laquelle il était attaché. On y traitait les maladies de l'oeil. Merveilleux prétexte pour y entraîner M. Morestac, l'y présenter comme un consultant anonyme et le mettre en présence de Sernin.

Lola avait son idée.

Le lendemain, profitant de ce que sa mère était en conférence avec l'ineffable Carlo, elle alla trouver M. Morestac.

— Père, lui dit-elle d'une voix câline. Il fait si beau! Ne voudriez-vous pas faire un tour de promenade avec moi? L'auto nous attend.

— Si tu veux, petite fille, accepta M. Morestac.

Mais la promenade que méditait Lola avait un but spécial. Conformément aux instructions de la jeune fille, le chauffeur arrêta l'auto devant la porte de la clinique, dans laquelle travaillait Sernin Hourtouse.

— Vous m'attendez un instant? demanda-t-elle. J'ai un renseignement à demander.

L'instant devait être suivi de plusieurs autres. Car ayant déclaré vouloir consulter « le docteur Sernin Hourtouse », elle dut attendre son tour. Admise enfin dans le cabinet de consultation elle sourit au cri de surprise que poussa le jeune homme, à qui elle tendit franchement la main.

— Pardon, docteur! dit-elle d'un petit air contrit. Ne croyez pas à une supercherie employée pour me donner l'occasion de venir entendre vos protestations de reconnaissance. Aujourd'hui, je viens vous demander un service... et pas pour moi.

— Je vous écoute, en désirant qu'il soit en mon pouvoir de vous le rendre, répondit poliment Sernin.

Il demeurait un peu froid et distant. Car, sans soupçonner la nature et la violence du sentiment qui portait vers lui la bizarre Lola, il commençait à être gêné de son insistance.

— Vous pourrez affirmer-t-elle. Il ne s'agit que de donner une consultation à quelqu'un que je vous amène et que je voudrais voir examiner par vous... Mais une consultation d'un genre spécial, ou plutôt dans des conditions particulières. Il ne faut pas que ce quelqu'un là sache qu'il vient pour une vraie consultation. Il s'agit de mon père...

— M. Cézaire? m'avez-vous dit?... questionna Sernin, légèrement surpris.

— Oui... il est aveugle à la suite d'un accident. J'ai vu que vous vous occupiez des yeux. Alors, j'ai songé à vous le faire voir...

— Je ne demande pas mieux. Mais il me sera bien difficile de procéder, à l'insu de M. Cézaire, à un examen sérieux de la vue.

— Oh! Je ne vous demande pas de procéder dès aujourd'hui à un examen approfondi. Voyez-le, étudiez-le, sans qu'il s'en doute. Ce sera facile, hélas! Formez-vous, si vous le pouvez, sur lui, une opinion superficielle. Par la suite, nous reviendrons... Je l'habituerai tout doucement à l'idée de se faire examiner... C'est qu'il faudra être prudent et ne pas éveiller en lui un espoir irréalisable. Car, n'est-ce pas, on ne

peut ressusciter des yeux qui sont morts? C'est, paraît-il, le cas de mon père.

— On ne le peut, répondit Sernin sans réserve.

Lui non plus ne voulait pas éveiller l'espoir. Sur tout dans cette imagination filiale. Car dupe de la démarche de Lola, il supposait qu'elle avait formé ce vœu secret de rendre la vue à son père et que sa visite s'adressait uniquement au spécialiste.

— Aujourd'hui, ce sera facile, reprit la fille de Suavita Mirafiore. Je ne vous nommerai pas. Je ne vous présenterai pas. Je vais simplement dire à son père que je visite un établissement hospitalier et que je le prie de m'accompagner pour lui éviter une trop longue attente dans l'auto. Je l'amènerai ici. Vous serez, vous, un interne de service, par exemple. Vous causerez... Naturellement, la conversation sera amenée sur l'accident qui a privé mon père de ses yeux. Votre curiosité professionnelle s'éveillera. Vous demanderez l'autorisation de voir ses yeux. Tout cela peut être naturel et mon père ne soupçonnera pas que nous attachons à cette visite l'importance d'une consultation. Bien entendu, encore, vous vous garderez de lui faire connaître votre opinion.

— C'est entendu, accepta le jeune docteur.

Peu après, Lola ramenait Pierre Morestac et le scénario qu'elle avait imaginé se déroula à peu près comme elle l'avait prévu, sans la moindre anicroche.

Trois personnages y participaient, dont aucun ne soupçonnait la situation véritable.

Le plus excusable de n'y voir clair était assurément l'aveugle, qui était à cent lieues de se douter que cet inconnu, dont Lola avait dit: « C'est l'interne de service », s'appelait Sernin Hourtouse, dont la jeune science, encore ignorée du public, avait pourtant déjà réalisé des cures extraordinaires.

Sernin Hourtouse! Le fiancé de Liliane! Ce nom seul, prononcé, n'aurait-il pas illuminé les ténèbres de l'aveugle et déchaîné un véritable coup de théâtre?

Il aurait suffi que Sernin se nommât ou reconnût M. Morestac, pour que les fragments de vérité, épars, à leur insu, entre ces trois personnages, se recollassent soudain et détruisissent la trame si machiavéliquement ourdie par Suavita Mirafiore.

Ma s rien ne se produisit.

Sernin ne reconnut pas M. Morestac. Ce dernier, défiguré par son accident, était d'ailleurs méconnaissable. Ce père avait si bien oublié l'existence de Sernin Hourtouse, qu'il lui eût certainement fallu un effort de mémoire pour revoir en lui le jeune amoureux dont il avait évité la demande.

Quant à Lola, elle n'éprouvait aucune émotion. Elle n'en éprouvait point parce qu'elle non plus n'était pas dans la peau de son rôle. Elle ne prenait pas au sérieux la consultation. Elle s'imaginait que Sernin ne se prêtait à sa fantaisie que pour la forme. Et quand celui-ci, après avoir examiné silencieusement les yeux de l'aveugle, sans formuler aucune opinion, se borna à poser quelques questions sur certaines douleurs que devait ressentir encore l'aveugle, elle ne supposa point que le jeune homme pouvait dissimuler une part importante de ses impressions.

Or, celui-ci lui jetait un coup d'oeil d'intelligence. Elle crut en comprendre le sens et son coeur déborda de joie en écoutant les paroles que prononçait tout à coup le jeune docteur.

Il assurait « M. Cézaire » qu'il était sans doute possible d'atténuer ses souffrances et que s'il voulait venir pendant quelques semaines se soumettre à certains soins, il serait certainement

possible de rendre indolores les nerfs détruits.

N'était-ce pas pour s'assurer l'occasion de revoir régulièrement Lola, qu'il proposait cela? Elle en fut convaincue et battit presque des mains.

— Acceptez, père! Je vous amènerai sans que personne en sache rien.

Personne: c'était Suavita Mirafiore, dont elle se défiait instinctivement, et c'était aussi Carlo Misère qui ne savait lui cacher son amour et sa jalousie.

Elle quittait donc, ravie, la clinique, escomptant qu'une sorte d'entente tacite, presque de complicité tendre, venait de s'établir entre elle et le jeune médecin.

— Il a deviné que je l'aime!... Il va m'aimer...

Hélas! Dès la seconde visite à la clinique, la pauvre Lola devait être singulièrement déçue. Car une infirmière venait prendre l'aveugle et l'emmenait, en priant « mademoiselle » de vouloir bien attendre dans le parloir.

Il en fut de même lors des séances suivantes. Elle ne vit pas Sernin...

XI — Explication

AUTOUR d'une table fleurie chargée de cristaux et de mets délicats, la cour légère de vieux messieurs et de jeunes « gigolos » qui papillonnaient habituellement dans le sillage de la belle baronne Mirafiore faisait montre d'un entrain tout particulier.

Suavita Mirafiore profitait de la vie — et de l'absence de Pierre Morestac, abandonné à Toulouse sous la garde de Lola. Elle le savait en bonnes mains.

Non pas qu'elle sût pouvoir compter sur la rouerie de sa fille pour retenir l'aveugle dans leurs filets! Elle sentait bien que, sur ce point, elle ne ferait jamais de Lola une complice.

Mais puisque les choses s'étaient arrangées d'elles-mêmes et que Lola, croyant à sa mission charitable auprès d'un pauvre père au coeur meurtri, dont il fallait avant tout, prolonger l'illusion, jouait son rôle au naturel et s'y adonnait toute entière, l'aventurière devait estimer que tout était pour le mieux. Auprès de Morestac, Lola était plus qu'une surveillante, mieux qu'une garde: c'était une affection. De ce genre de chaînes, on ne s'évade pas.

D'autre part, elle avait éloigné Carlo Misère — dupe lui aussi, pensait-elle. Elle l'avait éloigné sous un prétexte imaginaire, cette prétendue inquiétude éprouvée au sujet d'une concurrente, qui se faisait passer pour Mlle Morestac.

C'était payer d'audace.

Mieux que personne, Suavita, qui avait connu — par les confidences arrachées à l'aveugle et destinées à précéder le rôle de Lola — les circonstances de la disparition de Liliane, devait penser qu'il n'y avait aucune chance que la jeune fille existât encore sous son véritable nom. Elle espérait que, dénuée de ressources, elle s'était suicidée ou, en tout cas, avait sombré, sous un nom d'emprunt, dans les abîmes de la société.

La mission confiée au naïf Carlo n'avait aucune chance de réussir. Mais elle n'en avait pas moins son utilité puisqu'elle écartait, pour un temps indéterminé, de la route des deux femmes, un soupissant que son amour pouvait rendre dangereux.

Carlo courant le monde à la recherche d'une hypothétique fausse Liliane était bien moins gênant qu'à Biarritz.

Donc Suavita, débarrassée de soucis, se songeait plus qu'à s'amuser en gaie compagnie.

Brillante, certes! et légère, et frivole, cette compagnie!

C'était là du moins son apparence. Mais étaient-ils vraiment sans soucis, ces habitués des palaces, menant à grandes guides une vie dispendieuse, qui

supposait des ressources illimitées?

Fallait-il envier ce sémillant Pablo Valinas, vaguement cubain, ou son Brésilien d'ami Enriquez Carcamonte, ou la douzaine de petits jeunes aux cheveux gominés que, dans le voisinage de la belle Suavita, cherchaient bien moins l'amour qu'une situation?

Pour l'instant, elle souriait aux galants propos de son entourage et laissait errer ses grands yeux sur la baie vitrée qui séparait la salle du restaurant des beautés du crépuscule.

Vaguement, elle souriait aux propos surpris, aux murmures d'admiration, même aux allusions perfides et sournoises, qui s'inquiétaient d'elle. Elle avait l'ouïe fine. Elle percevait parfaitement ce que certains de ses voisins se chuchotaient à l'oreille, les questions qu'ils se posaient.

Qui était-elle? Qu'était-elle?

Riche! Les billets de mille s'envolaient de ses doigts. On savait d'ailleurs en quelle caisse inépuisable elle puisait: celle de ce chimiste heureux qui avait réalisé la synthèse du platine, industriellement appliqué.

Belle et adulée partout, elle recueillait au passage des saluts et des sourires. En France, est-il de meilleur passeport que la beauté?

Il y a dans la vie des moments où tout est confiance, calme, sérénité où l'on se sent vraiment en sûreté, pleinement heureux, certain de l'avenir.

Suavita Mirafiore était dans un de ces moments-là.

Mais c'est parfois aussi un de ces instants que choisit le destin pour frapper ou menacer.

Tandis que la « baronne » s'abandonnait à sa rêverie, un maître d'hôtel vint lui présenter une lettre.

— Urgent. On a bien recommandé de remettre immédiatement à madame la baronne... Et on attend la réponse, murmura-t-il discrètement.

Le billet était de Carlo Misère.

« Belle amie, écrivait l'ancien bohème, je me fais un plaisir de vous informer que j'ai réussi la mission que vous avez bien voulu me confier. Vous ne vous étiez nullement, contrairement à ce que j'aurais pu croire, exagéré la situation. Il existe une fausse Liliane Morestac. Mais cette usurpatrice est beaucoup plus avancée que vous ne le pensiez dans l'exécution de son plan. Elle est déjà dans la place, a su, avec l'aide de certaines complicités sur lesquelles je vous éclairerai quand vous voudrez bien m'entendre et dans la mesure où vous le désirerez, duper le pauvre père et prendre dans son coeur et auprès de lui la situation qui revenait de droit à une autre. Je n'attends qu'un signe de vous pour mettre bon ordre à la situation et ouvrir les yeux — si j'ose dire — de l'aveugle Morestac.

Inutile de vous dire que je ne m'avance pas à la légère et que je puis fournir la preuve de mes accusations. Jugez-en. La jeune aventurière qui se fait passer pour Liliane Morestac se nomme en réalité Lola Mirafiore. Elle ne ressemble en aucune façon à la vraie Liliane, comme il vous sera aisé de vous en convaincre en jetant les yeux sur certaine photo que m'avait confiée M. Morestac. — Votre ami :

CARLO MISÈRE. »

P.-S. — Au cas, vraisemblable, n'est-ce pas? où vous vous intéresseriez à cette Lola Mirafiore et vous jugeriez préférable de m'imposer le silence, je tiens à vous préciser immédiatement les conditions qu'exigerait ma conscience pour me permettre de consentir à ce que vous souhaiteriez. Je ne vois qu'un seul cas où vraiment, ce serait mon devoir de me taire et de protéger cette Lola. Supposez que j'épouse Mlle Morestac? Il devient trop évident qu'il me serait impossible de porter contre

elle la moindre accusation.

Mais hors ce cas-là...

Dites-moi bien vite, belle amie, ce que je dois faire. Je suis à vos genoux... et à la porte de votre restaurant, attendant vos ordres. — Toujours dévoué : CARLO. »

Une lionne, cinglée par le fouet d'un compteur imprudent et novice, aurait rugi et jeté ses griffes en avant. C'était visiblement ce qu'avait envie de faire Suavita.

Elle se leva. Ses traits étaient devenus menaçants. Ses yeux jetaient des flammes.

— Il sait... Il a tout découvert... Il nous tient! pensait-elle. Comment s'y est-il pris? Et comment ses soupçons se sont-ils éveillés?... Niaisé que je suis! Il me le dit lui-même: cette photo, voyons! cette photo que j'aurais dû lui reprendre à tout prix! Elle lui démontrait que Lola n'était pas la vraie fille de Pierre Morestac. Elle lui révélait ma ruse et les raisons que j'avais pu avoir de me l'attacher. Le reste a été un jeu d'enfant. Et peu importent ses sources et la façon dont il s'est renseigné. Il sait. Cela seul compte. Il sait que Lola est ma fille et il pense pouvoir se faire payer son silence le prix qu'il fixe lui-même. Quelle folie! Est-ce que je suis libre moi, de payer ce prix-à? Il y a Lola et il y a Morestac. Ni l'une ni l'autre n'accepteront de faire du bohème Carlo le mari de Liliane Morestac. C'est absurde de supposer un seul instant que la chose soit possible.

Elle haussa les épaules. Son regard se chargea de haine.

— Mais alors, il va me falloir payer d'une autre monnaie, murmura-t-elle d'une voix sourde. L'affaire presse, il ne me permettra pas de tergiverser. Il faut répondre par oui ou par non. Et si c'était non, il serait assez stupide pour provoquer une catastrophe. J'aurais beau lui démontrer qu'en me ruinant il se ruine en même temps et qu'il retombera dans sa vie de misère, ce ne sera peut-être pas suffisant. De toutes façons, sa position vis-à-vis de moi serait changée. Il pourrait se montrer exigeant. Je devrais satisfaire à toutes ses demandes d'argent. Comment me débarrasser de ce Carlo?

Elle s'était éloignée de la table joyeuse, après avoir jeté quelques paroles d'excuses.

Elle appela un maître d'hôtel et se fit ouvrir un petit salon.

— Apportez deux coupes et une bouteille de champagne, commanda-t-elle. Vous introduirez ensuite l'homme qui est venu apporter cette lettre.

Quand l'ordre eut été exécuté dans sa première partie, elle dissémina au fond de l'une des coupes quelques pinces d'une poudre prise dans un petit sachet qu'elle portait dans son sac.

Après quoi, s'écartant de la table, elle attendit.

Carlo Misère entra, souriant et gêné, railleur et sur la défensive. Il fut aisé à Suavita de se rendre compte qu'au fond il n'était pas absolument rassuré. Avec elle — et quels que fussent ses atouts — il ne se sentait pas de force.

Elle avait composé son visage et préparé son jeu.

— Entrez, dit-elle sans la moindre gêne et en laissant voir un dépit bien naturel. Saviez-vous que vous êtes une affreuse canaille, mon petit Carlo? Et un ingrat, en même temps? N'ai-je pas été pour vous une bienfaitrice? A vous seul, vous n'auriez pas retrouvé Liliane Morestac, ni par conséquent touché la prime.

— Mais à vous seule, vous n'auriez pas davantage pu la retrouver... en la personne de votre fille! riposta Carlo, mis à l'aise par cette apostrophe. Avouez que je vous ai fourni une fameuse occasion.

[Lire la suite dans le prochain numéro]

SUR TOUTES LES SCENES

l'avoire encore trouvé. Qu'il me permette de ne pas être de son avis là-dessus.

● Ce fameux soir où nous avons remporté la coupe Stanley, Emile Genest interrogeait entre les périodes plusieurs "experts"... C'est ainsi que Denis Drouin et Roger Beaulieu sont venus mettre un peu de piquant dans ces fastidieuses interruptions. Cependant, notre ami Emile ne semble pas avoir beaucoup le sens de l'humour non plus qu'il ne semblait goûter les amusantes parenthèses de Roger Beaulieu.

● Vingt-cinq auditions avaient été retenues pour le nouveau quiz "Du cop à l'âne". Trois concurrents seulement se sont présentés. Les vingt-deux autres ont tout simplement eu peur devant une formule qui leur paraît trop difficile. "Du Coq à l'Âne" est une idée amusante où j'aimerais un peu

[Suite de la page 20]

moins de vulgarité dans le langage. Il y a moyen d'être drôle sans emprunter une langue aussi grasse. Clémence Desrochers, Jean-Pierre Masson et René Caron sont sans contredit les as de cette divertissante demi-heure.

● La Pension Velder se poursuivra jusqu'au 22 juillet... et recommencera l'année prochaine. Une difficulté a surgi: le mari de madame Jeanne Quintal vient d'obtenir une bourse d'étude substantielle qui forcera le couple à partir pour l'Europe. Que fera Robert Choquette? C'est la question que tous se posent avec inquiétude...

● La première d'"Oscar" au Théâtre Anjou fut un franc succès. La critique s'est cependant montrée peu indulgente à l'égard de Marthe Choquette... Notons cependant un point important qui l'excuse de ses maladresses du premier soir. Elle

avait remplacé à pied levé (quatre jours avant) celle qui devait jouer le rôle de la jeune idiote dans cette pièce. Evidemment, tout le monde n'était pas au courant.

● Gaétan Labrèche se mariera au mois de septembre prochain. A cause de la grève, la cérémonie a été retardée. Il comptait en effet sur l'argent gagné durant janvier et février pour amasser le capital indispensable.

● Après une courte maladie Jean-Pierre Sénécal, le réalisateur de la Pension Velder est revenu au travail. Il avait été remplacé durant son absence par Jean Faucher et Jean-Paul Fugère. Ce dernier, comme chacun le sait maintenant, s'est vu attribuer une bourse de perfectionnement par le Conseil des Arts. Il partira pour l'Europe très prochainement. Quant à Jean Faucher, il commencera une nouvelle série de "Quatuor" dont l'heureuse formule fut déjà fort goûtée du public.

F. M.-Poirier

LES GITANS DU 24 MAI

[Suite de la page 14]

rants, vers la ville, vers le village où on a eu un semblant d'hospitalité.

Sont-ils vraiment voleurs ?

Il faut s'entendre. Si on s'en tient aux faits réels et irréfutables: oui. Si on juge d'après l'intention: non. Leur vie n'est pas facile, comme celle de tous les nomades. On les laisse difficilement pénétrer dans les grosses agglomérations, même s'ils ne refusent pas de payer un permis. Ils sont donc obligés de camper hors des limites des villes ou des villages. Ils n'ont pour seul gagne-pain que la vente des produits de leur industrie, chaudronnerie, vannerie, vente de foulards ou de babioles vaguement exotiques, que le produit de la quête qu'ils font après avoir chanté, dansé, joué du violon ou de la guitare. Parfois c'est très fructueux, parfois aussi ils reviennent l'escarcelle vide. Et il faut bien manger. Ils n'ont pas le moindre scrupule à tordre de cou de la poule, du canard ou de l'oie isolés qu'ils rencontrent et quand la femme distrait la fermière en lui proposant de

lui lire son bel avenir dans les lignes de sa main, qu'est-ce sinon une action logique, pour le mari, de faire un tour au clapier et d'en distraire les plus belles pièces? La marmite bout et son contenu est mangé sans scrupule.

La beauté d'un peuple libre

La beauté physique des Gitans n'est pas un mythe. Malheureusement, pour les femmes surtout, elle passe vite. Plus précoces que les races blanches, ces peuples exotiques voient, entre douze et quinze ans, fleurir chez eux des filles splendides, d'autant plus belles qu'elles sont plus étranges. Sous leurs guenilles, leurs oripeaux violents aux couleurs criardes, elles ont l'air de reines en exil. Elles se parent de bijoux lourds et sauvages qu'elles sont les seules à pouvoir porter. Minces, souples comme les lianes en leur prime jeunesse, elles se fanent aussi vite que des fleurs de serre. Alors, n'ayant plus rien à espérer de l'amour, elles deviennent des mères farouches, toutes à leurs enfants, qui sont nombreux.

Les hommes, eux gardent leur beauté jusqu'à un âge avancé; les rides leur donnent plus de caractère encore que le visage lisse de la jeunesse.

Allez-y, c'est à voir

Si vous projetez d'aller en Europe cette année n'oubliez pas la date: le 24 et le 25 mai, aux Saintes-Marie-de-la-Mer, c'est tout près d'Aix-en-Provence, d'Arles, de ce pays merveilleux sur lequel il semble que les siècles aient passé légèrement.

Ce sera pour vous un souvenir autrement vivant que n'importe quel spectacle organisé, où vous pourrez voir des Gitans certes, mais qui ne laisseront jamais passer, ni en leur jeu commandé, ni en leur chant rémunéré, ni en leur danse tarifée, la moindre parcelle de leur coeur et de leur esprit.

Au pèlerinage des Saintes-Marie, le 24 et le 25 mai, ils sont eux-mêmes. C'est à voir. Qui peut se flatter de tout savoir de l'humanité?

Odette Oligny.

UNE MANIERE D'INTERVIEW

[Suite de la page 37]

minique Michel et Yvon Dufour parmi les Snobs, dont le nom est tout un programme. Ils jouent, chaque soir, dans un cabaret de l'Ouest et ils remportent un très grand succès. Au moment de cette manière d'interview, Les Snobs répétaient leur prochain spectacle: *L'Étroit Mousquetaire*... Bien entendu, ce sera Gilles Pelletier, qui arrivera à un moment où la reine (Denyse Filiatrault) se débattrait dans un magma terrible d'ennuis de toutes sortes car tout va mal au palais. Elle a un copain, Buckingham, qu'elle va rejoindre à Toronto, mais la malheureuse n'a pas pensé à tout et figurez-vous qu'elle a perdu sa couronne à l'hôtel où elle va donner un grand bal.

Constance Bonacieux (Elaine Bédard) est aux cent coups parce qu'elle sait que Milady de Winter (Dominique Michel) avec son âme damnée, Rochefort, sont au courant de la chose et ont mis dans le sillage de Buckingham deux tueurs à gage Al et Capone... Il faudra retrouver la couronne et c'est Gilles Pelletier qui va s'en charger. Il a même un duel à l'épée pendant lequel il reçoit, à Toronto, un appel interurbain qui ne l'empêche pas, épée d'une main, téléphone de l'autre de se battre pour l'honneur de la reine... Pas moins.

Des anecdotes?... Gilles Pelletier en aurait de quoi meubler un livre. Souvenirs de tournées, de répétitions, de

conférences, il en pleut... Mais il est aussi l'auteur de trois ou quatre canulars assez bien venus comme celui de ce jeune homme plein d'ambition qui voulait faire carrière à la radio. Gilles Pelletier était, à ce moment, chef annonceur à CKVL et le voilà qui convoque le néophyte pour lui faire part d'un grave ennui qui l'accable. Il s'agirait d'aller quelque part dans l'est de la ville où un crime vient d'être commis, pour interviewer le mort... Sans réfléchir, le jeune s'offre et le canular de marcher comme après répétition. La victime était Jean-Louis Paris (que le petit gars ne connaissait pas) et qui, avant de mourir des suites de ses blessures lui donna mais alors... une vraie de vraie interview... Puis rendit le dernier soupir...

Une autre fois, Gilles Pelletier et Paul Berval étaient à la pêche, quelque part au Lac Saint-Jean, quand ça mordit fort à la ligne de Gilles Pelletier qui retira si vite une belle petite truite qu'elle alla chercher refuge, toute frétilante encore, dans la bouche grande ouverte de Paul Berval qui déclara:

— La prochaine fois, tâche de les prendre cuites...

La bonne humeur est signe de santé. Morale et physique. Gilles Pelletier n'en doit pas manquer... Une manière de santé en tous cas fort contagieuse et qui n'a besoin d'une cure de rire au moins hebdomadaire en ce siècle si peu drôle?

ODETTE OLIGNY.

PELE-MELE MAGAZINE

[Suite de la page 39]

► Une revue féminine allemande a publié dans son dernier numéro cette annonce: « Cherche Monsieur sérieux pour surveiller ma jeune femme pendant la durée du Carnaval ». ► La femme est généralement plus petite et plus légère que l'homme, — mais une femme ayant la même taille et le même poids qu'un homme dépensera moins d'énergie pour produire le même effort que cet homme; ainsi cet homme, en courant 500 pieds, dépensera 14% plus d'énergie physique qu'une femme. Oui, mais l'homme arrivera beaucoup plus vi-

te. Si l'effort est le même, le résultat est différent.

► Nos lecteurs se souviennent sans doute de Terry Dene, ce lycéen anglais de 18 ans, devenu, un peu malgré lui, chanteur-étoile du rock'n'roll mais qui dut, victime de crises nerveuses, être admis plusieurs fois dans une maison de repos. Maintenant Terry Dene a été appelé au service militaire; il supporta le régime de la caserne pendant deux jours, — ensuite il était « à bout de nerfs »... En pleine

cour, devant 400 autres soldats « normaux », ce petit courageux a éclaté en sanglots et a crié: « Je ne deviendrai jamais un vrai soldat ». Pauvre Terry, il n'est pas le seul jeune homme à avoir fait cette constatation, mais les autres recrues n'ont pas éprouvé le besoin de le crier au moment de l'appel matinal et de renoncer délibérément au... courage d'être un homme. Des centaines de millions de jeunes éprouvent de grandes difficultés dans leur formation, mais avez-vous déjà entendu un étudiant de piano, ou de chant, crier en public: « Jamais je ne serai un bon artiste... »?

ARSÈNE LUPIN, gentleman-cambrioleur

d'après l'oeuvre de MAURICE LEBLANC

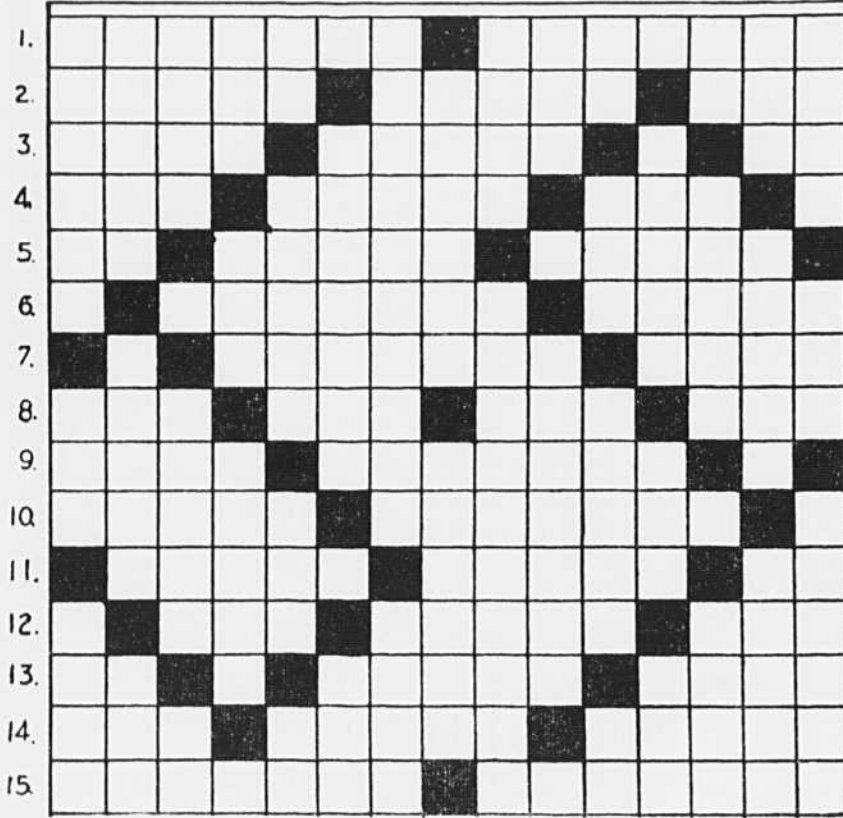
CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — CENT-SEIZIÈME EPISODE



Les Mots Croisés du Samedi

Problème No 1421

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,



HORIZONTALLEMENT

- 1—Animal fabuleux à corps de cheval. — Ligne droite des lettres m, n, etc.
- 2—Qui a une saveur aigre. — Jeune vache qui n'a pas encore eu de veau. — Espèce de poche.
- 3—Montée d'une colline. — Genre de graminacées, connues sous le nom de millet des oiseaux. — Fut changée en génisse par Jupiter.
- 4—Homme ignorant ou entêté (fig.). — Dernier morceau d'une chose entamée. — Sixième lettre des alphabets hébreu et phénicien.
- 5—Symbole chimique du germanium. — Livre sacré des musulmans. — Comté d'Ecosse septentrionale.
- 6—Effets et objets que l'on emporte avec soi en voyage. — Fromage des Alpes.
- 7—Celui qui connaît les lois. — Malpropre.
- 8—Possessif. — Qui sont à lui. — Unité de travail mécanique. — Qui sont à nous.
- 9—Mot hébreu qui signifie Paradis terrestre. — Qui ne porte point de fruits.
- 10—Nom scientifique du mélèze. — Celui qui appartient à la seconde génération.
- 11—Apporté en naissant (fig.). — Drap plié placé sous le corps d'un malade. — Cela.
- 12—Pronom personnel. — Divisée en trois. — Espace de terre resserré entre deux coteaux.
- 13—Pronom indéfini. — Grosseur contre nature au dos. — Peintre italien, né à Calvenzano.
- 14—Chemin de ville. — Branches coupées avec leurs feuilles vertes. — Race asiatique qui se rencontre dans l'île Yéso.
- 15—Vase de terre ayant la forme d'un tronc de cône renversé et évasé. — Noeud formé d'une ou deux bloucles.

VERTICALEMENT

- 1—Manière de lacer. — Semblable. — Vigoureux.
- 2—Dans l'Eglise grecque, image de la Vierge. — Patrie de Turenne. — Nuage.
- 3—Ville de premier ordre. — Du verbe être. — Fin de verbe.

- 4—Petit poème lyrique. — Durillon. — Emanation du radium.
- 5—Ile de l'Atlantique. — Robes des magistrats. — Douze, en chiffres romains. — A marqué de la gaieté.
- 6—Voisinages. — Proclamation officielle.
- 7—Employé de faire l'étalage des marchandises. — Division d'un ouvrage littéraire.
- 8—Anonacées dont l'espèce type produit la pomme cannelle. — Répan-due ça et là.
- 9—Mois de l'année. — Débarrasser entièrement une substance des ferments qu'elle contient et dont l'action nuirait à sa conversation.
- 10—Portion d'une courbe quelconque. — Philosophe et théologien, né en Ecosse vers l'an 833.
- 11—Moi. — Qui sont à vous. — Explication d'un texte obscur par des mots plus intelligibles. — Carte à jouer.
- 12—Petits amas d'eau dormante. — Dans La Rose des Vents. — D'un verbe gai.
- 13—Unité de poids chez les anciens Romains. — Genre de reptiles sauriens carnassiers de l'Afrique du Nord. — Mouvement de l'air.
- 14—Enjonné. — Fleuve de l'Asie septentrionale, qui sépare la Chine de la Corée. — Embarcation légère.
- 15—Montant de la carte à payer, chez un traiteur. — Démonstratif. — Petite malle très légère.

Solution du problème No 1420

1	J	U	D	I	C	I	E	U	S	E	D	R	A	I	M
2	U	N	I	A	N	T	R	E	F	E	N	T	E		
3	G	E	C	R	I	A	I	F	A	N	G	E			
4	L	S	I	T	O	T	F	A	I	T	E	M			
5	A	R	A	M	O	N	G	E	R	M	E	C	E		
6	N	O	E	U	V	E	T	O	L	O	O	S			
7	D	U	R	C	R	I	M	E	F	L	E	R	S		
8	A	G	A	T	H	E	M	P	L	E	I	N	E		
9	C	E	L	E	E	C	U	R	I	E	L	I	N		
10	E	T	E	S	H	A	L	E	U	T	E	I			
11	E	S	T	O	I	S	E	C	R	O	I	R	E		
12	S	S	A	U	L	E	M	A	E	R	L	N			
13	N	A	C	R	E	T	A	N	T	E	I	N			
14	A	I	N	E	S	P	A	L	O	T	A	L	E		
15	L	O	G	E	G	O	U	T	E	U	S	E	S		

COMMENT FONCTIONNE LE... [Suite de la page 13]

N'oublions pas que les gangsters américains jouent assez facilement du revolver ou de la mitraillette, ce qui explique sans doute l'importance considérable qui est accordée au manie-ment des armes à feu. Le G-man ne reçoit jamais (sauf dans certains cas exceptionnels) l'ordre de tuer l'adver-saire. Mais carte blanche lui est toute-fois laissée dès que le gangster exhibe une arme quelconque. « Dans ce cas », disent les officiels du F. B. I., « nos hommes ont pour instructions de tirer vite et bien ».

Mais le futur agent reçoit des leçons pratiques...

En plus des exercices de tir qui feront de lui un tireur d'élite, des le-çons de photographie, de chimie, etc., le G-man est soumis à l'épreuve de leçons pratiques. Autrement dit, il de-vra participer à une opération de « nettoyage » contre des gangsters. Opération fictive certes, mais le souci du détail et de la vraisemblance a été poussé si loin que l'élève se trouve plongé dans l'atmosphère réelle qui entoure généralement ces sortes d'ex-péditions.

Le premier stade de la leçon a lieu à Quantico même, dans une salle de classe qui comprend des bancs (come dans toutes les écoles) et un grand tableau noir.

L'instructeur, un vétéran G-man, dispose en outre d'un assortiment complet de ce qui, à première vue, semble sortir d'un rayon de jouets pour enfants : maisonnettes, automo-biles, fermes, arbres, etc..., le tout scrupuleusement à l'échelle.

L'instructeur expose immédiatement le thème de l'opération, sans prélimi-naire. Trois pilleurs de banques se sont « planqués », après un coup fruc-tueux, dans une ferme abandonnée, à quatre milles d'un village, et à une soixantaine de pieds d'un Highway (autoroute).

Les trois bandits sont fortement ar-més. L'un d'eux a été mitrailleur pen-dant la deuxième guerre mondiale, et tout laisse supposer qu'il est porteur d'une mitraillette. Dont il sait naturel-lement fort bien se servir. Tous trois ont déjà commis des crimes. Indubita-blement, dès que l'on tentera de s'em-parer de leur personne, il y aura ba-garre. Comment les capturer avec le minimum de dégâts ?

Pendant qu'il parle, l'instructeur a dessiné sur le tableau une route. Puis sur la table proche, il a pris l'une des maisonnettes, et l'a appliquée contre le tableau auquel elle semble adhérer comme par miracle. L'explication est bien simple. Le tableau est aimanté, tout comme le support de la maison-nette et des autres jouets. Après la maisonnette qui est censée être celle où les bandits ont trouvé refuge, les arbres, les autres fermes, etc..., sont placés à leur tour. Et même deux au-tomobiles qui, placées en travers, blo-queront la route au bon endroit pour prévenir toute tentative de fuite en voiture.

Lorsque l'instructeur a terminé son exposé, les candidats G-men ont sous les yeux une véritable photographie aérienne en relief. Pour compléter leurs informations, les étudiants sont alors admis à poser un certain nombre de questions. Questions qui provoquent

des réponses de ce type : les gangs-tars se sont « planqués » à cet endroit depuis une semaine environ. Ils ne quittent le bâtiment, à tour de rôle, qu'une fois par jour, pour aller aux provisions dans le village voisin. Ils dorment toute la journée, pendant que l'un d'eux fait le guet. Ils jouent aux cartes et boivent jusqu'à l'aube, etc...

Des agents spéciaux du F. B. I. ont déjà visité les lieux sous des déguise-ments divers. L'un en qualité d'agent-recenseur, l'autre s'est présenté come acheteur éventuel de la ferme. Le troisième, lui, s'est présenté sous les dehors d'un vagabond et a demandé l'aumône...

C'est ainsi qu'ils ont pu se rendre compte également que deux gangsters dorment à l'étage dans une pièce à front de rue, tandis que le troisième dort sur un matelas posé sur le par-quet du living-room au rez-de-chaus-sée. Ils prennent l'eau dans un puits voisin. Ils n'ont avec eux ni chiens, ni animaux d'aucune sorte.

Lorsque toutes les questions ont été satisfaites, le plan général de l'opéra-tion est discuté point par point. L'ins-tructeur commente la valeur pratique de certaines suggestions formulées par les étudiants. Parfois même le plan de campagne de l'un ou l'autre élève est approuvé dans son intégralité.

Il ne reste plus, alors, qu'à mettre la théorie en pratique.

Par une belle nuit de pleine lune, quatre voitures bourrées d'étudiants armés de revolvers, de carabines, de mitraillettes et de fusils lance-bombes lacrymogènes, se mettent en route. Objectif : la ferme dans laquelle se terrent (soi-disant) les trois gangsters. La petite troupe arrive bientôt sur les lieux, et se déploie autour de la fer-me, aux places exactes qui ont été as-signées au cours de la leçon.

L'instructeur, qui a accompagné ses élèves, déclenche l'action.

« Voici le F. B. I. ». Sa voix est amplifiée par un puissant haut-par-leur. « Vous autres, sortez de cette maison, les mains en l'air ! »

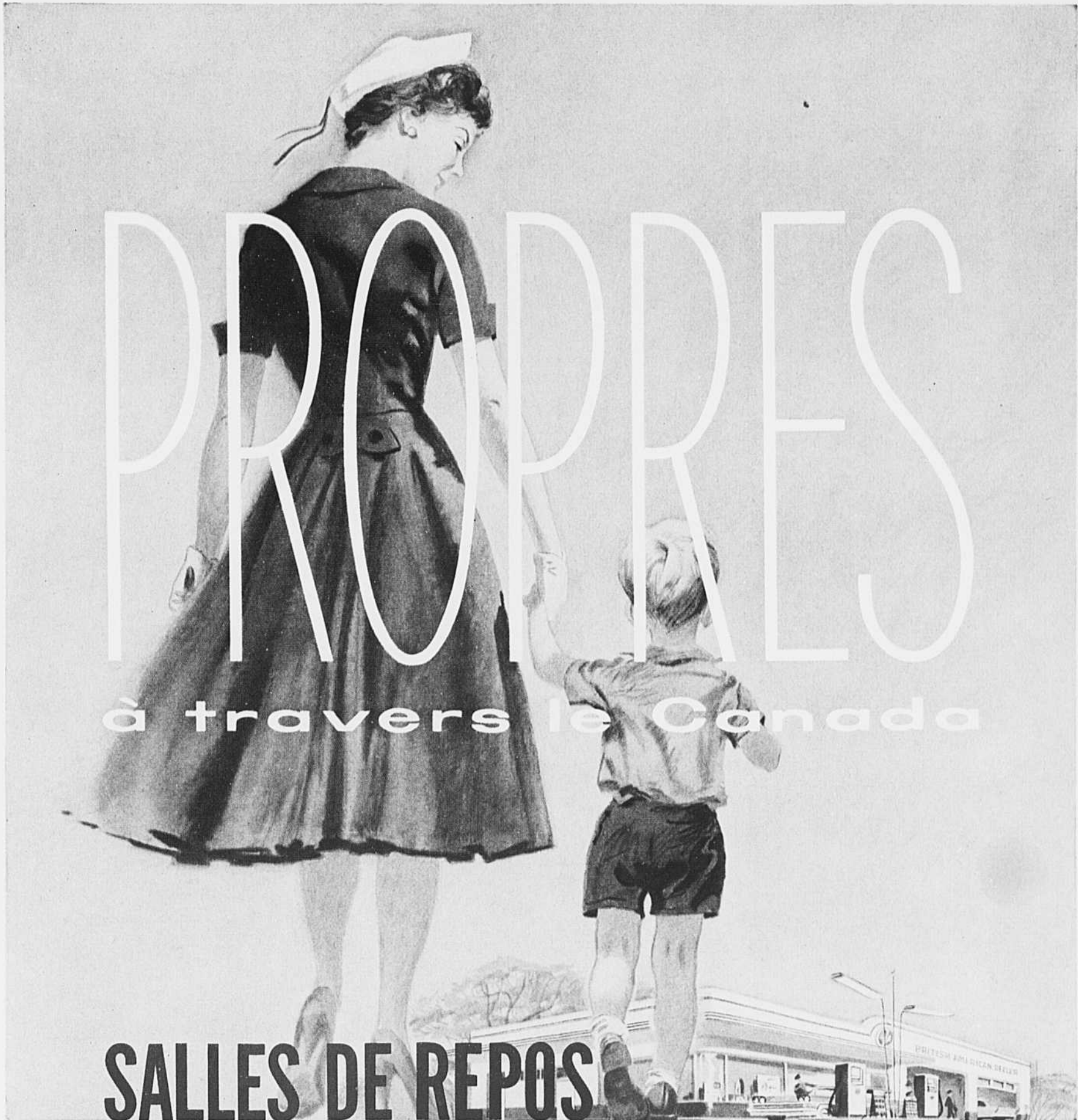
L'ordre est répété plusieurs fois, avec ce dernier avertissement : « Vous avez une minute pour vous décider ! »

Suit une période de silence. A la soixantième seconde, les mitraillettes et les carabines entrent en action. Les fenêtres de la ferme sont criblées de balles traçantes. Deux hommes armés des fusils lance-bombes lacrymogènes font feu à leur tour...

Le réalisme de l'opération est saisissant. D'aucuns, en Europe, trouveront cette mise en scène exagérée. Répé-tons-le encore une fois : aux Etats-Unis, les « durs » sont particulièrement remuants, et ne se laissent générale-ment pas capturer sans résistance... Pour le G-man, qui est appelé à lutter contre ces mêmes « durs », les leçons pratiques n'apparaissent pas comme superflues.

* * *

Telles sont, en bref, les diverses épreuves — et nous avons vu qu'elles sont dures et variées — qu'un G-man doit subir victorieusement s'il veut être admis dans le corps d'élite que consti-tue le F. B. I., qui est à l'avant-garde du progrès dans le domaine de la technique policière.



**SALLES DE REPOS
B-A INSPECTÉES**

Quelle agréable certitude de savoir, durant vos voyages, que votre famille et vous-même pouvez être assurés de la parfaite propreté des salles de repos B-A inspectées! Arrêtez-vous sans crainte à la grande enseigne B-A . . . sachant bien que M. "B-A" s'enorgueillit de la confiance que vous lui témoignez!

Arrêtez-vous à votre station de service B-A, votre moderne centre B-A pour automobiles!

THE BRITISH AMERICAN OIL COMPANY LIMITED



SOYEZ BIEN RAFRAÎCHI... AVEC LE COKE GLACÉ



Passez-vous une journée sur l'eau? Vous apprécierez vraiment le goût vif et froid du Coca-Cola, si satisfaisant... son petit surcroît d'énergie alimentaire si agréable et si apprécié. Pas étonnant que Coke soit le vrai rafraîchissement... n'importe quand... n'importe où.

Dites "Coke" ou "Coca-Cola"—
les deux marques identifient
le produit de Coca-Cola Ltee—
le breuvage pétillant préféré
dans le monde entier.



pour LA PAUSE QUI RAFRAÎCHIT

LA SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT

8100-0-24001